

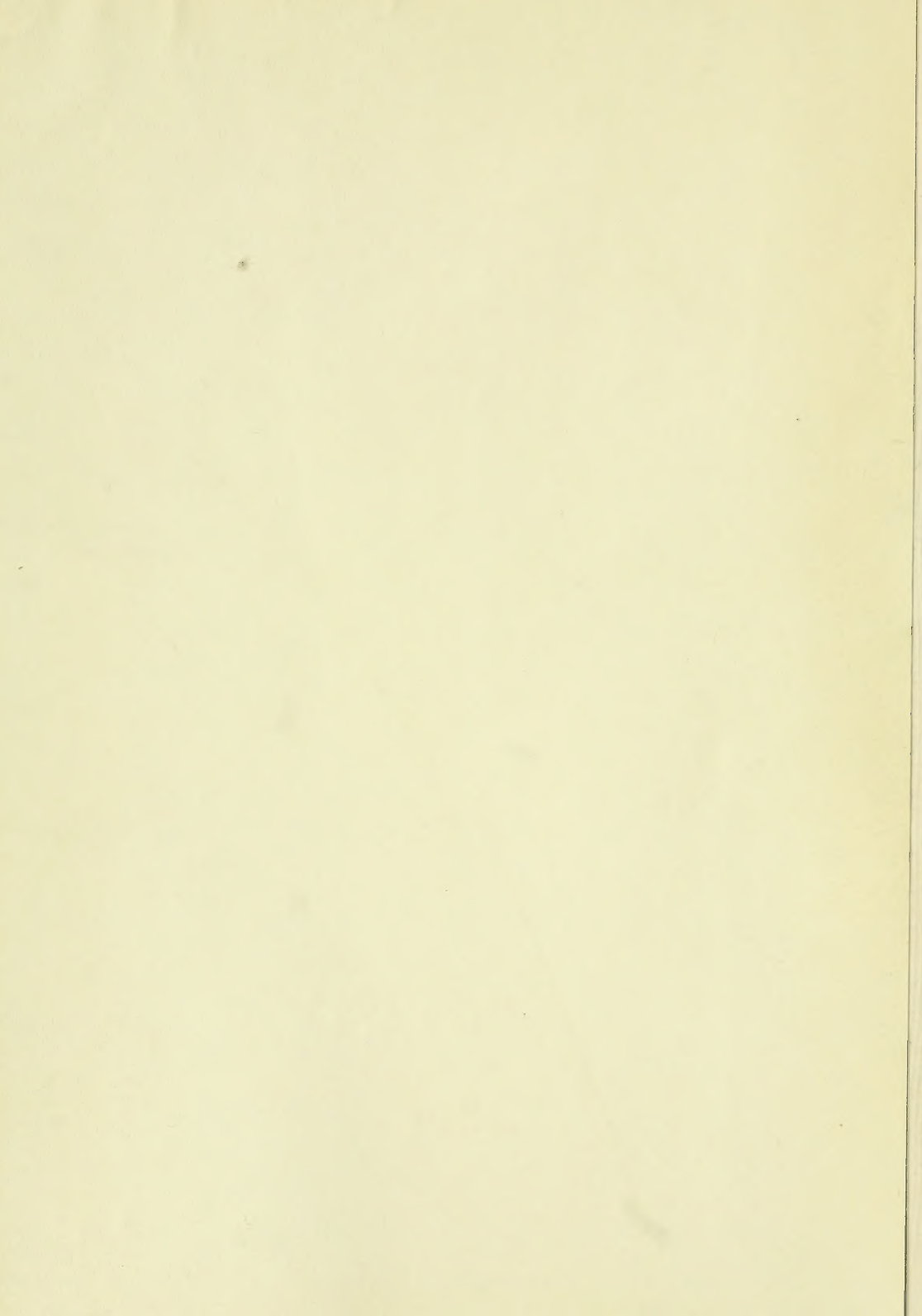
LES FASTES
DE L'ÉGLISE




U of OTTAWA

39003001689347

TS
• CASTERMAN •
PARIS - TOURNAI





Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

Chamand
xamber

LE
BAPTÊME DE LA FRANCE

Prix de Composition
FRANÇAISE
1923-24

Offert par le

Rev. P. La Flamme Curé de la
École Sarnan Ottawa.

N° 13 des Fastes de l'Église

paroisse du Sacre Coeur
Ottawa



Un mendiant couvert de pauvres habits
s'était arrêté pour contempler ce gracieux spectacle. (P. 28.)



Le Baptême

DE

LA FRANCE

PAR

L. Le Leu

ETABLISSEMENTS CASTERMAN, S. A.

ÉDITEURS PONTIFICAUX

PARIS, Rue Bonaparte, 66 — TOURNAI, Rue des Sœurs-Noires, 28



SOMMAIRE HISTORIQUE DU VOLUME.

La France chrétienne. — Saint Remi et son rôle dans la conversion des Francs. — Clovis et sainte Clotilde. — Leur mariage. — Tolbiac. — Baptême de Clovis. — Ses victoires. — Ses conquêtes. — Ses œuvres chrétiennes. — Révision chrétienne de la loi salique. — Constitution de l'unité monarchique française et catholique. — Mort de Clovis et de sainte Geneviève. — Coup d'œil sur l'Eglise. — Les papes S. Anastase, S. Symmaque et S. Hormisdas. — Retour de l'Orient au giron catholique.


BR
844
.442
1911

IMPRIMATUR :

Tornaci, die 21 Septembris 1911.

V. CANTINEAU,
Vic. Gen.

AVANT-PROPOS



Nous avons assisté aux premiers efforts de l'Église pour adoucir les barbares, embaumer le cadavre encore chaud de l'empire romain et semer sur cette terre corrompue la graine généreuse de l'Évangile.

Mais l'œuvre est loin encore d'être parfaite; ce n'est qu'une ébauche sur laquelle le génie chrétien répand avec beaucoup d'ardeur l'idéale grandeur de l'organisation divine.

L'œuvre, en effet, doit être immense. L'Église se trouve en présence des matériaux et des éléments les plus divers avec lesquels il lui faut construire un édifice homogène et grandiose qui sera l'Europe nouvelle et chrétienne surgie du chaos des grandes invasions barbares dans l'empire.

Pour mener à bien cette œuvre, il lui fallut commencer par la conversion des hordes barbares qui se ruaient comme des troupes de vautours sur le sol du vieux monde.

Œuvre surhumaine et divine, car c'était affronter une tempête qui eut infailliblement englouti toute barque qui n'eut pas été conduite par l'Esprit-Saint et montée par Celui-là même qui avait dit cette parole immortelle :

« *Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles!* »

Cette période, plus terrible à traverser que celle où les bourreaux versaient à flots son sang, menaçait assurément d'anéantir une œuvre commencée au prix de tant de sacrifices et jamais, pour l'Église, le danger n'avait été plus grand.

Quand le Césarisme romain opprimait le monde, parfois, il écrasait sous son sceptre de fer des légions de ces apostoliques ouvriers qui travaillaient dans l'ombre à construire le trône de Jésus-Christ parmi les hommes; mais l'ordre régnait, la paix s'étendait sur les campagnes, et l'organisation politique de l'empire, centralisée sur une seule tête, ouvrait des routes directes, sinon sûres, à l'extension régulière des progrès de l'Évangile.

Aujourd'hui, il n'en est plus de même. Le chaos est partout. Pas un brin d'herbe qui ne soit écrasé par le talon dévastateur des barbares qui, comme une invasion de grouillantes et dévoratrices sauterelles, couvrent l'Occident pendant tout le cinquième siècle.

Ce sont les Francs et les Burgondes qui ont envahi les Gaules, les Visigoths qui sont campés en deçà et au delà des Pyrénées, les Vandales qui, opprimés en Espagne, et appelés par le romain Boniface, accablent l'Afrique de maux si atroces, que l'on doute un instant de la suprématie divine sur les choses humaines.

Et d'autres flots poussent impitoyablement ces flots, des flots de sang et de boue que soulève l'atroce ouragan de l'invasion Hunnique.

Ceux qui restent, alors, des citoyens du vieux monde, encore debout dans les rages de la tempête, comme des roseaux élastiques près des chênes foudroyés, et qui jettent

les yeux sur ce vaste monde, n'y voient plus rien que des ruines fumantes, gigantesque embrasement qu'éteint çà et là, au passage, une marée sanglante.

Le trône n'est plus qu'un siège déshonoré par des fantômes couronnés ou des arlequins vêtus de pourpre, empereurs avilis, impératrices plus indignes encore!

Et, cependant, un trône est debout, le plus ébranlé, le plus résistant, le plus sapé, le plus solide, le plus petit en apparence, le plus grand en réalité : c'est celui de Jésus-Christ.

Autour de ce trône seul debout, l'Eglise est seule debout aussi, toujours vivante, toujours active, toujours à l'œuvre, aux prises encore avec les douleurs de la persécution suscitée contre elle par l'arianisme des barbares, persécution plus douloureuse à son cœur de mère que celle du paganisme Césaréen; et elle lutte pour pénétrer le cœur de cette société nouvelle et sauvage des subtils parfums de l'Evangile, elle travaille à ce prodige de conversion qui s'accomplira comme il s'est toujours accompli, pour l'avènement des gestes de Dieu dans le monde.

Dieu méconnu, Dieu outragé, Dieu maudit, Dieu proscrit dans sa bonté, dans ses miséricordes, dans son sacrifice, a usé de la dernière ressource; il a permis au destin et aux hommes de s'entre-dévorer loin du rayon providentiel, et la tempête a porté le châtiment sur les ailes de sa colère, tandis que l'ouragan dévastateur semblait crier aux quatre coins du monde un écho formidable de la parole biblique horriblement accomplie :

« Par les morts couchés sur votre route, vous saurez que je suis le Seigneur! »

LE BAPTÊME DE LA FRANCE

I

LA VILLA ÉPISCOPALE.

Le soir tombait sur la petite ville gallo-romaine de Durocortorum¹ et les brumes qui s'élevaient des bords de la Vesle ouataient les coteaux verdoyants et noyaient de grisâtres vapeurs les fronts silencieux des futaies orgueilleuses.

Un homme vêtu de long comme les clercs qui n'avaient pas adopté la mode gauloise des habits courts, franchit la porte de Phoëbé. Après avoir marché quelque temps, il s'arrêta devant une maison d'honorable apparence, malgré son style composite comme celui de presque toutes les maisons gallo-romaines du cinquième siècle construites avec des débris de toutes sortes empruntés, comme le faisait alors l'art sans originalité de cette époque troublée par les grandes invasions, à des monuments en ruines qui avaient fourni aux maçons des fûts de colonnes, des chapiteaux, des fragments d'arcade et d'entablement qu'ils encastraient dans leurs murailles suivant leurs besoins.

(1) Reims.

Cette maison avait un air claustral et presque somptueux en son genre.

Le visiteur entra d'abord dans une vaste cour entourée d'un portique sur lequel s'ouvrait à droite et à gauche une série de logements.

Il traversa diamétralement le pavé de l'atrium formé de larges pierres assemblées d'une façon plus utilitaire que géométrique, et se trouva devant la façade d'un édifice qui apparaissait au premier coup d'œil comme le corps de logis principal.

Une grande porte en plein cintre donnait accès dans les salles du bas, tandis que, sur la gauche, un escalier de pierre extérieur conduisait aux appartements du haut couronnés par un demi toit en pente couvert en tuiles et surmonté d'une vaste cheminée que protégeait un auvent également couvert en tuiles.

Après un rapide coup d'œil sur la maison, le visiteur franchit la porte du rez-de-chaussée et pénétra dans une salle basse sévèrement meublée où des lampes étaient allumées.

Plusieurs jeunes hommes y étaient réunis autour d'un autre qui semblait leur maître et leur enseignait la science sacrée.

C'était la maison de l'évêque de Durocortorum, l'illustre et saint Remigius, et c'était le pasteur lui-même, qui, au milieu de ses élèves leur enseignait la théologie.

A son entrée, Remigius leva la tête, et ayant regardé le nouveau venu, s'écria :

— La paix soit avec toi, Hilarius! grâces à Dieu, te voici revenu de ton voyage. Qu'as-tu à nous apprendre?

— Saint pape,¹ dit Hilarius en se prosternant devant l'évêque, la providence a béni mes pas, et mon voyage a été

(1) A cette époque le titre de pape était donné à tous les évêques.

heureux. Le roi Chlodovigh est toujours devant Lutèce. Le bruit s'est répandu qu'il désire épouser la nièce de Gondebaud, roi des Burgondes, et tous ceux qui partagent notre foi et connaissent la vertu de Chlotechildis, bénissent le ciel d'avoir inspiré ainsi le glorieux fils de Kildéric et font les vœux les plus ardents, en même temps qu'ils adressent à Dieu les plus pressantes prières pour que la pieuse orpheline devienne reine des Francs, et puisse un jour convertir son époux et gagner tout son peuple à la foi.

— As-tu vu notre vénérable frère Sidonius Apollinaris, à Claramontanum, et que pense-t-il de ces choses? demanda Remigius avec intérêt.

— Hélas! répondit Hilarius, Dieu a rappelé à lui le vénérable et illustre Sidonius Apollinaris, et lui qui avait tant souffert pendant le cours de sa longue existence a vu ses derniers jours abreuvés de la plus triste amertume. La méchanceté s'est acharnée contre lui sans cause sous l'influence arienne du roi des Goths dont quelques prêtres même ont osé servir la tyrannie injuste. Et voici ce que l'on m'a conté pour me montrer quelles ont été ses souffrances et comment Dieu a su venger sa cause et la sainteté outragée de son serviteur en punissant les coupables.

« Auprès de sa personne même, Sidonius Apollinaris avait d'implacables ennemis qui ne reculaient pas même devant les plus misérables moyens pour l'outrager.

» Un jour, il avait été invité à officier pour la fête patronale dans l'église du monastère de Catabennum;¹ par méchanceté, on cacha le missel, afin que l'évêque ne put trouver la messe du jour. Mais Sidonius Apollinaris n'était pas seulement doué d'une éloquence merveilleuse et d'un admirable talent d'improvisation, il possédait, en outre, une remarquable mémoire, grâce à laquelle il put célébrer quand

(1) Chantoin.

même l'office du jour aussi correctement que s'il eut eu le livre sous ses yeux au grand étonnement de tous, qui le comparaient, à l'autel, à un ange plutôt qu'à un homme.¹

» Des chagrins plus grands l'attendaient sur la fin de sa vie; deux prêtres, suppôts des Ariens, pendant que Sidonius Apollinaris édifiait son troupeau par l'exemple de toutes les vertus épiscopales, l'accablèrent d'outrages au point de lui enlever tout pouvoir sur les choses de l'église et de lui laisser à peine de quoi ne pas mourir de faim.

» Dieu ne permit pas qu'un pareil crime demeurât longtemps sans punition.

» Un soir, un de ces deux misérables dit que, le lendemain, il chasserait l'évêque de son église. Le lendemain, en effet, comme sonnait l'heure de matines, il se leva plein de fureur pour exécuter son dessein impie. Son serviteur l'attendait à la porte avec une cire allumée. Le temps passait et le misérable ne paraissait pas. Déjà l'aube blanchissait le ciel, lorsque son complice qui l'attendait à l'église, inquiet de ne pas le voir paraître, lui envoya dire :

» — Pourquoi ne venez-vous pas? venez sans tarder, si nous voulons mettre notre projet à exécution.

» L'envoyé cria à haute voix son message devant le serviteur toujours à la porte et attendant encore son maître avec sa cire ardente.

» Mais ils ne reçut aucune réponse.

» Ils entrèrent alors, et trouvèrent étendu sur le sol de la pièce, le méchant homme frappé par la mort subite.

» Cette mort semblable à celle d'Arius, jeta la consternation dans le cœur de tous.

» — Le Seigneur a puni cet homme, disait-on, car nul hérésiarque ne saurait être plus coupable qu'un prêtre révolté qui persécute le pasteur à qui les brebis du troupeau ont été

(1) Grégoire de Tours. *Hist. des Francs*, l. II, ch. XXII.

confiées par Dieu lui-même et qui s'arroe sacrilègement un pouvoir usurpé.

» La crainte que répandit un pareil châtement fut telle, que Sidonius Apollinaris vit de nouveau le respect de tous entourer son trône pontifical sur lequel il avait été rétabli.

» Cependant, son second ennemi était toujours là, attendant l'occasion de la vengeance qui devait, en même temps satisfaire son ambition impie, car il voulait prendre la place de l'évêque.

» Sidonius Apollinaris était tombé malade d'une fièvre dont l'intensité était telle qu'elle devait le conduire au tombeau.

» Il le sentit et se fit transporter dans l'église où bientôt il fut entouré par une foule d'hommes, de femmes et d'enfants tout en pleurs, qui disaient dans leur douleur :

» — Pourquoi nous abandonnez-vous, pasteur bien-aimé? A qui confierez-vous vos enfants orphelins? Qui saura comme vous, nous dispenser le sel de la sagesse et nous inspirer la crainte du Seigneur?

» — Ne craignez pas, peuple bien-aimé, répondit alors le saint évêque, les traits éclairés comme dans une extase, voici mon frère Aprunculus qui me survivra et sera votre évêque.

» Il avait à peine achevé de parler qu'il expirait.

» Cependant le rebelle, comme s'il eut déjà été proclamé évêque par le peuple, se mit aussitôt en devoir de prendre possession des biens de l'église.

» — Dieu s'est enfin déclaré, disait cet impie, il a jugé entre Sidonius et moi et proclamé ma cause juste!

» Il parcourut alors la cité dans un fastueux appareil, convoquant pour le dimanche suivant à un grand festin dans la demeure épiscopale, tous les citoyens.

» Le jour du festin, il se mit orgueilleusement à la place d'honneur. Cependant, l'échanson qui servait à boire, en lui présentant la coupe, lui dit :

» — Maître, j'ai eu, cette nuit, un songe que je vous demande de me laisser raconter.

» L'usurpateur ne doutant pas que ce ne fut là une manière de le flatter devant tous, s'empressa de lui dire :

» — Parle et raconte-nous ce songe.

» — Voici, continua l'échanson, il me semblait voir, dans un palais, un trône sur lequel était assis un noble personnage qui surpassait tous les autres en puissance. Autour de lui se pressaient beaucoup de prêtres vêtus de blanc, et une multitude innombrable environnait son trône.

» Je contemplais ce tableau lorsque j'aperçus de loin, dominant la foule, le bienheureux Sidonius qui accusait juridiquement votre ami intime que la mort vient de frapper ces jours derniers. Ce dernier fut condamné, et le juge suprême le fit enchaîner et jeter au fond d'un sombre cachot.

» Après cela, le bienheureux Sidonius reprit la parole et vous accusa de complicité avec ce misérable.

» Le juge demanda alors, si, dans l'assistance, quelqu'un se trouvait qui vous connût et se chargeât de vous transmettre une citation à son tribunal.

» Je me cachai aussitôt, tout tremblant, derrière les spectateurs, dans la crainte qu'on ne lui révélât mes relations avec vous, et que le juge ne me chargeât du message pour vous.

» Mon stratagème ne devait pas réussir, car pendant que je m'efforçais de me cacher, soudain la multitude que j'avais vue s'évanouit, et je restai seul en face du juge qui m'appela par mon nom.

» Je m'approchai, tremblant devant l'éclat de sa face auguste et chancelant de frayeur.

» — Ne crains rien, me dit-il, mon enfant, mais va dire à cet homme qu'il aura à comparaître au tribunal où Sidonius l'a cité. Quant à toi, si tu n'accomplis pas ta mission, tu



Noble princesse, je ne suis pas un mendiant,
mais un ambassadeur d'une grande nouvelle auprès de vous. (P. 32.)

mourras cruellement. Voilà ce que j'étais chargé de vous dire, maître.

» En entendant ces mots, le sacrilège usurpateur pâlit soudain, la coupe échappa à ses mains tremblantes, il s'affaissa et rendit subitement le dernier soupir. On l'enleva du lit du festin pour le porter au tombeau.¹

» Selon la prédiction du bienheureux Sidonius, ce fut Aprunculus, l'évêque exilé de Divio, qui lui succéda sur le siège épiscopal des Arvernes.

— Nous priérons pour notre vénérable frère Sidonius, dit Remigius, afin d'être nous-même digne de faire face à des douleurs comme les siennes, si l'avenir nous les réserve, et pour Aprunculus, afin que Dieu l'éclaire et le soutienne dans ses durs et périlleux travaux.

Et, se tournant vers ses élèves, l'évêque de Durocortorum leur dit en forme de congé :

— Mes amis, nous reprendrons demain nos leçons, allez en paix.

Tous, alors, se levèrent et sortirent dans l'atrium, où ils se groupèrent un instant pour converser entre eux.

(1) Grégoire de Tours.



LES PROJETS DU ROI DES FRANCS.

Quand le dernier eut franchi le seuil de la salle, Remigius demanda à Hilarius :

— Quelles autres nouvelles as-tu du roi des Francs et comment entend-il mener à bien son projet ?

— Saint pape, répondit Hilarius, le succès n'a pas couronné jusqu'ici les efforts du roi Chlodovigh. Toutes les ambassades qu'il a envoyées chez les Burgondes, dans l'espoir que ses envoyés pourraient rencontrer Chlotechildis et lui parler au nom de leur maître, n'ont pas réussi. Gondebaud fait faire bonne garde autour d'elle et ne permet pas qu'aucun d'eux puisse la voir. Cependant, une pareille union l'honorerait, car tout le monde sait que Chlotechildis n'a pour tout trésor que des vertus à apporter à son époux.

« Le meurtrier de ses parents l'a dépouillée de tout et elle ne saurait apporter comme dot, même un humble champ. Du reste, chez les Burgondes comme chez les Francs, la loi ne permet pas que les filles héritent du trône. Gondebaud et son frère Godegisèle n'ont donc à craindre d'être dépossédés de leurs états que par une guerre. Ne serait-ce pas le moyen

de l'éviter pour eux, que de faire ainsi alliance avec le vaillant Chlodovigh? »

— C'est mal connaître le cœur des barbares, répondit Remigius. Gondebaud doit savoir qu'à peine Chlotechildis lui aura-t-elle échappé, qu'elle demandera à Chlodovigh de venger le meurtre de ses parents. Ces sentiments sont la rude écorce sous laquelle bat le cœur loyal de ces barbares qui va s'ouvrir à la foi, mais qu'il ne faut pas heurter violemment dans ses idées les plus naturelles et les plus chères. Oui, certes, il importe d'aider Chlodovigh à épouser Chlotechildis, et j'y ai longuement songé.

— Comment faire, saint pape?

— Il y a ici, répondit le saint évêque, un noble gallo-romain, auquel j'ai confié souvent mes espérances pour l'avenir. C'est un homme adroit, courageux et sûr, capable de remplir une mission confidentielle, difficile et même périlleuse. Plus d'une fois, je l'ai sondé et j'ai compris qu'il ne refuserait pas d'aller de ma part offrir ses services au roi des Francs, et je crois qu'il réussirait là où tous les autres ont échoué.

— C'est d'Aurelianus qu'il s'agit?

— Tu l'as deviné, dit Remigius, dont le visage s'éclaira soudain.

Au même moment, un jeune homme au mâle visage et à la haute stature, apparut dans l'encadrement de la porte.

— J'ai entendu prononcer mon nom, dit-il, je venais prendre de tes nouvelles, père saint, et te demander si tu en as reçu de bonnes des intérêts qui te sont chers.

— Voici Hilarius qui revient de son voyage, répondit Remigius. Il m'apprend que notre frère Sidonius Apollinaris, évêque de Claromontanum, a terminé son pèlerinage sur cette terre après bien des tourments, et qu'Aprunculus, évêque exilé de Divio, a pris sa place sur le siège métropolitain des Arvernes.

— Oui, dit Hilarius, j'ai appris aussi la mort de Perpetuus, évêque de Tours, qu'avait précédé déjà Lupus, évêque des Tricasses,¹ ainsi que celle d'Epiphanius, évêque de Pavie.

— N'as-tu point été à Lutèce? demanda Aurélianus, et qu'advient-il de Chlodovigh?

— Il poursuit le siège de la cité, mais depuis tant de mois qu'il est sous ses murs, il désespère presque de la prendre. Genovefa y fait des prodiges; quand il n'y a plus de vivres, elle se charge du ravitaillement et elle a prédit à ses concitoyens que le roi des Francs ne prendrait la ville que le jour où il serait chrétien.

— Chlotechildis fera seule ce miracle, dit Remigius, et c'est Aurélianus qui ouvrira le rocher d'où la source baptismale coulera sur la tête des Francs.

— Que dis-tu, saint pape? s'écria Aurélianus, puisses-tu avoir fait une juste prophétie. Que faut-il faire? me voici, je suis prêt.

— Toutes les ambassades que Chlodovigh a envoyées secrètement ou ouvertement chez les Burgondes ont échoué, dit Remigius. Chlotechildis est tenu à l'écart de la cour par son oncle, et la ruse seule et la ruse la plus fine peut donner accès auprès d'elle.

— Je m'en charge, avec l'aide du Ciel, s'écria Aurélianus, saint pape, donne-moi des lettres pour Chlodovigh qui a pour toi le plus grand respect, afin qu'il ait confiance en moi et me délègue ses pouvoirs.

— Voilà de nobles et courageuses paroles, dit Remigius avec joie. Je ne remettrai pas à demain d'accéder à ton désir, noble Aurélianus, mon digne fils.

L'évêque alors, se leva de son siège et vint s'asseoir près d'une table sur laquelle se trouvait le nécessaire pour écrire.

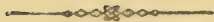
Il prit un vellum et un calame qu'il trempa dans l'encre,

(1) Troyes.

puis il écrivit une brève lettre qu'il sécha, plia, et revêtit de son sceau épiscopal, en scellant à la cire le fil de soie verte dont il l'entoura.

— Voici, dit Remigius, la lettre que tu remettras de ma part au roi des Francs. Va, et sois béni.

Les deux hommes quittèrent alors l'illustre évêque, et Aurélianus, sortant de la villa épiscopale, se dirigea vers sa maison pour faire ses préparatifs de départ.



III

LES MURS DE LUTÈCE.

Lutèce n'était déjà plus la chétive et misérable bourgade formée de huttes agglomérées par les barbares dans la principale île de la Seine, ayant la rivière pour fossés, des plans de roseaux pour murailles.

La ville des Parisii avait franchi les bornes étroites de la cité et, sur les deux rives du fleuve, s'élevaient des constructions de toute nature, villas, palais et amphithéâtre. De grandes voies mettaient en communication le cœur de la cité avec les jardins et les vignes qui s'étendaient dans la campagne environnante entourée, de toutes parts, de sombres et impénétrables forêts.

Plusieurs fois, elle avait subi des sièges et compris la nécessité de se fortifier. Du reste, les empereurs qui y avaient passé successivement avaient contribué à l'enrichir.

Constance Chlore y avait séjourné et construit le palais des Thermes au bas du mont Leucotius;¹ Constantin le Grand, Constantin II et Constance y avaient passé ou habité, et Julien l'Apostat avait résidé dans « sa chère Lutèce » pen-

(1) Aujourd'hui montagne Sainte-Geneviève.

dant plusieurs années et y avait été proclamé empereur.

Le plus ardent désir de Chlodovigh était d'en faire la capitale du royaume indépendant qu'il rêvait de constituer.

Mais il était toujours là, impuissant à forcer ces murailles que défendaient des hommes intrépides soutenus par la foi ardente de Genovefa, la pastourelle de Nemetodorum.¹

Le double souci de prendre Lutèce et d'obtenir Chlotchildis, occupait le fils de Childéric, et devant tant de difficultés, il restait souvent pensif et presque attristé pendant les heures où il méditait sous sa tente.

Un jour qu'il était plus songeur encore que de coutume, il vit venir à lui un homme de noble port qui le salua et lui dit :

— Seigneur, je t'apporte des nouvelles de Durocortorum, veux-tu les recevoir ?

— As-tu vu, lui répondit le roi Chevelu, l'illustre Remigius, évêque de cette cité ?

— Oui, et il m'a chargé de ces lettres pour toi. Je suis Aurélianus, un noble gallo-romain, plein du désir d'être utile au roi des Francs, dont les destinées sont grandes. Le temps viendra, en effet, où la Gaule entière obéira à ton épée, seigneur, car les Wisigoths et les Burgondes seront soumis à ton sceptre tout-puissant.

— Que les dieux t'entendent, dit Chlodovigh, j'ai l'œil sur Gondebaud et j'envoie souvent en Bourgondie des ambassadeurs autant pour me tenir au courant de ses projets politiques que pour me rendre un compte fidèle des ressources et de la configuration du pays. Mais donne-moi les lettres de Remigius.

Le gallo-romain tendit la lettre scellée par la main de

(1) Voir le 12^e volume.

l'évêque de Durocortorum à Chlodovigh, qui en brisa le sceau et en parcourut l'écriture.

— Le vénérable Remigius, dit-il, me fait savoir que tu es un homme sûr auquel je puis confier la plus importante mission, et que ton dévouement m'est acquis. Fort bien, mais, ajouta le barbare d'un air pensif, réussiras-tu là où tant d'autres ont échoué, car il s'agit d'une entreprise si difficile que je commence à croire qu'elle est irréalisable.

— Le Dieu de Remigius est puissant, dit Aurélius, ses desseins sont impénétrables, et s'il a décrété dans les conseils de son auguste providence que Chlodovigh doive épouser Chlotechildis, nulle puissance humaine ne saurait empêcher Chlotechildis d'être l'épouse de Chlodovigh.

— Je te remercie pour ces bonnes paroles, dit le prince chevelu, mais je puis te le dire, jusqu'ici tous mes efforts ont été impuissants et aucun de mes envoyés n'a pu approcher ni même voir de loin la nièce de Gondebaud. Seras-tu plus habile que mes francs rusés qui ont tous échoué dans leur mission?

— Peut-être, dit Aurélianus. En tout cas, je m'offre à tenter l'entreprise.

— Tu as toute ma confiance, répondit Chlodovigh, et si tu réussis, tu seras l'homme le plus cher à mon cœur. Que te faut-il pour la route?

— Rien, dit Aurélianus, je suis riche, mais il me faut de ta part un titre de créance que je puisse remettre à Chlotechildis, afin de la convaincre de la sincérité de mes paroles.

— Lequel?

— Ton anneau royal, qui sera à la fois le gage des fiançailles et le témoin de ma mission.

Le roi chevelu retira alors de son doigt son anneau d'or et le tendit au gallo-romain. Aurélianus le prit et le serra sur son sein.

Le lendemain, il prenait congé de Chlodovigh et partait seul pour sa mission.

Elle devait demander du temps, car Gondebaud était à Janua¹ avec sa cour.

(1) Genève.



IV

L'HOSPITALITÉ CHRÉTIENNE.

Janua était, alors, une petite cité dans le genre de celle des Parisii.

Elle occupait une partie de l'ancien territoire des Allobroges que les romains avaient soumis cent vingt-deux ans avant Jésus-Christ.

Brûlée pendant le règne d'Héliogabale, la ville avait été reconstruite par Aurélius qui lui avait accordé de nombreux privilèges et lui avait donné le nom d'Auréliarum-Allobrogorum. Les Burgondes s'en étaient ensuite emparés et Gondebaud en avait fait le siège de son gouvernement.

Le soir tombait des hautes montagnes, et la lune argentait de sa rayonnante pâleur les eaux claires du lac dont le miroir poli reflétait le ciel, le paysage et les maisons.

Sur une des rives verdoyantes, une villa aux tours grises élevait ses murailles à demi fortifiées, mais à l'air plus hospitalier que redoutable.

En effet, et pour confirmer cet aspect, une société de jeunes filles bien parées y rentraient d'un air joyeux, saluées par des pêcheurs qui réparaient leurs filets sur la rive.

Un mendiant couvert de pauvres habits et portant sur

son dos une besace dans laquelle, sans doute, il mettait le pain que la charité lui donnait sur la route, s'était arrêté pour contempler ce gracieux spectacle.

— Quelles sont ces nobles jeunes filles? demanda-t-il à l'un des pêcheurs qui raccommo­dait son filet.

— Je vois que tu n'es pas du pays, lui répondit celui-ci; sans cela, tu ne me ferais pas pareille question.

— En effet, je n'ai guère d'autre patrie que celle où je trouve ma subsistance.

— Alors, tu peux entrer dans cette maison, tu y seras bien reçu; c'est là qu'habite la bonne Chlotechildis, la noble nièce de Gondebaud, notre roi, célèbre par les malheurs de sa famille. Elle y vit retirée avec d'autres jeunes filles et y exerce l'hospitalité au profit de tous les pauvres qui passent.

— Comment son oncle la traite-t-il?

— Il ne s'en soucie pas et la laisse vivre à sa guise sous la garde qu'il a établie autour d'elle, car il craint, dit-on, que quelque prince ne recherche Chlotechildis pour l'épouser, et n'épouse en même temps ses désirs de vengeance, car tu le sais, Gondebaud a fait tuer son frère Hilperick, le père de Chlotechildis, pour hériter de ses états, voici près de vingt ans. Hilperick avait laissé deux filles, dont l'une est entrée en religion. Leurs deux frères avaient péri de la même façon que leur père, et quant à leur mère, elle a été jetée dans l'eau avec une pierre au cou, par ordre de Gondebaud. Chlotechildis sait tout cela, elle sait aussi que les Burgondes aimaient ses parents et ont pleuré leur mort; souvent elle a manifesté des sentiments d'horreur pour le bourreau de sa famille; voilà pourquoi Gondebaud a peur de sa nièce.

— Bon, dit le mendiant, voilà des choses qui m'intéressent peu. Je plains assurément la noble jeune fille d'avoir eu tant à souffrir dans un âge aussi tendre et de subir encore une sorte d'emprisonnement, mais je ne saurais me mêler d'autre chose que d'être reconnaissant à ceux qui me font du

bien. Je vais entrer au château. Dis-moi comment reconnaîtrai-je la noble Chlotechildis, si je veux lui témoigner ma gratitude pour l'hospitalité qu'elle m'accordera ?

Le pêcheur sourit en entendant ce mendiant parler de témoigner sa reconnaissance à une riche princesse.

— Bon, lui dit-il d'un ton narquois, tu n'as pas dans ta besace un royaume à offrir à Chlotechildis, sans doute ? Tu prieras Dieu pour elle.

— Il y eut un jour un pêcheur, répondit énigmatiquement le mendiant, qui trouva dans un poisson qu'il avait pris au filet, l'anneau d'un roi. Tout arrive, mais hélas ! ma besace me sert à mettre le pain que l'on me donne, et elle est plus souvent vide que pleine, car tous n'exercent pas l'hospitalité. Mais tu n'as pas répondu à ma question.

— Eh bien ! dit le pêcheur, je vais y répondre. Si tu as regardé ces jeunes filles, tu n'as pu t'empêcher, sans doute, d'en remarquer une entre toutes, la plus belle par la taille et la figure, richement habillée et portant dans ses cheveux un cercle d'or orné de gemmes rares et précieuses. C'est Chlotechildis, et tu la reconnaitras sans peine, car on dit qu'elle sert elle-même à manger aux pauvres qui reçoivent d'elle l'hospitalité.

— Merci, honnête pêcheur, dit le mendiant, je te devrai au moins une nuit de repos dans un bon gîte. Je ne puis te témoigner ma gratitude autrement qu'en faisant des vœux pour que l'abondance des poissons t'oblige à raccommo-der souvent tes filets sur cette rive. Adieu, je vais entrer dans ce château hospitalier.

— Porte-toi bien, dit le pêcheur en se remettant à son travail.

La pieuse fille de Hilperic avait demandé en rentrant si aucun pauvre ne s'était présenté en ce jour pour être soulagé.

— Aucun, maîtresse, lui avait répondu sa vieille nourrice qui aidait sa charité.

— Ce jour n'est pas béni, dit Chlotechildis, puisque Jésus-Christ ne nous a envoyé aucun de ses membres à soulager.

Et comme elle jetait un regard en arrière, elle vit le mendiant qui franchissait la porte de la villa.

— Dieu soit loué, dit-elle, voici un pauvre!

Et, d'un geste accueillant, elle invita le nouveau venu à s'avancer.

Le vieillard, traînant le pas et appuyé sur son bâton de voyage, s'approcha lentement et, lorsqu'il fut devant elle, il reconnut tout de suite la nièce de Gondebaud, telle que le pêcheur la lui avait dépeinte. D'une voix un peu tremblante, il lui dit :

— Noble princesse, soyez bénie pour la bonté dont vous comblez les malheureux qui racontent partout vos bienfaits. Je suis un pauvre voyageur qui vient des confins de la Gaule chevelue pour aller où Dieu me conduit, je suis las et plein de besoins.

— Entrez donc céans, dit la jeune fille, et vous trouverez ici tout soulagement à vos nécessités.

A sa suite, le mendiant pénétra dans une salle basse qu'éclairaient des chandelles de résine, déposa sa besace et s'assit sur un escabeau près de l'âtre, où brûlaient des sarments secs en pétillant et en fumottant tour à tour, ce qui tantôt illuminait la pièce et tantôt la plongeait dans l'ombre à peine percée par la résine enflammée.

Cependant Chlotechildis avait fait apporter un bassin plein d'eau et elle voulut elle-même laver les pieds du voyageur.

Celui-ci ne protesta pas car, sans doute, il jugeait, comme un éclair qui traversa ses yeux semblait l'indiquer, que pendant que la fille d'Hilpéric remplirait auprès de lui cet office d'humilité, il pourrait lui présenter une requête.

Chlotechildis s'était entourée d'un linge et, courbée, elle

rendait au pauvre de Jésus-Christ l'humble service, prélude de l'hospitalité chrétienne, lorsque le mendiant d'une voix basse et mystérieuse lui dit :

— Noble princesse, je ne suis pas un mendiant, mais un ambassadeur d'une grande nouvelle auprès de vous. Faites donc que je vous parle sans témoins.

La nièce de Gondebaud regarda le vieillard avec étonnement. Elle éloigna, alors, tous ceux qui pouvaient entendre, et ayant poussé le verrou de la porte, elle revint près de lui et lui dit :

— Nous sommes seuls, parle librement et confie-moi ton secret.





On enleva les trésors de la basterne
qu'on abandonna vide sur le chemin. (P. 47.)

V

LA CONFIDENCE.

Le vieillard, alors, redressa sa haute taille, enleva la perruque blanche qui cachait sa chevelure blonde et la fausse barbe qui altérait les traits de son visage.

— Ne vous étonnez pas, dit-il à la fille d'Hilpéric, je vous ai dit que je n'étais pas un mendiant, mais un ambassadeur, et j'ai promis de réussir là où tous les autres avaient échoué. Chlodovigh, le roi des Francs, m'a envoyé vers vous.

— Je connais Chlodovigh, répondit la nièce de Gondebaud, car la renommée m'a apporté les échos de sa gloire aussi grande que justement redoutée. Que veut le roi chevelu?

— Il veut épouser la noble Chlotechildis, répondit Aurelianus. Tout le peuple franc le désire avec lui et Remigius, le vénérable évêque de Durocortorum, affirme que Dieu le permettra pour la gloire de son nom et la fondation d'un grand empire, car Remigius est un saint dont la vue s'étend au delà de celle des autres hommes.

En entendant ces paroles, le visage de l'illustre orpheline se colora vivement et refléta une grande joie mêlée d'espérance et d'orgueil.

— O mon Dieu ! pensa-t-elle au fond d'elle-même, as-tu donc pris en mains ma cause et ma vengeance ?

— As-tu à me donner de la véracité de ton dire une preuve irrécusable ? demanda-t-elle au messager.

Aurelianus tira alors, de son sein, l'anneau d'or de Chlodovigh, et le présentant à Chlotechildis :

— Voici, lui dit-il, l'anneau du roi des Francs. Sur le châton sont gravés ses traits et son nom ; si vous consentez à l'épouser, gardez-le, car je suis chargé de vous le remettre et de vous le laisser comme un gage de son alliance et de sa foi.

La nièce de Gondebaud prit l'anneau d'or et contempla longuement les traits qu'il représentait à ses yeux.

Aurelianus alla au-devant de ses questions et lui dit avec empressement :

— Cette figure est d'un dessin fidèle, mais la gravure ne saurait rendre la beauté réelle du roi des Francs, telle que la vie la fait resplendir en lui, ni son regard puissant et doux qui fait trembler ses ennemis et remplit de joie ceux qu'il aime.¹

— Je serai avec joie l'épouse du roi Franc, dit Chlotechildis, mais, cependant, je dois me souvenir qu'il n'est pas permis à une chrétienne d'épouser un païen.

— Rassurez-vous, dit Aurelianus aussitôt, Chlodovigh aimé les chrétiens et il a le plus grand respect pour Remigius, le saint évêque de Durocortorum, qui prie chaque jour le Seigneur afin que votre union s'accomplisse et que, par elle, le roi des Francs et toute la Gaule embrasse la foi de Jésus-Christ. Je suis chrétien moi-même et Chlodovigh, quoique païen, n'a pas craint de me donner toute sa confiance.

— Si telle est la volonté de Dieu, dit Chlotechildis, et s'il veut se servir de moi pour amener le roi des Francs à le connaître et à le servir, je serai heureuse d'accomplir sa volonté.

(1) Aimoin, *Hist. des Francs*, l. I, ch. XIII, *Patrol. lat.*

Ouvrant la bourse qui pendait à sa ceinture, la fille d'Hilpéric y puisa et dit à Aurelianus :

— Tiens, reçois, je te prie, pour récompense de ton service, ces cent solidi et écoute bien ce que je vais te dire. J'accepte l'anneau de Chlodovigh comme gage de sa foi, voici le mien en échange, afin que tu le lui remettes. Mais retourne le plus promptement possible près de ton maître et dis-lui de ma part que, s'il veut m'épouser, il envoie de suite et sans perdre de temps, des ambassadeurs pour demander ma main à mon oncle Gondebaud. Il est de toute importance que les envoyés agissent avec célérité et concluent la négociation sans délai, parce qu'en ce moment Aredius, le conseiller de mon oncle, est en voyage pour revenir de Byzance. Si Gondebaud lui demande son avis, il sera certainement contraire à notre projet.

— Soyez sans crainte, noble princesse, dit Aurelianus, vos ordres seront strictement exécutés.

Ayant ainsi parlé, le gallo-romain reprit son costume de mendiant et aussitôt se remit en route.

Comme il sortait de la villa, le pêcheur, encore sur le rivage, lui dit d'un air étonné :

— Eh! l'ami, est-ce que le gîte ne convient pas à ta seigneurie, ou n'a-t-on pas goûté ton histoire de pêcheur qui trouve l'anneau d'un roi dans le ventre d'un poisson?

— Le pêcheur, dit le mendiant, n'a pas gardé l'anneau, il appartenait au tyran de Syracuse qui l'avait jeté exprès dans la mer à cause de son prix, car, inquiet de son bonheur, il voulait faire un sacrifice à la Fortune, mais la Fortune ne l'accepta pas et il subit le sort des tyrans.

— Si je comprends un mot à ce que tu me racontes!... Passe ton chemin, vieux fou, tu es bien sûr de ne pas faire de mauvaises rencontres!

— Merci! dit le faux mendiant qui s'éloigna aussi vite qu'il put le faire sans attirer l'attention.

Il eut souhaité avoir des ailes ; son cœur seul apercevait Lutèce et le camp de Chlodovigh.

Cependant, d'étapes en étapes, il était arrivé sur le territoire des Francs et tous les pays qu'il traversait lui étaient maintenant connus.

Comme le soir tombait sur la route où il cheminait, il vit venir à lui un homme vêtu de haillons qui s'arrêta et lui dit :

— Compagnon, je suis perdu si tu ne m'indique la route ; où sommes-nous ici ?

— Quelques milles à peine nous sépare de la cité des Aurelii, répondit le gallo-romain, est-ce de ce côté que tu diriges tes pas ?

— Oui, et je te saurai gré de m'indiquer la route.

— Je le ferai volontiers, dit Aurelianus. Mais ce soir, tu ne reconnaîtrais pas ton chemin ; voici une ruine abandonnée, nous y trouverons bien un gîte jusqu'au jour, profitons-en pour nous reposer.

Le mendiant accepta.

Ils entrèrent dans une sorte de temple champêtre à demi démoli par les chrétiens et trouvèrent derrière les ruines de l'autel une cella intacte où des herbes sèches amoncelées formaient une couche improvisée.

Après un repas sommaire, les deux hommes s'y étendirent pour dormir.

Aurelianus, cependant, avait mis sa besace sous son chevet en guise d'oreiller et ce détail n'avait pas échappé à son compagnon qui, au lieu de s'endormir comme le gallo-romain veilla, méditant dans son esprit, à la clarté de la lune, quelque projet coupable.

En effet, sous l'influence de la fatigue excessive, Aurelianus, plongé dans le plus profond sommeil, changea de position et il se trouva que la besace libérée de son poids n'était plus à l'abri des indiscretions de son compagnon.

Ce dernier l'attira doucement à lui et, sans prendre le

temps de la visiter, s'enfuit après l'avoir chargée sur ses épaules.

Quelques instants après, un coq qui chantait réveilla Aurelianus qui pâlit d'effroi en voyant que son compagnon de la veille était parti emportant son sac contenant les cent sous d'or et l'anneau de Chlotechildis.

Sans perdre de temps, il courut dans sa maison, tout près de laquelle il était arrivé et, s'étant fait reconnaître, il envoya en toute hâte et dans toutes les directions ses serviteurs à la poursuite du voleur.

Ce dernier, qui n'avait pas eu encore le temps de faire beaucoup de chemin, fut promptement rejoint et amené devant celui qu'il avait dépouillé.

— Misérable! lui dit Aurelianus, rends-moi ce que tu m'as pris!

— Quoi! s'écria le mendiant, dis plutôt que tu veux me nuire et me dépouiller; ai-je quelque chose à toi?

— Cette besace m'appartient et tu seras puni de ton indécatesse. Sache que je suis un ministre du roi Chlodovigh et que je puis te châtier de mort. Je ne le ferai pas.

Et le gallo-romain ordonna que le mendiant fut tenu trois jours en prison et, chaque jour, battu de verges, puis remis en liberté.

Au fond de la besace étaient encore les cent solidi et l'anneau de Chlotechildis.

Aurelianus, alors, se hâta de gagner Lutèce et lorsqu'il parut devant Chlodovigh, ce fut avec une grande joie qu'il lui dit :

— Seigneur, ma mission est accomplie, je suis de retour de mon voyage, tout s'est passé à souhait, la nièce de Gondebaud vous agrée pour époux et pour preuve de mon dire, voici, en échange du vôtre, l'anneau de Chlotechildis.

Alors, il raconta au roi chevelu tous les détails de son voyage et n'omit rien des recommandations importantes de la fille d'Hilpéric.

— C'est bien, dit Chlodovigh, tu es un homme habile, aussi, tu vas achever l'œuvre que tu as si heureusement commencée. Repars donc, sans perdre de temps, mais cette fois, non comme un mendiant mais en qualité d'ambassadeur, présente-toi hardiment à Gondebaud et réclame-lui avec autorité et au nom du roi des Francs, sa fiancée qu'il détient injustement.

Et, selon l'ordre qu'il venait de recevoir, Aurelianus repartit pour Janua, en qualité et dans l'appareil d'un ambassadeur extraordinaire.



VI

LE DÉPART DE LA FIANCÉE.

Chlotechildis avait secrètement déposé dans le trésor royal, à l'insu de Gondebaud, l'anneau du roi des Francs. Elle savait, en effet, que l'échange des deux anneaux ainsi fait lui donnait le titre de fiancée et que désormais Chlodovigh avait d'imprescriptibles droits sur elle.

Elle attendait avec impatience l'arrivée des ambassadeurs du roi des Francs, lorsqu'enfin un messenger d'Aurelianus vint l'avertir secrètement que les députés étaient arrivés à Janua et qu'elle eut à se tenir prête à toute éventualité.

Elle remercia Dieu dans son cœur et le pria avec ferveur de conduire lui-même l'œuvre de sa providence.

En effet, Aurelianus, en compagnie nombreuse, était arrivé à la cour du roi des Burgondes.

Gondebaud les reçut avec une politesse défiante et lasse, car tant d'ambassades envoyées coup sur coup par le roi Chlodovigh ne laissaient pas de lui faire craindre pour ses états quelque projet d'invasion désastreuse.

— Que désirez-vous de moi? demanda le roi des Burgondes, parlez, et s'il est en mon pouvoir de vous satisfaire, je le ferai.

— Seigneur, dit Aurelianus, le roi des Francs Chlodovigh m'envoie vers vous, confiant dans la parole reçue, afin de vous réclamer sa fiancée que vous retenez à votre cour.

A cette réponse, une vive surprise éclata sur le visage de Gondebaud. Il ne douta pas un instant que le roi des Francs lui envoyait chercher querelle pour trouver un prétexte de guerre.

— Quoi, dit-il, de quelle fiancée voulez-vous parler? Je vois bien que vous venez ici dans un but hostile et pour jouer le rôle d'un provocateur et d'un espion. Prenez garde que je ne vous fasse honteusement expulser de mon royaume.

— Roi, dit Aurelianus, rassurez-vous, nous ne sommes pas des ennemis mais des amis et c'est une alliance de famille que nous venons solliciter de vous de la part du roi chevelu. Il s'agit de votre nièce Chlotechildis qui est fiancée à Chlodovigh et dont mon maître m'envoie vous demander la main.

— Ma nièce Chlotechildis, répondit Gondebaud effrayé, ne songe pas à se marier et je ne sais où Chlodovigh a pris l'idée qu'elle était sa fiancée.

— Détrompez-vous, dit le gallo-romain, Chlodovigh, au contraire, a envoyé un ministre sûr parler à la noble princesse qui a accueilli ses vœux. Bien plus, le roi des Francs a échangé avec elle son anneau. Il ne vous reste plus qu'à consentir et à fixer le jour et le lieu où la remise solennelle de la princesse sera faite au roi des Francs, son époux.

— Voilà une chose grave, dit Gondebaud, et vous m'accorderez, au moins, le temps de prendre conseil de mes officiers.

— C'est juste et vous en avez le droit, répondit le gallo-romain. J'attendrai donc que vous les ayez consultés.

Gondebaud voulait gagner du temps, il réunit le conseil de sa couronne et leur soumit la demande du roi des Francs.

Leur avis fut unanime et ils répondirent tous :

— Chlodovigh est puissant. Il faut le ménager. Un refus

brutal pourrait attirer ses armes sur les provinces burgondes. Qu'on interroge la jeune fille, qu'on sache d'elle s'il est vrai qu'elle a reçu l'anneau de Clovis et consenti à devenir son épouse. Dans le cas où elle aurait vraiment et librement consenti et échangé les présents de fiançailles, il faudra la remettre sans délai aux envoyés du roi des Francs. Cela vaudra mieux que de s'exposer à une guerre désastreuse.

— J'ai pris conseil, dit Gondebaud à Aurelianus, mais je dois te dire qu'il me faut encore attendre l'avis de mon ministre Aredius qui est un homme sage et dont le retour de Byzance doit s'effectuer dans quelques jours.

Le gallo-romain comprit la gravité du piège.

— Le roi des Francs m'a ordonné d'exiger une réponse immédiate de ta part, répondit-il à Gondebaud, je ne crois pas que tu refuses ton consentement à une demande si juste et si honorable, mais sache que si tu refuses, Chlodovigh agira sans retard.

Cependant, Chlotechildis fut appelée et, devant Aurelianus et son oncle, elle déclara qu'elle avait réellement reçu l'anneau de Chlodovigh qu'elle avait déposé dans le trésor royal, elle le fit voir à Gondebaud et affirma solennellement qu'elle consentait à épouser le roi des Francs.

— Il ne me reste plus donc, dit Aurelianus, qu'à t'offrir, au nom de mon maître, selon la coutume des Saliens, le sou d'or et le denier, gages de l'alliance devant toi contractée entre Chlodovigh et Chlotechildis.

Gondebaud ne pouvait plus reculer. Il prit le sou d'or et le denier.

— Qu'il en soit ainsi, dit-il, je consens à ce que Chlotechildis parte immédiatement pour aller rejoindre Chlodovigh, mais je désire que les deux époux reviennent ensemble à Cabillonum¹ où je veux préparer des fêtes magnifiques.

(1) Châlons-sur-Saône.

Cependant l'avare Burgonde n'avait d'abord voulu fournir aucune dot à sa nièce. Enfin, grâce à l'insistance d'Aurelianus qui lui faisait honte de sa ladrerie, il consentit à lui faire une part dans le trésor royal.

Les ambassadeurs du roi des Francs reçurent la princesse des mains de Gondebaud, qui mit à leur disposition pour la conduire, une basterne richement ornée. C'était un grand chariot aux roues massifs traîné par des bœufs.

Chlotechildis prit congé de son oncle et se mit en route pour Lutèce.



VII

VAINS REGRETS.

A peine la troupe était-elle partie, qu'Arédius arriva de son voyage à Byzance et aussitôt alla présenter ses hommages au roi des Burgondes et lui remettre les présents que l'empereur Anastase l'avait chargé de lui offrir.

Le second de ses soucis fut de demander à Gondebaud des nouvelles de Chlotechildis.

— Hélas! répondit celui-ci, ma nièce est partie depuis deux jours; elle était fiancée au roi des Francs qui a envoyé la réclamer. L'avis de tous a été qu'il valait mieux céder à Chlodovigh que de l'attirer par un refus à nous faire la guerre.

Et il raconta tout ce qui s'était passé.

Un sourire amer passa sur les lèvres du ministre et il dit d'une voix sombre :

— Seigneur, le conseil était mauvais, que n'étais-je là? Vous craignez la guerre, vous l'aurez plus terrible et vous y perdrez tous vos droits. Voilà l'alliance que vous avez cru conclure! vous venez, au contraire, de préluder à une guerre qui ne finira jamais. Ne vous souvient-il donc pas que Chlotechildis est la fille d'Hilperic, votre frère, qui a péri sous votre glaive? avez-vous oublié que les deux frères de Chlote-

childis ont eu la tête tranchée par votre ordre et que sa mère a été jetée dans le Rhodanus avec une pierre au cou ? Croyez-moi, Chlotechildis, elle, au contraire, n'a rien oublié et si elle en a le pouvoir, elle se hâtera de tirer une affreuse vengeance de la mort de ses parents.

— Que faire ! que faire ! s'écria le roi Burgonde au désespoir.

— Ne perdez pas de temps, envoyez une armée à sa poursuite et qu'on la ramène de force. Nous serons plus facilement délivrés d'une querelle vidée une bonne fois avec Chlodovigh que d'une guerre de représailles qui ne finira pas.

— Tu as raison, s'écria Gondebaud, il est peut-être encore temps. Qu'on envoie immédiatement des cavaliers à la poursuite de Chlotechildis et qu'on me la ramène avec les trésors contenus dans la basterne !

Arédius s'empressa de faire exécuter cet ordre du roi.

Aussitôt, une troupe armée s'élança, brûlant les étapes et bientôt redoubla d'ardeur, car les cavaliers avaient reconnu de loin la basterne qui cheminait lentement dans la plaine au pas traînard des bœufs indolents.

Comme un ouragan, ils s'abattirent sur le chariot et arrachèrent les rideaux de la tente qui abritait la princesse.

Mais ils poussèrent des cris de rage, la basterne était vide et la dot de Chlotechildis, elle-même, n'y était plus.

C'est que Chlodovigh n'avait pas mis sa confiance dans un sot et Aurelianus avait prévu ce revirement dans l'esprit de Gondebaud.

Aussi, il avait laissé à la cour du roi Burgonde un homme sûr, chargé d'accourir l'informer de ce qui pourrait se produire après leur départ en lui enjoignant de partir sans délai s'il apprenait seulement le retour d'Arédius.

Dès que toutes les formalités de l'alliance avaient été terminées entre les envoyés francs et les ministres de la Bourgondie, Aurelianus avait ordonné le départ qui s'était effectué

paisiblement, quoique les francs veillassent avec une sollicitude constante sur la basterne. Ils étaient encore sur les terres du roi des Burgondes, lorsque l'homme de confiance, laissé par Aurelianus à Janua, accourut au plus fort galop de son cheval.

— Qu'y a-t-il? demanda Aurelianus inquiet.

— Arédius est revenu; il a désapprouvé le consentement de Gondebaud et j'ai compris qu'il allait l'exciter à envoyer sans retard des hommes d'armes pour reprendre de vos mains Chlotechildis, sa dot et sa parole. Croyez-moi, il n'y a pas de temps à perdre, il faut aviser.

— N'est-ce que cela? dit Chlotechildis qui avait entendu ces paroles, et y a-t-il de quoi se tourmenter?

— Hélas! dit Aurelianus, nous n'arriverons jamais, avec la lenteur de ces bœufs, à temps sur le territoire de Chlodovigh. Nous serons rejoints avant par les envoyés de Gondebaud.

Mais déjà la fille d'Hilpéric avait sauté en bas de la basterne et s'écria :

— Qu'on me donne un cheval! Si les Burgondes nous atteignent nous sommes perdus. En avant donc! sans délibérer.

Le péril était, en effet, imminent. Le gallo-romain ne pouvait se le dissimuler. Un cheval fut donné à Chlotechildis, on enleva les trésors de la basterne qu'on abandonna vide sur le chemin et, à grandes journées, on se dirigea vers les frontières du pays franc.

Irrités, cependant, de leur déconvenue, les émissaires de Gondebaud ne voulurent pas abandonner la partie et, en poussant des cris de colère, ils se précipitèrent à la poursuite des fugitifs.

Mais l'avance de Chlotechildis, quoique faible, était suffisante et elle et son escorte purent gagner à temps la cité des Tricasses, première ville du royaume du fils de Childéric.

Chlodovigh, avisé de la poursuite dont la future reine

des Francs était l'objet, était accouru non loin de là, à Villariacum,¹ pour la recevoir.

— Très douce princesse, lui dit-il, voici le plus beau jour de ma vie, puisque je suis au comble de mes vœux en vous recevant comme épouse. Vous êtes désormais à l'abri des atteintes de ceux qui vous poursuivent, et pour leur montrer ma puissance et leur apprendre à vous respecter comme moi, je viens de donner l'ordre à mes soldats de ravager et de brûler tout le pays Burgonde qui entoure mes frontières, afin que les soldats du roi Gondebaud craignent la colère de Chlodovigh.

Déjà, en effet, de toutes parts, des incendies s'allumaient devant les soldats du roi des Burgondes, qui comprirent que leur mission avait échoué et tournèrent bride aussitôt.

Et Chlotechildis, s'agenouillant devant Chlodovigh, leva les bras au ciel et s'écria dans un élan de son cœur encore ouvert aux sentiments barbares :

— Je te rends grâce, ô Dieu tout-puissant, de ce que mes yeux voient le commencement de la vengeance contre le meurtrier de mon père, de ma mère et de mes frères.²

— Béni soit Dieu! disaient les chrétiens, car il a fait descendre sa bénédiction sur nous. Bientôt Chlodovigh confessa Jésus-Christ!

De son côté, Chlotechildis ne perdait aucun désir de revendiquer tous ses droits auprès de Gondebaud.

Un jour, elle dit au roi des hommes libres :

— Si tu m'aimes, tu puniras de leurs crimes les assassins de ma famille.

— Parle, répondit Chlodovigh, mon épouse bien-aimée, et demande-moi d'exercer les représailles que tu jugeras convenables.

(1) Villery à seize kilomètres de Troyes.

(2) Frédégaire. *Hist. des Francs*, ch. xviii, sxx, *Patrol. lat.*

— Tous les biens de mes parents ont été volés par Gondebaud, somme-le de te les restituer, car mon père est devenu le tien par notre alliance.

— Ce sera fait! répondit Chlodovigh.

— Aurelius fut chargé de cette nouvelle mission et s'en acquitta avec un orgueil digne de ses maîtres.

Peu de temps après, des chariots apportaient à Chlotchildis les trésors d'Hilpéric rendus par Gondebaud.

Une première justice était faite du crime. Le complément ne devait pas se faire longtemps attendre.



VIII

L'ŒUVRE SAINTE.

Remigius bénissait Dieu et le suppliait d'achever son œuvre.

Chlodovigh avait conduit sa jeune épouse à Soissons où les noces avaient été célébrées en grande pompe, car il ne pouvait plus être question de les faire à Cabillonum, comme l'avait proposé Gondebaud.

Dès le premier jour, le roi des Francs avait associé Chlotechildis à tous les actes de sa vie politique et l'avait fait entrer dans tous les conseils de son gouvernement. Elle avait ainsi pris rapidement sur lui un grand ascendant qu'elle se proposait de faire servir surtout à la conversion du roi.

C'était là une œuvre bien difficile et qu'un miracle seul pouvait mener à bien.

Les Francs, en effet, étaient polithéistes ou, plutôt, ils n'avaient d'autre religion que celle du succès.

Leur véritable dieu était celui qui les conduisait à la victoire ou répandait, au moins en apparence, la prospérité sur leurs villes et leurs campagnes.

Ce préjugé commun à tous les peuples enfants, aux

esprits ignorants et à ceux qui ont divinisé les biens matériels, était profondément ancré dans le cœur de Chlodovigh.

Cependant, Chlotechildis était devenue mère et elle voulait que son premier-né fut baptisé.

Chlodovigh, qui respectait la foi de son épouse, voulait s'opposer à ce que son fils fut, dès le berceau, introduit dans la même foi, et ne pouvait se rendre aux raisons de Chlotechildis.

— Hélas! lui disait-elle, que ne puis-je, cependant, te prouver que les dieux que tu adores ne sont rien, qu'impuisants à se soutenir eux-mêmes, ils ne sauraient protéger les autres! Quelle puissance, en effet, peut bien avoir un morceau de bois, de pierre ou de bronze, auquel on a donné une forme ou une figure?

« On a beau leur donner un nom. Les noms qu'ils portent sont tous des noms d'hommes, dont l'histoire plus ou moins honteuse est le seul titre de gloire.

» Parmi ces hommes, il y en a qui ont été des magiciens et qui, bien loin de recevoir les dons de la puissance divine, n'ont dû de faire leurs prodiges qu'à l'intervention des démons.

» Un seul Dieu est digne de nos adorations, c'est celui qui a créé l'univers, qui le gouverne par sa providence, distribuant la vie à tout ce qui se meut, respire, végète ou subsiste sur la terre, dans les mers ou dans les cieux. »

Mais Chlodovigh n'était pas convaincu.

— Ce sont, au contraire, dit-il, nos dieux qui ont tout créé et qui gouvernent le monde. Et la preuve, c'est qu'on les représente toujours illustres et triomphants. Le tien, cela se voit assez, n'a aucune puissance, il n'est pas même de la race des dieux, pas même un guerrier et on ne saurait raconter de lui aucun trait de bravoure ni aucun exploit militaire.

Cependant, ce que le païen refusait, le cœur aimant de l'époux l'accorda et Chlotechildis obtint la permission de

présenter son enfant premier-né au baptême qui se fit solennellement et par lequel il reçut le nom d'Ingomer, de la bouche même de l'évêque Remigius.

Le ciel réservait une épreuve doublement douloureuse à la pieuse reine. L'enfant n'avait pas encore quitté les vêtements blancs des nouveaux chrétiens et la première semaine ne s'était pas écoulée qu'il mourut.

Une grande douleur accabla les deux époux et Chlodovigh surtout se répandit en reproches amers.

— C'est parce qu'il a été baptisé au nom de votre Dieu impuissant, s'écriait-il, que cet enfant est mort! S'il eut été consacré à mes dieux, il vivrait encore.

Mais la pieuse mère répondait :

— Je rends grâce au Dieu tout puissant, Créateur et souverain Maître du monde, d'avoir choisi mon enfant premier-né pour l'appeler dans son royaume. La douleur que je ressens de sa perte est adoucie par la certitude qu'il est au ciel où Dieu reçoit les enfants morts dans l'innocence et la régénération du baptême.

Cependant, il lui naquit un second fils et, cette fois encore, Chlotchildis obtint de Chlodovigh qu'il serait baptisé.

Remigius versa l'eau sainte sur son front et lui donna le nom de Chlodomer.¹

Mais lui aussi quelque temps après son baptême tomba malade.

— Vois, disait Chlodovigh à son épouse, il va en être de celui-ci comme du premier, le nom de ton Christ lui portera malheur et lui aussi mourra.

— Priez, dit Remigius, la prière est toute puissante.

(1) Les historiens de Soissons où eurent lieu ces deux baptêmes les font administrer par Principius, frère de S. Remi, qui était alors évêque de cette ville. Mais S. Remi, dans son testament, déclare avoir baptisé lui-même toute la famille de Clovis. (Flodoard. *Hist. ecclés.*, l. 1, ch. xviii.)

Chlotechildis pria avec ferveur et Dieu rendit la santé à son fils.¹

Les gaulois chrétiens qui avaient assisté aux deux baptêmes s'applaudissaient de voir ainsi le Dieu de Chlotechildis conquérir, dès leur berceau, les fils de Chlodovigh ; quant aux francs farouches, ils y assistaient avec étonnement et pleins de respect pour la volonté du chef bien-aimé qui les menait à la victoire.

Mais Chlotechildis comprit bientôt qu'elle devait employer à la conversion de son époux des moyens plus politiques.

Elle fit appeler le gallo-romain Aurelianus en qui Chlodovigh avait la plus grande confiance et que sa reconnaissance avait gratifié du commandement du *Castrum Meledunum*² et de tout le territoire circonvoisin.

— Ecoute, fidèle ami, lui dit-elle, c'est sur toi que je compte pour hâter l'œuvre sainte que je poursuis au nom de Jésus-Christ que tu adores comme moi. Aide-moi à dégoûter Chlodovigh de ses dieux et à l'amener à la foi au Dieu véritable.

Aurelianus en avait fait la promesse.

De son côté, Chlodovigh était sans cesse prié par son épouse de se rendre à ses vœux. Elle lui dit enfin :

— Choisissons un sage arbitre de la question qui nous divise. Vous avez pleine confiance dans Aurelianus, demandez-lui son sentiment.

Chlodovigh se rendit à cet avis pour plaire à sa femme et ne doutant pas que la sagesse ordinaire de son conseiller ne lui ferait pas défaut en cette circonstance.

Le chef Franc demanda donc à Aurelianus ce qu'il penserait de le voir adopter la religion chrétienne.

— J'applaudirais de tout cœur à votre détermination,

(1) Greg. de Tours. *Hist. Franç.*, l. II, ch. XIX.

(2) Melun.

répondit Aurelianus, et je crois que vous augmenterez par là encore, s'il est possible, l'amour que vos sujets ont pour vous.

— J'y gagnerais, peut-être, dans l'esprit des Gaulois, dit le Chevelu, mais les Francs, mes braves compagnons d'armes, verraient avec déplaisir leur chef abandonner la religion d'Odin pour une foi étrangère à toutes nos traditions nationales.

— Ils vous imiteraient, car ils vous aiment, dit le gallo-romain avec feu.

Chlodovigh fit un signe de dénégation.

— D'ailleurs, poursuivit Aurelianus, si nous envisageons la chose à un autre point de vue que celui du simple changement de croyance, jetez les yeux autour de vous et voyez si votre conversion ne serait pas utile même à votre gloire. C'est vous qui allez achever, sans doute, l'œuvre et la conquête commencée par vos aïeux. Il vous reste à soumettre les Visigoths et les Burgondes, odieux aux Gaulois chrétiens et catholiques, parce qu'ils sont ariens et persécuteurs. Ces Gaulois chrétiens, sachez-le, pourront se soumettre en silence à un vainqueur quelqu'il soit, mais ils ne seront les sujets dévoués et aimants que d'un chef qui professera leur foi. O Chlodovigh, soyez chrétien et toute la Gaule est à vous, elle se lèvera sous votre étendard et vous aidera à chasser vos ennemis qui sont en même temps ses tyrans.

Chlodovigh secoua la tête.

— Ton avis est peut-être juste, dit-il, mais j'aime mes dieux et j'ai confiance en eux. Avec leur aide, j'espère arriver aux mêmes résultats.

— Dieu vous éclairera, je l'espère, dit Aurelianus attristé de cette obstination.

Chlodovigh n'avait rien à désirer, en effet ; le succès de ses armes était grand et chaque jour voyait s'accroître sa puissance. Maître d'une grande étendue de pays entre la Somme et la Seine, il ne trouvait de résistance sérieuse que

dans l'Armorique aux mœurs sauvages et indépendantes qui refusait de reconnaître sa suzeraineté.

Cependant les Francs ne désespéraient pas de la soumettre et déjà ils avaient réussi à s'établir sur une portion du territoire et à s'y maintenir, lorsqu'un grand péril se montra à l'horizon menaçant toute la race des Francs.

Les Allemani s'étaient réveillés soudain d'une longue torpeur apparente, pendant laquelle ils avaient occupé les pays Rauraciens¹ et, maintenant, ils se levaient réclamant une part de la Gaule où dormaient les os de leurs ancêtres.

Chlodovigh combattait aux frontières de l'Armorique, lorsque la nouvelle lui parvint que le ban de guerre était publié par les Allemani et les Suèves qui se portaient en masses, par les rives du Rhin et de la Germanie première, sur le territoire des Francs Ripuaires, qui occupaient la première Belgique vers Metz, Verdun et Trèves, tandis que les Saliens s'avançaient vers l'ouest de la Gaule. Sigebert, chef des tribus franques du pays de Cologne, avait envoyé aussitôt demander le secours de Chlodovigh.

Celui-ci réunit ses compagnons d'armes et se prépara à partir.

— Où va Chlodovigh, mon époux? avait demandé Chlo-techildis à Aurelianus.

— Vers un grand péril, avait répondu le gallo-romain, priez pour le triomphe des Francs!

Le héros serra son épouse et ses enfants dans ses bras :

— Rassure-toi, dit-il à Chlo-techildis, et que tes vœux m'accompagnent, je reviendrai victorieux.

Mais Chlo-techildis, en pleurant, lui dit :

— O Chlodovigh, je ne puis m'empêcher de songer qu'il te manque la plus sûre garantie de la victoire.

— Laquelle? dit Chlodovigh le front plissé.

(1) Bâle, l'Helvétie et le Haut-Rhin.

— La foi au Dieu de Chlotechildis. Qu'est-ce que la bravoure, le courage, le génie, l'amour ardent de la liberté, quand tout se tourne contre le héros qui combat et n'a d'autre ressource que la mort glorieuse dans l'écrasement du nombre?

« Et cependant, il est un Dieu au ciel qui sait donner la victoire même contre toute espérance; promets-moi de te souvenir de lui et de l'invoquer à l'heure où, abandonné de tes dieux muets et impuissants, tu seras près de voir le désespoir entrer dans ta fière âme! »

Mais le Franc farouche ne répondait pas encore. Et comme Chlotechildis refusait de le laisser partir sans avoir recueilli sa promesse :

— Soit, dit-il enfin, que le Christ me donne la victoire, et le Dieu de Chlotechildis sera celui de Chlodovigh!

— Que Dieu soit loué! s'écria Chlotechildis, j'ai gagné sa cause! Je ne crains plus rien, Chlodovigh reviendra victorieux.

Cependant Chlodovigh était attendu avec impatience à Cologne par Sigebert et les Ripuaires qui, en le voyant arriver à la tête de ses guerriers, l'acclamèrent avec enthousiasme.

Le roi des Francs prit le commandement de toutes les troupes et vint présenter la bataille aux Allemani dans les champs de Tolbiac.¹

La confiance des barbares avait toute l'insolence du nombre.

On était aux premiers feux de l'été, et le soleil matinal en se levant derrière les horizons de montagnes et de forêts, vit les deux armées en présence.

(1) Près de Cologne. Ce lieu s'appelle aujourd'hui Zulpich, près de Juliers. D'autres, au nombre desquels les Boltandistes, ont cru que cette bataille avait été livrée près de Strasbourg. Grégoire de Tours, cependant, indique Tolbiac, non en racontant le récit de la bataille, mais beaucoup plus loin à propos de la blessure que Sigebert y avait reçue au genou. La tradition nationale a conservé la croyance que ce fut bien Tolbiac qui vit triompher Clovis des Alamans.



Seigneur, dit Aurélianus,
tu vois bien que tes dieux sont sourds et impuissants... (P. 60.)

Chlodovigh ne doutait pas un instant de la valeur de ses guerriers et il savait que le cœur d'un franc était inaccessible à la crainte.

Cependant, il crut bon de les avertir de toute l'importance du drame qui allait se jouer en ces plaines et dont ils allaient être les acteurs.

Monté sur son cheval de guerre, revêtu d'armes étincelantes, il parcourut le front de bataille de ses troupes et s'étant placé au centre :

— Braves guerriers, s'écria-t-il, nobles conquérants de la Gaule dont le sort est en jeu, sachez que ces ennemis rêvent d'une invasion comme celle des Huns et d'Atilla; piller vos villes, ruiner vos campagnes, égorger vos femmes et vos enfants, voilà ce qu'ils veulent.

« Vous ne le souffrirez pas !

» Le sort de la Gaule est entre vos mains et les barbares ne demandent qu'à le fouler aux pieds sanglants de leurs chevaux.

« Vous ne le souffrirez pas !

» Songez à vos pères qui ont exterminé les légions de Varus. Songez à vos femmes et à vos enfants dont le sort dépend de votre victoire.

» Nous vaincrons ou nous mourrons !

Et, brandissant sa francisque, au milieu des acclamations et des sonneries de trompettes éclatantes, toute l'armée se précipita à la charge contre les ennemis.

Le soleil de juin versait une chaleur de plomb fondu sur la plaine hurlante où les armes se choquaient, où les morts s'entassaient, où le sang fumait répandant ses acres et horribles senteurs.

Déjà l'astre du jour avait dépassé le milieu de sa course et l'issue de la lutte était encore incertaine, lorsque Sigebert blessé fut forcé de quitter le combat.

Le désordre se mit dans les rangs de ses soldats, à la joie

des Allemani qui en profitèrent pour redoubler d'ardeur et tenter d'enfoncer les rangs de l'armée franque qui pliait, et bientôt vit la défaite étendre sur elle les ombres de son aile lugubre.

Mais le désordre était tel, que les bataillons des francs, refoulés les uns sur les autres, ne se connaissaient plus et se donnaient mutuellement la mort.

Chlodovigh, atterré à ce spectacle, sentait son cœur se briser dans sa poitrine. Sans casque, la chevelure flottante et ensanglantée, les yeux lançant des éclairs, il brandissait sa francisque autour de lui et, emporté par les bonds de son cheval faisait, à chaque coup de son bras, des vides autour de lui.

Déjà il était entouré par les ennemis décidé à mourir lorsqu'Aurelianus, avec un bataillon, se porta à son secours et l'obligea à la retraite.

Il voulait mourir, car, dans son désespoir, il appelait en vain ses dieux à son secours.

Chaque instant ouvrait plus grand le gouffre où allait s'engloutir la destinée des Francs.

— Seigneur, dit Aurelianus, tu vois bien que tes dieux sont sourds et impuissants. Souviens-toi du Dieu de Chlotchildis et invoque-le avec foi, lui seul peut te sauver.

Alors, Chlodovigh parut sortir d'un cauchemar atroce et se réveiller dans une rafraîchissante espérance.

Il s'arrêta.

Immobile sur son cheval, la figure sanglante mais adoucie par un rayon d'ardente foi, il s'écria, les mains levées au ciel, tandis que sa francisque reposait ensanglantée sur son épaule :

— Jésus-Christ, toi que Chlotchildis appelle Fils du Dieu vivant, s'il est vrai que tu protèges ceux qui t'invoquent et que tu donnes la victoire à tes serviteurs, j'implore ton secours !

« Si tu me fais triompher de mes ennemis, si tu étends sur moi cette puissance dont ton peuple reconnaît et proclame l'efficacité, je jure de croire en toi et de me faire baptiser en ton nom !

» J'ai prié mes dieux, ils ne m'ont pas écouté, en voici la preuve. A toi de m'arracher au péril !...¹ »

A peine le roi des Francs avait-il cessé de parler que le combat, soudain, changea de face avec une incroyable rapidité.

On eut dit que l'Ange exterminateur avait paru soudain dans le ciel armée de son épée flamboyante pour porter secours aux Francs.

Subitement la victoire faisait volte-face et se tournait contre ceux qu'elle avait paru favoriser jusque-là.

Ainsi, du haut d'une colline on voit, dans la plaine, un violent orage se déchaîner, fondre tout à coup à grands pas sur une région, puis, par un brusque revirement de la tempête, changer soudain la marche de ses fureurs.

Frappés de terreur, les Allemani s'étaient arrêtés.

Les Francs, reprenant une ardeur nouvelle, se replièrent, firent volte face et coururent sus à l'ennemi qui plia à son tour et commença à prendre la fuite.

Les Francs n'étaient plus occupés qu'à tuer leurs ennemis, dont les cadavres s'accumulaient en montagnes autour d'eux au milieu d'un océan de sang.

Enfin le roi des Allemani fut tué et les quelques combattants qui résistaient encore, à cette nouvelle, se jetèrent à genoux et implorèrent la vie.

— Cessez le massacre, ordonna Chlodovigh, puisqu'ils se rendent et sont prêts à reconnaître notre autorité.

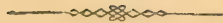
Cette victoire miraculeuse fut le grand triomphe des Francs.

(1) Grégoire de Tours, l. I, ch. xxx.

Le Rhin fut franchi par eux, toute l'Allemagne et la Souabe se soumirent et ils refoulèrent au delà du Danube les derniers de leurs ennemis désormais sans nom et sans patrie.

Le Dieu de Chlotechildis avait accompli la plus grande œuvre du temps.

Il avait mis fin aux troubles de la barbarie fangeuse, et, sur un sol généreux, élevé un peuple généreux, dont la destinée superbe allait être de faire désormais resplendir sur le monde rénové la majesté des « Gestes de Dieu. »



IX

VIVE LE CHRIST QUI AIME LES FRANCS!

Cependant, comme un sage agriculteur qui ne se contente pas d'acheter un champ et de lui donner son nom, mais en fait soigneusement la culture, la Providence allait veiller à ce que Chlodovigh n'oubliât pas les bienfaits de Jésus-Christ et l'Eglise même allait, dans la personne de ses saints, le prendre par la main pour le conduire des champs de Tolbiac au baptistère de Reims.

Pour revenir dans les Gaules, il traversa le pays des Leuci-Tullorum,¹ et, comme il longeait la Mosa,² il aperçut un ermitage perdu dans les roseaux.

— Qui habite ici? demanda-t-il.

— C'est, lui répondit-on, le saint solitaire Vedastus qui vit en silence dans la contemplation des choses divines.

Il le fit appeler et le pria de l'accompagner en Gaule, afin de l'éclairer, le long du chemin, sur la religion de Jésus-Christ qu'il venait de jurer d'embrasser.

Vedastus n'hésita pas et, quittant sa cabane sans regret,

(1) Toul.

(2) La Meuse.

obéit à cette injonction que la Providence lui faisait par l'organe du roi des Francs.

Des foules immenses se pressaient sur le passage des pieux solitaires, dont elles connaissaient depuis longtemps la sainteté et les miracles.

Chlodovigh, dont l'esprit barbare encore était peu ouvert aux grandes leçons de la théologie, avait davantage besoin d'être instruit par des œuvres que par des paroles.

La Providence allait lui ménager ces deux genres d'instruction et, pendant les longues veillées du bivouac, Vedastus expliquait au roi chevelu le mystère de l'Évangile.

Cependant, suivant l'expression même des saints livres, il allait, comme les apôtres, confirmer sa parole par des œuvres merveilleuses aux yeux de Chlodovigh et de toute l'armée des Francs.

Pendant le trajet, comme une foule compacte entourait le roi, près du pays de Vungise,¹ sur les rives de l'Axona,² dans la villa Rugilliaca,³ au passage d'un pont, un aveugle, comme autrefois celui de Jéricho, apprenant que Vedastus passait dans le cortège, s'écria d'une voix retentissante :

— Elu de Dieu, bienheureux Vedastus, aie pitié de moi ; je ne te demande ni or ni argent, mais invoque le Seigneur et rends-moi la vue !

Le solitaire comprit que cette grâce lui serait accordée, non seulement pour récompenser la foi de cet infirme, mais surtout pour répandre la lumière sur l'intelligence d'un peuple tout entier et ouvrir ses yeux encore fermés à la contemplation du vrai soleil.

Il s'arrêta, se mit en prières, puis, traçant un signe de croix sur le front de l'aveugle, il dit, les yeux levés au ciel :

(1) Vouziers.

(2) L'Aisne.

(3) Rilly.

— Seigneur Jésus-Christ, vous qui êtes la vraie lumière, vous qui avez guéri l'aveugle-né de l'Évangile, ouvrez les yeux de cet homme et que la multitude qui m'environne, sache et comprenne que vous seul êtes Dieu et que le ciel et la terre sont soumis à votre volonté et à votre puissance!

— Je vois! s'écria aussitôt l'aveugle, que Dieu soit loué et son saint serviteur béni!

Et il se joignit à la foule qui éclatait en clameurs de bénédictions.¹

Chlodovigh et ses francs étaient frappés d'admiration à la vue de la puissance du nom de Jésus-Christ et des grâces merveilleuses accordées à ceux qui l'invoquaient, et un rayon de foi commençait à illuminer l'âme de beaucoup d'entre eux.

Vedastus arriva ainsi avec Chlodovigh à Durocortorum où le vénérable évêque Remigius l'attendait.

Un messager avait porté à Chlotechildis la nouvelle de la victoire. Elle était accourue se jeter dans les bras de son époux qui, d'une voix émue, lui fit le récit de la bataille.

— C'en était fait, dit-il, mes Francs étaient vaincus, mes dieux invoqués restaient sourds à toutes mes prières, je me suis souvenu de toi et j'ai invoqué ton Dieu, le Christ a vaincu mes ennemis et j'ai juré de me faire chrétien.

Chlotechildis ne pouvait en croire ses oreilles et sa reconnaissance envers le Ciel éclata en sanglots.

— Ne tarde pas, lui dit-elle, un tel vœu doit être promptement accompli.

— Mon fils, lui dit Remigius, qui achevait d'instruire le roi franc dans les grandes vérités de la foi, ne remettez pas à plus tard à déclarer votre conversion devant tout votre peuple.

(1) Aleuin. *Vita Sancti Vedasti*. Bollandistes et patrolog. latine. Une église fut bâtie au lieu de ce miracle. S. Remi sacra S. Vaast, évêque d'Arras, et il y a laissé une mémoire immortelle.

— Père très saint, lui répondit Chlodovigh, je suis prêt. Cependant, une considération me retient encore.

— Et laquelle? s'écria l'évêque. N'êtes-vous pas le maître? Qui donc oserait s'insurger contre une de vos décisions royales et souveraines?

— C'est vrai. Mais considérez que le peuple qui me suit ne veut pas qu'on abandonne ses dieux. Que diront mes guerriers?

— Ils diront, répondit Remigius d'un ton solennel, qu'un roi Franc n'a qu'une parole et ne saurait se parjurer quand il a juré reconnaissance à un Dieu aussi puissant que Jésus-Christ, le seul Dieu du ciel et de la terre. Rassurez-vous, vos compagnons vous acclameront et vous suivront dans cette voie aussi noble que généreuse, gage pour vous, dans l'avenir et pour votre race, des plus éclatants triomphes et des gloires les plus pures.

— Je vais donc, dit Chlodovigh, convoquer les Francs dans un mall solennel et leur parler selon votre conseil.

Remigius, depuis le retour de Chlodovigh, n'avait pas perdu de temps et, de concert avec Aurelianus, il avait fait les plus grands efforts en prévision de cette solennelle assemblée, pour préparer les Francs à ce qu'ils devaient y entendre.

Par les soins d'Aurelianus, le miracle de Tolbiac était partout raconté, répété d'une manière pittoresque et précise dans les rangs des soldats; ils savaient tous, maintenant, que les dieux anciens étaient des dieux de néant, que Jésus-Christ était le seul Dieu auquel Chlodovigh devait la victoire et que le roi ayant promis de n'adorer désormais que lui, il devait tenir sa promesse.

Sur ces entrefaites l'assemblée eut lieu, et quand Chlodovigh fit son entrée dans le mall, pour prendre place sur son tribunal élevé, avant même qu'il eut pu prendre la parole, une immense acclamation retentit :

— Pieux roi, nous abjurons le culte des dieux mortels et

nous ne voulons plus servir que l'unique Dieu de Remigius et de Chlotechildis ! Vive le Christ qui aime les Francs !

Remigius offrait en son cœur de solennelles actions de grâces à Dieu qui se préparait ainsi un royaume destiné à renouveler l'Europe.

Dès lors, il ne songea plus qu'à préparer le solennel baptême de l'indomptable Sicambre.



X

L'EAU SAINTE.

Le saint évêque Remigius, à la veille de voir s'accomplir l'acte le plus saintement prépondérant de cette époque troublée, avait compris que la préparation ne pouvait être trop complète.

Secondé par Vedastus et par plusieurs évêques, au nombre desquels Solemnis de Chartres et Principius de Soissons, accompagnés d'une grande quantité de prêtres, il travailla à évangéliser et à instruire l'armée tout entière, c'est-à-dire le peuple entier des Francs.

Chlodovigh, au milieu de ses guerriers, écoutait attentivement les récits évangéliques.

Un jour, Remigius leur racontait la passion du Sauveur et les tourments endurés dans sa chair par le Sauveur du monde.

Le roi des Francs était agité et ne pouvait contenir qu'à grand peine, un orage qui bouillonnait dans son cœur. A la fin, il interrompit la lecture et s'écria :

— Ah! si j'eusse été là avec mes Francs, j'aurais vengé les injures du Christ, mon Seigneur!¹

(1) Aimoin. *Hist. des Francs*, l. 1, ch. xvi, *Patrol. lat.*

Exclamation partie d'une âme sauvage, mais sincère, et qui fait voir combien l'intelligence des barbares était peu apte à comprendre les mystérieuses grandeurs de la Rédemption par le sacrifice et quel miracle l'Eglise dut accomplir pour plier à la morale idéale de l'Evangile, ces cœurs qui eussent vibré plus logiquement aux immoraux et vindicatifs préceptes du Talmud.

Cependant, pour mieux caractériser ce grand acte de la naissance du nouveau royaume d'Occident à la foi du Christ, Remigius choisit pour le baptême du roi des Francs, le jour anniversaire lui-même de la naissance du Verbe Eternel à l'humanité terrestre, et il fut décidé que la ville de Reims serait le théâtre de ce grand fait.

Dans la soirée qui précéda cette illustre cérémonie, le saint et vénérable Remigius passa quelques heures en prières devant l'autel de l'église de Sainte-Marie, pendant que la reine Chlotechildis priait elle-même dans l'orarium de l'apôtre Saint-Pierre, situé tout près de la villa royale.

Quand il eut prié, le pontife se rendit près du roi afin de profiter du silence de la nuit pour donner ses dernières instructions au grand néophyte.

Les *cubiculari*¹ lui ouvrirent les portes et le firent entrer près du roi des Francs.

Chlodovigh, en voyant l'évêque, se leva, vint à sa rencontre, le serra dans ses bras et le conduisit à son épouse qui priait encore dans l'orarium du très bienheureux Pierre, apôtre.

On disposa des sièges pour le roi, la reine, les clercs qui accompagnaient l'évêque, et quelques officiers du palais, seuls témoins de cette scène intime et pieuse.

Remigius, alors, prit la parole et, en quelques mots, résuma tout l'enseignement qui avait été donné aux néophytes pour les préparer à leur baptême.

(1) Chambellans.

Pendant qu'il parlait, soudain, une lumière céleste éclata dans l'église, pâlisant la lueur des cires et des lampes, et une voix se fit entendre qui disait sur un ton doux ces douces paroles de bienvenue du Christ au Cénacle, lorsqu'il apparut à ses Apôtres assemblés, après sa résurrection glorieuse :

« C'est moi, ne craignez pas! Persévérez dans mon amour. »

Après que ces paroles eussent été dites, la lumière céleste s'effaça et disparut, laissant un parfum d'une céleste suavité.

Le roi et la reine, se jetèrent aux pieds du saint pontife en versant des larmes d'émotion et de joie.

Alors Remigius, transfiguré, les yeux brillants d'un feu prophétique, les mains étendues sur le couple prosterné, s'écria :

— Heureux enfants de Jésus-Christ et de sa sainte Eglise, voici votre bénédiction, car votre postérité illustre gouvernera noblement ce royaume. Elle glorifiera la sainte Eglise et héritera de l'empire des Romains. Elle ne cessera de prospérer tant qu'elle suivra la voie de la vérité et de la vertu...

Puis, une ombre rapide passa sur le visage rayonnant de ce Moïse catholique et il ajouta :

— Hélas! la décadence viendra; ce sera par l'invasion des vices et des mœurs dépravées. C'est là, en effet, ce qui précipite à la ruine les royaumes et les nations.¹

Puis il prononça une dernière prière devant l'autel et c'était pour consacrer la France à la Vierge immortelle et sans tache qui, dès avant les siècles, fut conçue dans l'esprit du Père et créée dans son amour, celle qui est perpétuellement la Mère de Dieu et que la voix des générations chante Bienheureuse. Le royaume des Gaules était celui de Marie!

Cependant, rien ne fut épargné pour rehausser la splendeur de ce solennel baptême.

(1, Hincmar : *Vita S. Remigii*, ch. xxxvii, *Fatrol. lat.*,

Le parcours, depuis la maison du roi jusqu'au baptistère de la basilique, avait été tendu de tapisseries et de guirlandes ; les rues pavoisées et couvertes de riches étoffes. Le portail de la basilique étincelait de mille feux et l'air était embaumé des angéliques parfums de l'encens.

Une longue théorie se déroule conduite par la croix, au milieu des chants qui célèbrent les miséricordes divines et la gloire des saints. L'évêque Remigius tenant Chlodovigh par la main, le conduit au baptême.

Ce n'est plus le guerrier farouche, il a dépouillé ses insignes militaires et royaux, le lion franc adouci a des bêlements d'agneau qui sont des murmures de joie et de prière et il s'avance revêtu de la robe blanche des catéchumènes, suivi de son épouse ravie et de plus de trois mille de ses intrépides guerriers.

Tant de douces splendeurs et de si angéliques pompes étonnent tellement les sens de ce héros habitué au fracas des armes et au sang des batailles, qu'il se croit transporté dans un autre monde et s'écrie dans l'ivresse inaccoutumée et naïve de son âme :

— O Père saint, est-ce là le beau royaume de Dieu que tu m'as promis ?

— Non, mon fils, répondit Remigius, ce n'est pas le royaume du ciel, mais c'est l'entrée du chemin qui y conduit.¹

Tous les assistants, d'ailleurs, partageaient l'admiration du roi et croyaient voir les splendeurs du ciel.

Nouveau Constantin, Chlodovigh s'avança vers la piscine sacrée pour y être purifié, non de la lèpre matérielle, mais de celle du péché. Il demanda au pontife l'ablution régénératrice.

Remigius, alors, avec cet à-propos et cette sainte éloquence qui le distinguaient, lui dit d'une voix à la fois forte et douce :

(1) Hincmar, *loc. cit.*

— Courbe la tête et adoucis-toi, fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré.

Cette expressive parole frappa tous les esprits; on eut dit la majesté du pape Sylvestre commandant à la majesté du fils de sainte Hélène.¹

Chlodovigh avait incliné la tête et, maintenant, répondant à l'évêque, il demandait le baptême, confessait l'Unité et la Trinité de Dieu et les principaux dogmes de la foi chrétienne et catholique.

En ce moment, Remigius, étendant la main, attendait que le clerc chargé de porter le saint chrême le lui remit, afin qu'après avoir béni l'eau, selon l'usage, il y mêlât l'huile sacrée.

Mais la foule était si dense, que le clerc qui portait le chrême ne pouvait la percer et arriver jusqu'à l'évêque.

Alors Remigius leva les yeux et les mains vers le ciel et l'on vit, pendant sa prière, des larmes inonder son visage.

Soudain une colombe au plumage immaculé comme la neige s'approcha de lui, tenant dans son bec une petite ampoule pleine de chrême.

Le pontife la prit, l'ouvrit, et il s'en exhala un parfum délicieux.

Au même instant la colombe disparut et le vénérable évêque répandit l'huile sacrée dans la piscine baptismale.²

(1) Grégoire de Tours, *Hist. des Francs*.

(2) Hincmar, *Vita Sancti Remigii*. On a contesté ce miracle dans son authenticité. Hincmar, qui fut évêque de Reims, ne l'a pas seulement rapporté dans la vie de son illustre prédécesseur, il l'a encore affirmé solennellement au couronnement de Charles le Chauve à Metz, en 869, auquel il présida et il y dit : « Nous avons conservé jusqu'à ce jour quelques parcelles du chrême apporté miraculeusement du ciel au saint évêque Remi, le jour où il baptisait le premier roi chrétien des Francs. » (Hincmar, *Couronnement de Charles le Chauve*.) Aimoin raconte le même fait : (*Hist. des Francs*, l. 1, ch. xvi.) Flodoard, dans son *Hist. ecclésiastique de Reims*, (l. 1, ch. xiii) est aussi précis. De plus, la tradition constante de la France, unanime sur ce point, était confirmée par l'existence du monument lui-même. La sainte

Chlodovigh fut alors baptisé et reçut l'onction du chrême en forme de croix.

Ce jour vit le baptême de beaucoup de chefs francs et de trois mille guerriers.

De la famille de Chlodovigh, Alboflède, l'une de ses sœurs, reçut également l'ablution baptismale et, peu de temps après, renonçait au monde et prenait le voile des vierges de Jésus-Christ. Une autre de ses sœurs, Lanthilde, abjurait l'arianisme et recevait aussi des mains de Remigius la sainte onction du chrême.

La France future était chrétienne dans la personne du roi des Francs et de ses guerriers triomphants.

ampoule, en effet, fut conservée à Reims jusqu'à la révolution de 1793. Les commissaires de la Convention la firent sacrilègement briser. Une parcelle du chrême qu'elle contenait fut recueillie par un honorable Rémois, et fut, plus tard, mêlée à l'huile bénite qui servit au sacre de Charles X, le dernier des souverains français qui ait reçu l'onction royale. (Darras, *Hist. de l'Église.*)



XI

LA JOIE MATERNELLE.

A cette grande et sublime nouvelle partout répandue, le monde chrétien tout entier tressaillit d'une immense allégresse.

La nation des Francs était, en effet, la première-née de Jésus-Christ et la fille aînée de l'Eglise dont les entrailles exultaient de joie.

Elle allait être la seule dans le monde à professer officiellement le catholicisme.

En effet, l'empereur Anastase, à Constantinople, était Eutychéen, Théodoric en Italie, Alaric, roi des Visigoths, en Espagne et dans l'Aquitaine, Gondebaud et les Burgondes, Thrasamond et les Vandales d'Afrique étaient Ariens.

Anastasius II était alors assis sur la chaire apostolique de Pierre, il se réjouit de voir le christianisme embrassé par le héros qui avait conquis tant de provinces et lui envoya une lettre paternelle conçue en ces termes :

« Glorieux fils, votre avènement à la foi chrétienne coïncide avec le début de notre pontificat et nous cause une joie immense.

» Le siège de Pierre tressaille d'allégresse en voyant la multitude des nations remplir le filet que le pêcheur d'hom-

mes, le porte-clefs de la Jérusalem céleste, a reçu mission de jeter dans le monde.

» Nous adressons à Votre Sérénité le prêtre Eumérius, qui vous transmettra nos félicitations, afin que, connaissant la joie du père, vous la confirmiez par vos œuvres, que vous deveniez notre couronne et que l'Eglise votre mère, s'applaudisse des progrès du grand roi qu'elle vient d'enfanter à Dieu.

» Soyez donc, glorieux et illustre fils, soyez la joie de votre mère et son rempart inexpugnable.

» Nos malheureux temps ont vu bien des défections; notre barque est assaillie par la malice et la perfidie des hommes, comme par les vagues d'une furieuse tempête. Mais, nous espérons contre toute espérance, et nous adressons nos hymnes d'actions de grâces au Seigneur Jésus qui vous a arraché à la puissance des ténèbres.

» En donnant à l'Eglise un roi tel que vous, il lui assure un protecteur capable de la soutenir et de la défendre.

» Courage donc, glorieux et bien-aimé fils! Que le Dieu tout-puissant daigne étendre le secours de son bras sur Votre Sérénité et sur votre royaume; qu'il ordonne à ses anges de vous garder dans toutes vos voies et vous accorde la victoire sur vos ennemis.¹ »

Cependant, pendant que le monde catholique tout entier applaudissait à la conversion de Chlodovigh, les hérétiques faisaient de toutes parts entendre des plaintes amères.

Et les Ariens particulièrement, qui infestaient les Gaules, ne cachaient pas leur mécontentement.

Dans la crainte que le roi des Francs ne s'en émut outre mesure, Avitus, évêque de Vindobona et sujet de Gondebaud, roi des Burgondes, lui écrivit la lettre suivante :

« Illustre prince, laissez les partisans de l'hérésie et du schisme exhaler leurs plaintes inutiles.

(1) S. Anastase. II *Epistola ad Clodovechum regem.*

» Votre foi règle le jugement des autres; la foi que vous avez confessée est notre victoire.

» La plupart de ceux que nous pressons d'embrasser cette foi sainte de Jésus-Christ ne manquent jamais de nous opposer les traditions et les coutumes de leurs pères. Un respect malentendu pour les usages de leurs ancêtres leur ferme les portes du salut et les retient dans l'infidélité. Mais après l'éclatant miracle dont nous venons d'être les témoins, tous les scrupules de ce genre doivent disparaître.

» Vous n'avez voulu tenir des rois vos aïeux, que la noblesse du sang; tout le reste, ce qui fait la gloire d'un grand prince, vient de vous-même et rejaillira de vous sur vos pères. S'ils ont fait de grandes choses, vous en avez fait de plus grandes encore. Ils vous ont appris à régner sur la terre, vous apprendrez à vos descendants à régner dans le ciel.

» Que la gloire de la Grèce se glorifie d'avoir un prince catholique, la Gaule a maintenant le même bonheur. Une nouvelle lumière éclate pour nous dans la personne d'un ancien roi de notre Occident.

» Elle a éclaté, cette lumière, le jour où nous célébrions la nativité de notre Rédempteur. Il convenait que l'eau baptismale vous enfantât pour le salut à l'heure même où le Seigneur du ciel voulut naître pour la rédemption du monde.

» Le Noël du Seigneur est aussi le Noël des Francs! Vous êtes né au Christ le jour même où le Christ est né pour vous. En ce jour, vous avez consacré votre âme à Dieu, votre vie au bonheur des hommes, votre gloire à la postérité. Quelles ne furent pas les magnificences de cette glorieuse régénération.

» Il ne me fut pas donné d'en être le témoin et d'y apporter le concours de mon ministère, mais j'y assistais en esprit dans la communion de la joie.

» La divine miséricorde ménageait cette allégresse à nos pays puisque, dans votre sublime humilité, vous aviez daigné

nous faire savoir par un message le jour fixé pour votre baptême.

» Cette nuit sainte s'écoula donc pour nous pleine de votre pensée et de la joyeuse certitude du bonheur qu'elle vous procurait. Nous suivions en esprit chaque détail de la cérémonie. Il nous semblait voir les pontifes réunis prêter leur ministère et réchauffer dans leurs embrassements les membres d'un grand roi sorti de l'onde régénératrice.

» Il nous semblait le voir lui-même incliner sous leurs mains bénissantes une tête redoutée des nations, prêter à l'onction du chrême une longue chevelure nourrie sous le casque et échanger la cuirasse des combats contre les vêtements blancs du baptême.

» O le plus florissant des rois, cette robe blanche, n'en doutez pas, ne fera que mieux endurcir vos membres pour supporter le poids des armes.

» Votre sainteté fera désormais pour vous plus que votre haute fortune n'a réalisé encore.

» Mais il ne reste rien à vous apprendre de la science du salut, rien à recommander à une docilité qui va d'elle-même au-devant des préceptes.

» Parlerai-je de la foi au chrétien qui vient d'être confirmé dans la perfection de la foi? de l'humilité, à un roi qui nous en a donné l'exemple même avant le baptême? de la clémence, à un roi vainqueur, dont un peuple de captifs rendus soudain à la liberté, annonce la miséricorde à Dieu et aux hommes par des larmes de joie et de reconnaissance?

» Je ne puis former qu'un seul vœu pour vous, grand prince, non content de conquérir à Jésus-Christ votre nation tout entière, puissiez-vous étendre ce bienfait aux peuples encore idolâtres de la Germanie.

» Ne dédaignez pas de leur envoyer à ce sujet des ambassadeurs et de contribuer à l'extension du règne d'un Dieu qui a tant glorifié le vôtre.

» Tout retentit de vos triomphes. Vos sujets ne sont pas les seuls à y prendre part. Votre prospérité nous touche nous-mêmes et nous sommes réellement vainqueurs toutes les fois que vous combattez.¹ »

Ainsi parla l'évêque de Vindobona et avec lui de nombreux apôtres tinrent à honneur de féliciter le roi des Francs.

Chlodovigh avait, le jour de son baptême, rendu la liberté aux captifs de Tolbiac.

Le plus saint enthousiasme animait les nouveaux convertis.

A peine entré dans le bercail de l'Évangile, Chlodovigh comprit qu'il fallait mettre en harmonie avec la doctrine du Christ la célèbre loi Salique, ce code national des Francs.

Il convoqua une assemblée extraordinaire et en fit la proposition à tous les notables de la Gaule, elle fut approuvée sans difficultés, et l'on vit cette loi réviser son texte et chanter en ces termes les gloires de la foi :

« Le peuple Franc, illustre, enfant de Dieu, fort sous les armes, ferme dans les traités de paix, profond dans ses conseils, noble et saint de corps, d'une blancheur et d'une beauté singulières, agile et rude au combat, depuis peu converti à la foi catholique, libre d'hérésie; lorsqu'il était encore sous une croyance barbare, avec l'inspiration de Dieu, recherchant la clef de la science et, selon la nature de ses qualités, désirant la justice, gardant la piété : la loi salique fut dictée par les chefs de cette nation qui, en ce temps, commandaient chez elle.

» Lorsqu'avec l'aide de Dieu, Chlodovigh le chevelu, le beau, l'illustre roi des Francs, eut reçu le premier le baptême catholique, tout ce qui, dans le pacte salique, paraissait le moins convenable, fut éclairci et amendé.

» Vive le Christ qui aime les Francs ! qu'il garde leur

(1) S. Avit. Vienne, Éptre xli, *Patr. lat.* (Trad. de Darras.)

royaume et remplisse leurs chefs de la lumière de sa grâce; qu'il protège l'armée; qu'il leur accorde des signes qui attestent leur foi, les joies de la paix et du bonheur; que le Christ-Jésus dirige dans les voies de la piété les règnes de ceux qui gouvernent, car cette nation est celle qui, petite en nombre, mais brave et forte, secoua de sa tête le dur joug des Romains. Ayant reconnu la sainteté du baptême, elle orna somptueusement d'or et de pierres précieuses les corps des saints martyrs que les Romains avaient brûlés et massacrés, mutilés par le fer et fait déchirer par les bêtes. »

La France elle-même, à son berceau, appelait le Dieu des Chrétiens son père, et chantait l'amour de sa mère la sainte Eglise.



XII

LE CŒUR CHRÉTIEN.

Quand Chlodovigh se releva chrétien des fonts du baptême, il avait trente ans; sa gloire à son aurore, allait se lever sur le monde comme un radieux soleil dont l'éclat venait de s'augmenter d'un embrassement divin.

Le roi des Francs n'était pas encore entré dans Lutèce. Mais quand elle apprit que le fils de Childéric était chrétien, la vaillante et noble cité des Parisii ouvrit toutes grandes ses portes.

Chlodovigh quitta Soissons et vint établir à Lutèce le siège de son royaume.

Sa vénération s'en accrut encore pour Genovefa, la sainte patronne des Parisii, comme ils la nommaient avec un pieux orgueil, et elle devint la plus précieuse amie de Chlotechildis.

Souvent il accorda à sa prière la grâce des captifs et se recommandait à elle avant toutes ses expéditions.

Le cœur adouci du barbare commençait à comprendre la charité par l'exercice de la clémence au nom de Jésus-Christ.

Viridanum¹ s'était révoltée contre lui et il était allé à la tête de son armée assiéger ses murs.

(1) Verdun.



Il aperçut un ermitage perdu dans les roseaux.
Qui habite ici? demanda-t-il. (P. 63.)

Déjà les béliers battaient le bas des remparts, quand la cité tout entière exprima le vœu de se rendre. Son évêque était mort et n'avait pas encore de successeur, aussi on supplia le vénérable prêtre Euspicius d'aller solliciter du roi des Francs le pardon des rebelles.

Euspicius, choisi pour sa sainteté et son éloquence, partit et vint se prosterner aux pieds de Chlodovigh, versant des larmes sans parler.

— Relève-toi, lui dit le roi des Francs, et parle sans crainte. Que désires-tu de moi ?

Euspicius, alors, touché de cette bonté, s'écria :

— O le plus noble et le plus pieux des rois, votre magnanimité est connue dans tout l'univers. C'est à elle que je m'adresse pour que vous daigniez écouter la prière de mes concitoyens et leur faire miséricorde.

« Il s'est trouvé parmi nous quelques fauteurs de troubles qui ont entraîné la foule irréfléchie. Nous sommes coupables et nous le confessons devant tous. Mais, au nom de Jésus-Christ, le Dieu de miséricorde et de clémence, je vous supplie de pardonner la faute en faveur du repentir et d'oublier le passé.

» Votre victoire n'en sera que plus complète. Vous aurez, en effet, triomphé non seulement des passions rebelles, mais de votre propre colère. Vous aurez la gloire de la clémence sans que votre triomphe ait fait couler de sang. »

Chlodovigh avait écouté sans interruption ces paroles dites d'un ton solennel, grave et doux. La charité de Jésus-Christ touchait son cœur.

— Je pardonne à cette cité, dit-il, au nom de Jésus-Christ et en faveur de votre dévouement.

Alors, Euspicius prit la main de Chlodovigh et s'écria :

— Venez, généreux et magnanime roi, venez recevoir vous-même la soumission de ce peuple repentant !

Ils s'avancèrent ensemble vers la ville dont les portes

s'ouvrirent, tandis que le clergé venu processionnellement à la rencontre du roi des Francs, le salua et l'escorta au chant des hymnes jusqu'à la basilique.

Deux jours après, un envoyé de Chlodovigh mandait de sa part Euspicius auprès du roi des Francs.

— Vous avez sauvé cette ville, lui dit Chlodovigh, il est juste que vous en deveniez l'évêque.

Euspicius n'accepta point, représentant que son âge avancé exigeait le repos, et ce fut son neveu, le prêtre Vitonus, qui fut élu par le clergé et le peuple en présence du roi et continua les saintes et vertueuses traditions de l'évêque Firminus.¹

Des deux autres neveux du vénérable Euspicius, l'un nommé Lupus, fut choisi peu de temps après pour évêque par les Tricasses, l'autre nommé Maximinus, suivit son oncle que Chlodovigh voulut emmener avec lui.

En passant à Argentoratum,² le roi des Francs en fonda la célèbre cathédrale, et de retour à la ville des Aurelii,³ il établit dans la solitude de Micianum,⁴ non loin de la cité, Euspicius et Maximinus en leur remettant un diplôme d'investiture en ces termes :

« Chlodovigh, roi des Francs, homme illustre, à vous, vénérable vieillard Euspicius et à votre neveu Maximinus, pour que vous et vos successeurs invoquiez par vos prières la miséricorde divine sur notre chère épouse et nos enfants, nous concédons et octroyons par la sainte *conferreatio*⁵ et la tradition de l'anneau,⁶ la terre de Micianum et tout ce qui

(1) Hugues de Flavigny. *Chroniques*, I, I, *Patrol. lat.*

(2) Strasbourg.

(3) Orleans.

(4) Mici.

(5) La communion.

(6) Signe conventionnel et usité par les Francs qui, pour ratification d'un contrat, donnaient à l'acheteur ou au donataire soit un anneau ou un objet quel-

appartient à notre fisc entre les deux rivières, avec la forêt de Chènes, les saules et les deux moulins sur la Ligeris et le Ligeretum,¹ le tout exempt de tribut, de péage, de droits de navigation. Et vous, Eusèbe,² père saint, évêque de la religion catholique, ayez soin de la vieillesse d'Euspicius et protégez Maximinus, son neveu. Défendez-les, eux et leurs possessions situées dans votre diocèse, contre toute injure et attaque. L'affection royale doit couvrir ceux qu'elle honore, d'un privilège d'immunité.

» Nous faisons la même recommandation à tous les autres évêques catholiques.

» Vous donc, Euspicius et Maximinus, cessez de vous considérer comme des étrangers sur la terre des Francs. Adoptez-la pour votre patrie; fixez-vous pour jamais au milieu de ces possessions dont la propriété vous est donnée par nous, au nom de la sainte, indivisible, égale et consubstantielle Trinité. Qu'il soit fait ainsi que moi Chlodovigh l'ai voulu.

» Moi Eusèbe, évêque, j'ai souscrit.³ »

L'empreinte de la grâce se voit désormais sur tous les actes de Chlodovigh, et la clémence entrée dans son âme rejaillit en douceur sur le cœur du peuple franc tout entier.

Le fils de Childéric était maintenant capable de comprendre le langage de la foi.

La princesse Alboflède qui s'était retirée du monde après son baptême, venait d'expirer dans son monastère, et

conque qui se trouvait là, motte de terre, brin de paille. Cette coutume est encore pratiquée par les paysans qui se frappent dans la main en témoignage d'un accord consenti entre eux.

(1) La Loire et le Loiret.

(2) Alors évêque d'Orléans.

(3) Ce diplôme a été reconnu authentique par Mabillon. Le monastère de Saint-Euspicius, Micé, prit plus tard le nom de Saint-Maximin, neveu d'Euspicius et second abbé, puis par corruption Saint-Mesmin. — C'est aujourd'hui le petit séminaire d'Orléans.

Chlodovigh qui aimait tendrement sa sœur, en était cruellement affligé.

Remigius aussitôt lui envoie les sévères consolations de la foi et lui écrit :

« — Roi très chrétien, je ne puis que joindre mes larmes aux vôtres, en ce moment où le Seigneur vient de rappeler à lui votre sœur de glorieuse mémoire.

» Il est pourtant une pensée qui doit nous consoler, c'est qu'en sortant de ce monde, elle nous laisse les vertus à honorer, plutôt que des larmes à répandre.

» Sa vie fut telle qu'on peut croire que Dieu a pris pour la couronner au ciel cette vierge qui s'était consacrée à lui sur la terre. Elle est toujours vivante pour notre foi, bien qu'elle ait disparu à vos regards. Le Christ a comblé pour elle la mesure des bénédictions. Elle s'est présentée à lui avec les roses et les parfums de la virginité, pour recevoir un diadème éternel.

» Ne pleurons donc pas, quand Dieu vous ménage des intercesseurs plus rapprochés de son cœur que du nôtre.


» O mon roi, bannissez les sentiments d'une douleur trop humaine. Reprenez d'un cœur vaillant, les rênes de votre empire, et, dans la sérénité que donne la foi, retrouvez la source des sages inspirations. En luttant contre votre tristesse, vous serez plus fort pour travailler à votre salut et à celui des autres.

» Il vous reste un royaume à administrer. Dieu vous a confié lui-même cette charge. Vous êtes le chef des peuples ; c'est à vous qu'appartient le gouvernement. Qu'on ne vous voie donc pas abattu par la douleur, vous de qui tous attendent leur félicité. Soyez vous-même le consolateur de votre âme et trouvez dans l'énergie naturelle de votre caractère, la force dont vous avez besoin.

» Le roi des cieux a reçu parmi le chœur triomphant des vierges la sœur que vous pleurez.

» Je vous fais remettre cette lettre par le prêtre Maccolus; pardonnez-moi de ne pas aller moi-même vous porter mes paroles de condoléance et d'exhortation. Si, pourtant, vous désirez ma présence, mandez-le-moi, et, malgré la neige qui couvre tous les chemins pendant cette dure saison, avec la grâce de Dieu, j'essaierai de vous aller trouver.¹ »

(1) S. Remi, *Épîtres à Clovis*, *Patrol. lat.*



XIII

L'ÉPÉE DE CHLODOVIGH ET LE CŒUR DE L'ÉGLISE.

Désormais, l'aile de la victoire ombrage le front guerrier et triomphant du roi très chrétien.

Par son bras, Dieu va accomplir ses gestes dans le monde, et tout va concourir à la grandeur du nouveau royaume que le chrême saint a sacré dès son berceau.

Chlodovigh poursuivait avec ardeur son plan d'unité monarchique.

Son attention visait surtout Gondebaud, roi des Burgondes, et une double raison l'exposait à sa perte. La proximité et le voisinage de ses frontières et le mariage de Chlotechildis d'abord consenti, puis subitement voué à des représailles sanglantes.

Gondebaud faisait alors la guerre à son frère Godegisèle.¹

Ce dernier, apprenant les triomphes du roi des Francs, lui envoya secrètement des émissaires qui vinrent dire à Chlodovigh :

(1) Gondebaud régnait sur le pays qui est aujourd'hui la Suisse et la Savoie et sa capitale était Janua (Genève). Son royaume s'étendait sur les plus belles provinces de la Gaule, de Lyon à Marseille et Godegisèle, moins bien partagé, eut voulu agrandir son propre territoire.

— Seigneur, Godegisèle, notre roi, nous envoie vous dire que si vous l'aidez à combattre son frère et à le mettre à mort dans une bataille ou à le déposséder de son royaume, il vous paiera chaque année tel tribut dont vous fixerez le montant.

Chlodovigh avait accepté ce marché et mis ses troupes en campagnes.

A cette nouvelle, Gondebaud qui ignorait la ruse de Godegisèle ne songea plus qu'à se réconcilier avec son frère.

— Viens à mon secours, lui envoya-t-il dire, les Francs s'avancent pour nous dépouiller de nos états. Ils sont nos ennemis communs, et si nous voulons éviter le sort des peuples que leurs querelles ont perdu, unissons-nous.

— Je vole à ton secours ! répondit Godegisèle.

Bientôt trois armées se trouvèrent en présence : celle de Gondebaud cantonnée dans le castrum de Divio,¹ celle de Chlodovigh qui arrivait du nord, et celle de Godegisèle venant du midi.

A la stupeur de Gondebaud, Chlodovigh et Godegisèle se réunirent sur les bords de l'Oscarra,² l'attaquèrent et le défirent. Il s'enfuit désespéré et, descendant le Rhodanus, courut s'enfermer dans Avenio.³

Godegisèle vainqueur, donna à Chlodovigh une partie de la Bourgondie et s'en vint à Vindobona, triomphant comme s'il eût été le maître sans conteste du royaume pendant que Chlodovigh poursuivait Gondebaud qui, épouvanté, disait à Arédius, son ministre :

— Nous sommes perdus ! Je ne vois que danger et nulle ressource. Ces barbares impitoyables ont juré ma mort pour prendre tout mon royaume.

(1) Dijon.

(2) L Ouche.

(3) Avignon.

Arédius, aussi brave que rusé, lui répondit :

— Maître, je vois encore un moyen de salut. Il faut adoucir la férocité de Chlodovigh à tout prix. Permettez-moi de me déguiser en transfuge et d'aller lui offrir mes services dans son camp. Une fois admis à son conseil, je saurai bien le détourner de ses projets de vengeance. Toutefois, ayez soin de vous conformer à tous les arrangements qu'il vous proposera, et quand vous serez libre, vous aviserez.

Gondebaud accepta avec reconnaissance l'offre de son conseiller. Arédius se rendit au camp de Chlodovigh et lui dit :

— Très pieux roi, votre humble serviteur vient se mettre à votre disposition. J'ai quitté pour toujours ce misérable Gondebaud. Si vous daignez jeter sur moi un regard favorable, vous n'aurez pas de sujet plus dévoué ni plus fidèle.

Chlodovigh qui connaissait la valeur d'Arédius comme guerrier et conseiller, crut à sa sincérité et se félicita de le voir s'attacher à sa fortune.

Cependant le siège d'Avenio durait depuis plusieurs mois, sans issue.

— Votre sollicitude, dit alors Arédius à Chlodovigh, n'a pas besoin de mes conseils, pourtant s'il m'est permis de parler dans votre intérêt, pourquoi user vos forces autour d'une place inaccessible? Vous ruinez les campagnes, les prés, les bois, les oliviers, les vignes, tarissant pour longtemps la richesse de ce pays, sans vaincre votre ennemi. Envoyez plutôt à Gondebaud l'ordre de se rendre et de vous payer un tribut que vous fixerez. S'il accepte, ce pays sera sauf de ruine et vous donnera la plus riche compensation sur ses produits.

L'avis parut bon à Chlodovigh et fut accepté par Gondebaud qui fit toutes les promesses et paya une année d'avance. Les Francs se retirèrent. Gondebaud réunit de nouvelles troupes et vint attaquer Godegisèle à Vindobona.

Ce dernier expulsa de la ville sans pitié toutes les bouches inutiles au nombre desquelles se trouva un ouvrier des aqueducs qui, indigné, livra à Gondebaud l'entrée des souterrains qui devaient lui livrer la ville.

Armés de leviers de fer, les soldats de Gondebaud gagnèrent l'orifice de l'aqueduc principal fermé par une énorme pierre, la descellèrent et, pénétrant dans la cité, fondirent sur les archers qui gardaient les remparts, les massacrèrent, et au son éclatant des trompettes, ouvrirent les portes à leurs camarades.

Godegisèle, réfugié dans une église arienne, y fut tué avec l'évêque hérétique de la ville.

Une troupe d'auxiliaires Francs que Clovis lui avait donnés se réfugia dans une tour; Gondebaud les épargna et les envoya à Tolosa dans les états d'Alaric, roi des Visigoths, et il rétablit son royaume de Bourgondie, donnant à ses sujets des lois plus douces et l'ordre de ne plus opprimer les gallo-romains. Il avait compris que l'appui des gallo-romains pouvait désormais, seul, prolonger sa domination compromise.

Chlodovigh, après la mort de Godegisèle, ne recevant plus ses subsides, se ligua avec son beau-frère Théodoric, roi d'Italie, pour écraser un roi trois fois fratricide et deux fois parjure.

Les soldats de Théodoric marchèrent sur les Alpes pendant que les Francs remportaient sur les Burgondes une sanglante victoire.

Gondebaud ne dut son salut qu'à la médiation de Théodoric, et Chlodovigh se contenta de l'abandon de Divio et de garanties de paiement pour le tribut que lui devait Gondebaud.

Celui-ci sentit bientôt que sa foi hérétique loin de lui valoir des sympathies, lui aliénait, au contraire, toute la Gaule catholique et le laissait à la merci des Francs.

Tous les évêques le lui répétaient sans cesse, et faisaient tous leurs efforts pour établir la paix sur des bases solides.

Une conférence fut tenue par les évêques catholiques en présence de Gondebaud et des évêques ariens, comme nous l'apprend le procès-verbal suivant :

« Le Seigneur qui veille sans cesse sur son Eglise, inspirait alors merveilleusement le cœur du vénérable Remigius et lui suggérait les mesures les plus salutaires pour le peuple entier des Gaules.

» Ses miracles et sa parole convertissaient des multitudes de païens qui renversaient leurs temples et foulaient aux pieds leurs idoles.

» Par son influence, les évêques de la Burgondie se préoccupaient du moyen de détruire l'hérésie arienne et de ramener toutes les Gaules à l'unité de la foi.

» Afin de pouvoir se concerter à ce sujet sans exciter aucun soupçon, Etienne, évêque de Lugdunum, écrivit à un grand nombre de ses coévêques et les invita à la fête de saint Juste,¹ qui attirait chaque année un concours immense de pèlerins, à cause des miracles qui s'y opéraient par l'intercession du glorieux martyr.

» Avitus de Vindobona, Cœonius d'Arles, les évêques de Massilia² et de Valence et nombre d'autres se rendirent à cette invitation.

» Arrivé à Lugdunum, Etienne les conduisit à Sarbinicum³ où se trouvait alors le roi Gondebaud, afin de le saluer.

» Les ariens qui étaient en grand nombre à la cour usèrent de toute leur influence pour les empêcher d'être admis à l'audience royale, mais la Providence leur déjoua leurs intrigues.

» Gondebaud, en effet, voulut les recevoir.

» Avitus prit alors la parole, bien qu'il ne fut ni par l'âge

(1) Le 2 septembre 499.

(2) Marseille.

(3) Savigny, d'après l'historien Fleury.

ni par la dignité hiérarchique, le premier des évêques présents ; mais tous lui déféraient cet honneur par respect pour son mérite et ses vertus.

» Il s'adressa donc au roi Gondebaud et lui dit :

» — Si votre excellence veut procurer la paix à l'Église de Jésus-Christ, nous sommes prêts à démontrer par les textes de l'Évangile et des apôtres, la vérité absolue de la foi catholique, de sorte qu'il ne puisse rester l'ombre d'un doute sur la fausseté de la doctrine arienne. Vous avez ici des hommes versés dans la science théologique, ordonnez-leur de venir conférer avec nous. Vous serez vous-même juge de la conférence.

» Gondebaud répondit :

» — Si votre foi est véritable, pourquoi les évêques Francs, vos collègues, n'empêchent-ils pas Chlodovigh de me faire la guerre et de se liguier avec mes ennemis pour me perdre ? La foi se traduit par les œuvres, elle ne s'accorde ni avec la convoitise des biens d'autrui ni avec la soif du sang.

» Avitus, alors, répondit humblement, avec une douceur et une modestie angéliques :

» — Nous ignorons dans quel but et pour quel motif le roi des Francs vous fait la guerre. Mais l'Écriture enseigne que les royaumes sont souvent détruits parce qu'ils abandonnent la loi divine. Le Seigneur suscite de toutes parts des ennemis contre ceux qui se déclarent les siens. Revenez donc avec votre peuple à la loi de Dieu et Dieu rendra la paix à vos états.

» — Quoi ! s'écria alors Gondebaud, je ne professe pas à votre avis la loi de Dieu ! Parce que je n'admets pas qu'il y ait trois dieux, vous oseriez prétendre que je suis un païen ! Moi aussi, j'ai lu l'Écriture Sainte, je n'y ai pas trouvé trois dieux mais un seul.

» — A Dieu ne plaise, ô roi, répondit l'évêque catholique, que nous professions une semblable doctrine !

» Ecoute, Israël, a dit l'Écriture, ton Dieu est un ! Mais ce Dieu, un dans son essence, forme une trinité de personnes. Le Fils et le Saint-Esprit sont un seul Dieu avec le Père. La substance divine est la même entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit, en sorte que le Dieu qui a parlé autrefois par les prophètes, puis par la bouche de son propre Fils et qui ne cesse de nous diriger par son Esprit-Saint, est un seul et même Dieu en trois personnes distinctes, consubstantielles et coéternelles.

» Telle est la foi que nous professons et dont nous sommes prêts à fournir la démonstration.

» Gondebaud écoutait avec une attention calme et paisible ces paroles de l'évêque catholique :

» Avitus continua :

» — Si votre imminente sagesse daigne s'appliquer à reconnaître la vérité dogmatique de notre enseignement, quelle source de grâces et de prospérités pour vous-même et pour votre peuple ! La paix et l'abondance couronneraient les tours de vos forteresses, comme dit le psalmiste.¹ Tant que vos conseillers s'obstineront à rester les ennemis du Christ et de la foi catholique, ils attireront sur votre royaume et vos sujets des calamités et des revers. Les périls seront conjurés, nous l'espérons, du moins, si, exauçant notre requête, vous donniez l'ordre à vos évêques de conférer publiquement avec nous sur ce grave sujet en présence de votre sublimité.

» Tous, alors, pourraient se convaincre que le Seigneur Jésus est vraiment le Fils éternel du Père éternel en union avec l'Esprit-Saint coéternel à l'un et à l'autre, et que ces trois personnes divines sont un seul et même Dieu, béni dans les siècles des siècles, avant tous les temps, sans commencement ni fin.

» Après avoir ainsi parlé, l'évêque Avitus se prosterna

(1) *Fiat pax in virtute tua et abundantia in turribus tuis.* Ps. cxxi, v. 7.

aux pieds du roi en versant un torrent de larmes.

» Les autres évêques firent comme lui.

» Gondebaud vivement ému, s'inclina pour les relever. Il leur donna l'assurance qu'il prendrait leurs avis en considération et leur ferait bientôt connaître sa décision.¹ »

(1) S. Avitus, *Collat. coram Gondebaldo contra Arianos. Patrol. lat.* Darras, *Hist. ecclés.*



XIV

VERS L'AILE MATERNELLE.

Le lendemain, le roi Gondebaud étant revenu par la Saône à Lugdunum fit appeler au palais les évêques Etienne et Avitus.

— Il sera fait selon votre désir, leur dit-il, mes évêques acceptent de conférer avec vous et sont prêts à vous démontrer que nulle personnalité ne peut être coéternelle ni consubstantielle à Dieu. Cependant, pour éviter l'agitation et le trouble, je ne veux pas que la discussion ait lieu devant tout le peuple. Mes sénateurs et quelques autres personnes de mon choix y assisteront seuls. De votre côté, choisissez ceux que vous voudrez y admettre, mais en petit nombre. La séance se tiendra demain en cette salle même de mon palais.

Avitus et Etienne informèrent leurs coévêques de cette décision. On était à la vigile de la fête de saint Juste et tous passèrent la nuit en prières au tombeau du glorieux martyr, afin d'obtenir par son intercession la bénédiction du ciel sur la lutte qui allait s'ouvrir pour le triomphe de l'unité catholique.

Or, pendant la nuit, le lecteur ayant commencé selon l'usage par la lecture d'un passage de Moïse, il tomba sur cette parole :

« J'endurcirai le cœur du pharaon, je multiplierai les signes et les prodiges sur la terre d'Égypte, mais il ne vous écoutera pas.¹ »

Après le chant des psaumes, il ouvrit le livre des prophètes et tomba sur ce verset d'Isaïe :

« Aveugle, le cœur de ce peuple, ferme-lui les yeux et les oreilles, de peur qu'il ne voie, n'entende et ne comprenne la vérité.² »

On chanta d'autres psaumes et on ouvrit l'Évangile, et ce passage éclata comme un troisième coup de foudre :

« Malheur à vous, Chorazim et Bethsaïda ! Si les villes de Tyr et de Sidon avaient vu les miracles qui se sont accomplis au milieu de vous, elles eussent fait pénitence sous le cilice et sous la cendre !³ »

Enfin, quand on ouvrit le livre des Épîtres apostoliques, cette phrase fulgura comme un éclair :

« Par l'impénitence et l'endurcissement de ton cœur obscur, tu amasseras des trésors de colère pour le jour de la fureur.⁴ »

Une aussi singulière coïncidence entre les textes sacrés et les préoccupations du moment frappa les évêques et leur cœur fut rempli de tristesse, car ils comprirent par cet avertissement mystérieux que le cœur de Gondebaudo s'endurcissait contre la lumière et la vérité.

Le reste de la nuit se passa dans les larmes.

Le lendemain, ils se rendirent au palais accompagnés de quelques prêtres et diacres et suivis de quelques seigneurs catholiques.

Les ariens étaient déjà arrivés.

(1) Exode vii, 3, 4.

(2) Isaïe, vi, 10.

(3) Matth. xi, 21.

(4) Ep. aux Rom. ii, 5.

Tous s'assirent en présence du roi et la discussion fut ouverte entre Avitus au nom de l'Eglise catholique, et Bonifacius, l'évêque arien, au nom de l'hérésie.

Comme un Cicéron chrétien, Avitus déploya la plus limpide éloquence et appuya la foi véritable sur les plus vivants témoignages de l'Écriture.

Tous les cœurs catholiques étaient séduits et charmés et la consternation accablait l'âme des Ariens.

Bonifacius, jusque-là très modéré dans la discussion, se sentit vaincu et ne trouva rien à répondre à l'orateur catholique et, comme tous les gens de mauvaise foi, se mit à entasser les unes sur les autres, les plus invraisemblables objections, puis, vaincu par la logique d'Avitus, il osa prononcer les calomnies les plus impies contre les catholiques.

— Vous pratiquez la magie, leur cria-t-il en terminant, et vous enseignez les dogmes infâmes de l'idolâtrie.

Pour le tirer d'embarras, le roi remit la continuation de la séance au lendemain.

On se sépara et les catholiques se rendirent sur le tombeau de saint Juste en la basilique du martyr, remercier Dieu de leur avoir ménagé un semblable triomphe sur les ennemis de la foi orthodoxe.

Le lendemain, quand ils arrivèrent au palais, ils trouvèrent Aredius à la porte, qui voulait leur en interdire l'entrée.

— Retirez-vous, leur dit l'astucieux ministre, de telles conférences ne font pas la lumière, mais n'ont d'autre effet que de troubler le peuple. On ne peut en espérer aucun résultat heureux.

Cependant Aredius ne disait pas ce qu'il pensait. Etienne, l'évêque de Lugdunum, le savait et n'ignorait pas que, catholique de cœur, le ministre de Gondebaud, pour ne pas perdre la faveur du roi, affectait d'approuver les Ariens.

— Ne craignez rien, lui dit-il, loin de produire les funestes

résultats que vous redoutez, une discussion qui n'a d'autre but que de faire éclater la vérité, impartialement, sera, au contraire, un élément de concorde et de paix. La vérité, outre qu'elle est l'unique voie du salut, a des charmes et des attraits qui unissent tous les cœurs.

Du reste, le roi nous a fixé le jour et l'heure de notre conférence et nous devons obéir à ses ordres.

Aredius n'osa pas résister davantage.

Ils entrèrent.

En les voyant, Gondebaud se leva de son trône, vint au devant d'eux et leur parla de ses griefs contre son frère Godegisèle, qui avait conclu contre lui une alliance avec le roi des Francs.

Avitus lui répondit :

— Le meilleur moyen, ô roi, d'assurer la paix, est de s'unir dans les questions de foi. Nous vous offrons notre aide et notre intervention pour apaiser ces discordes, si vous voulez vous-même travailler au rétablissement de l'unité catholique.

Le roi des Burgondes ne répondit pas.

Chacun s'assit et Avitus reprit la discussion avec la même lucidité et la même éloquence que la veille.

— Vous voyez, conclut-il, de la façon la plus claire, que nous n'adorons pas trois dieux et que notre prétendue idolâtrie n'est qu'une odieuse calomnie.

Bonifacius, alors, se leva pour répondre, et sa réponse fut un torrent d'injures plus outrageantes encore que celles qu'il avait vomies la veille.

Son discours, plein de vociférations, l'épuisa au point qu'il tomba presque inanimé sur son siège.

Gondebaud lui jeta un regard indigné.

Avitus alors dit au roi des Burgondes :

— Prince, si votre sublimité le permet, maintenant que Bonifacius a parlé, ses autres collègues pourraient, nous ne

nous y opposons pas, au contraire, continuer la discussion, et nous arriverions enfin à conclure.

Mais Gondebaud ne répondit pas, et les évêques ariens, effrayés par la science et la sagesse d'Avitus, n'osaient pas relever son invitation.

Avitus, alors, reprit :

— Si aucun de vous ne se sent de force à répondre à nos arguments, pourquoi ne pas franchement vous réunir à nous dans la confession de la foi véritable?

Mais les Ariens répondirent par de sourds murmures.

Avitus, plein de confiance en Dieu et sûr de la vérité, dit à Gondebaud :

— Prince, puisque nos raisons ne peuvent les convaincre, j'ai la certitude que Dieu ne refusera pas un miracle pour confirmer la vérité de notre foi. Que votre sublimité ordonne donc que les évêques ariens et nous, tous ensemble, nous nous rendions au tombeau du saint martyr Juste. Là, nous interrogerons le glorieux confesseur sur la vérité de notre foi et Bonifacius sur la vérité de la sienne. Jésus-Christ décidera lui-même par la bouche de son serviteur.

Gondebaud fut surpris de cette proposition, et il allait l'accepter, lorsque les Ariens s'écrièrent :

— A Dieu ne plaise que nous consentions à pareille chose! Nous ne commettrons pas ce sacrilège. Recourir à des pratiques de magie et à des incantations ne serait pas prouver notre foi, mais tomber sous le coup de la malédiction encourue jadis par Saül. Nous avons pour nous le témoignage de l'Écriture, et il est plus prépondérant que tous les prestiges.

Et pendant quelques instants, ce fut un tumulte de cris et de hurlements poussés par l'incroyable fureur dans laquelle les avait mis l'avis des évêques catholiques.

Le roi qui s'était levé, s'approcha d'Etienne et d'Avitus.¹

(1) Les Rois, xxiii.

Il les prit par la main et, les faisant sortir de la salle, les conduisit dans sa chambre.

Quand ils furent seuls, il les embrassa tendrement et leur dit en pleurant :

— Saints papes, priez, priez pour moi !

Les deux évêques catholiques comprirent alors quelles étaient les perplexités de son cœur.¹

— Bienheureux Avitus, dit-il, laissez-moi vous dire que votre éloquence m'a convaincu ; oui, je confesse que le Fils et l'Esprit-Saint sont consubstantiels au Père. Mais que faire, voyez ma situation. Ma foi ne vous suffira-t-elle pas pour me réconcilier en secret avec l'Eglise et m'obtenir l'onction du chrême?²

— Si vous croyez vraiment, répondit Avitus, il faut le manifester publiquement et sans hésitation. C'est le précepte même de Jésus-Christ Notre-Seigneur qui a dit : « Celui qui aura confessé mon nom devant les hommes, je le glorifierai moi-même devant mon Père qui est aux cieux. »³ Vous êtes roi et vous n'avez aucun motif sérieux de crainte. Vous appréhendez peut-être un mouvement populaire ?

— Oui, dit Gondebaut.

— Et c'est là ce qui vous empêche de rendre publiquement hommage au créateur du monde ! s'écria l'évêque catholique ; bannissez ce vain scrupule et n'hésitez pas à proclamer la foi qui est dans votre cœur. Oubliez-vous donc que, dès que vous l'aurez fait, tous les Burgondes s'empresseront de vous imiter ? C'est vous qui êtes le chef du peuple, ce n'est pas le peuple qui est votre maître.

(1) S. Avitus. *Conférence devant Gondebaut contre les Ariens*. Darras, *Hist. ecclés.*

(2) C'est-à-dire la confirmation du Saint-Esprit à la divinité duquel les Ariens ne croyaient pas. Mais c'était là surtout une cérémonie usitée dans l'Eglise pour la réconciliation spéciale des hérétiques convertis.

(3) Matthieu, I, 32.

Gondebaud ne sut que répondre à cette vive et éloquente exhortation ; il resta confus et troublé.¹

Il ne devait pas avoir le courage de confesser publiquement sa foi à l'égalité et à la consubstantialité des trois personnes divines.

Ainsi se trouvait une fois de plus confirmée la parole de l'Apôtre lorsqu'il disait : « La volonté de l'homme et son empressement ne servent de rien, la miséricorde de Dieu seule est salutaire.² »

Toutefois, son endurcissement fut à sa charge seule, car, de ce jour, de nombreux ariens se convertirent et revinrent au giron catholique. Le Seigneur, par l'intercession du saint martyr Justus, avait rendu féconde l'apostolique éloquence d'Avitus et glorifié la foi catholique, une fois de plus, dans le monde.³

(1) Grégoire de Tours. — Darras, *Hist. Eccles.*

(2) Romains IX, 16. « *Non est volentis, neque festinantis, sed miserentis Dei.* »

(3) Ce devait être seulement en 516 que le catholicisme s'établirait définitivement en Bourgondie après la mort de Gondebaud et celle de Clovis.



LA SANTÉ DES MALADES.

Pendant quatre ans la paix avait régné dans les Gaules.

Ce n'était pas que Chlodovigh fut subitement, de belliqueux qu'il était, devenu pacifique, mais d'une part, il sentait la nécessité de s'occuper de l'organisation intérieure de son royaume et, d'autre part, la maladie l'avait atteint sous la forme d'une fièvre lente qui durait déjà depuis deux ans et faisait craindre pour sa vie.

Un frisson presque continu et des douleurs de tête insupportables l'avaient réduit à un tel état de langueur, que les médecins désespéraient de le guérir.

Un d'entre eux, nommé Tranquillus, résolut un jour de lui confier ses craintes et lui dit :

— Seigneur roi, votre maladie ne fait qu'empirer, je dois vous avouer que tous nos efforts sont devenus désormais inutiles. Votre prudence jugera sans doute qu'il est nécessaire de recourir à d'autres moyens.

— Que me conseilles-tu ? demanda Chlodovigh d'un ton las.

— Vous avez entendu parler, dit Tranquillus, du monastère d'Agaune, où l'on garde les précieuses reliques du héros chrétien Mauricius.

— Oui, certes.

— L'abbé de ce monastère est un véritable prêtre dont tout le monde proclame les miracles. On le nomme Sévérinus. De toutes les provinces des Gaules et de la Germanie, les malades vont implorer sa bénédiction et reviennent guéris. Envoyez-le chercher ; peut-être que Dieu vous rendra la santé par son intercession.

Sévérinus, gallo-romain de famille clarissime était, en effet, un saint prêtre qui s'était retiré au monastère d'Againe et y attirait une grande foule de pèlerins par sa réputation de thaumaturge.

Chlodovigh se rendit au conseil de Tranquillus, son médecin, et chargea l'un des officiers de son palais, nommé Transvarius, de partir pour le monastère, afin de prier le saint de venir à Lutèce s'il voulait bien y consentir.

Transvarius partit, et quand il fut arrivé au monastère, il demanda à voir Sévérinus, et se prosternant devant lui, lui dit :

— Salut, seigneur et père.

— Relevez-vous, mon fils, dit Sévérinus avec bonté, et parlez sans crainte.

— Le roi Chlodovigh, dit alors Transvarius, mon seigneur et l'ami de votre sainteté, m'envoie vous conjurer de lui faire la grâce de venir le visiter. Depuis deux ans, il est malade d'une fièvre lente qui use toutes ses forces. Les médecins sont impuissants à le guérir ; il n'a plus d'espoir que dans votre prochaine arrivée, et il a la ferme confiance que Dieu lui rendra la santé par vos saintes oraisons.

— J'irai visiter le roi des Francs, répondit le saint prêtre qui, la nuit précédente, avait été averti par une vision.

Alors, Sévérinus prit congé de ses frères et leur dit en les quittant :

— Mes pères et mes frères, adieu, vous ne me reverrez plus en cette chair mortelle jusqu'au jour du jugement terri-



Je vois! s'écria aussitôt l'aveugle,
que Dieu soit loué et son saint serviteur béni! (P. 65.)



ble et solennel où nous comparâtrons tous au tribunal du Christ.

« Je vous en supplie, au nom de Dieu et du bienheureux martyr Mauricius, notre patron, gardez fermement et inviolablement la foi, l'espérance et la charité.

» Confiez-vous en Dieu et en la protection du grand saint Mauricius; combattez virilement les combats du Seigneur et persévérez dans la grâce de notre Sauveur et Rédempteur, Jésus-Christ. »

Ayant ainsi parlé, il les bénit tous, les embrassa avec affection et dans les larmes, et dit à Transvarius :

— Allons, mon fils, je vous suis.

Ils rencontrèrent sur leur route la cité de Nivernum.¹

— Entrons dans cette église, dit le vénérable Sévérinus à son compagnon, et prions-y, car on y loue en ce moment le Seigneur.

Sévérinus se prosterna sur le pavé et joignit ses prières à la psalmodie.

Cependant, plongeant ses regards dans le sanctuaire, il y chercha des yeux l'évêque.

Mais il lui fut impossible de le voir.

Le siège pontifical était vide.

Seuls, les prêtres emplissaient le chœur, et pas plus que Sévérinus son compagnon n'aperçut l'évêque.

Lorsqu'ils sortirent de l'église, comme les gardiens étaient à la porte :

— Mes frères, leur dit Sévérinus, où donc est votre pontife? je ne l'ai pas aperçu.

— Notre évêque est Eulalius, lui répondirent-ils.

« Atteint d'une paralysie qui lui a enlevé le mouvement, la parole et l'ouïe, il est retenu depuis un an sur sa couche, voilà pourquoi il n'a pu aujourd'hui ni venir offrir le sacrifice

(1) Nevers.

à l'autel du Seigneur, ni bénir son peuple. Sa faiblesse est si grande, qu'à chaque instant il tombe en des évanouissements si profonds, que souvent on l'a cru mort. »

Sévérinus leva les yeux au ciel, et des larmes coulèrent sur son visage, à ce récit.

— Me serait-il permis de le voir? demanda-t-il aux gardiens de l'église.

— Venez, seigneur père, répondirent-ils, nous vous ferons entrer dans sa maison.

Sévérinus les suivit. Ils le menèrent devant l'évêque malade qui fixa sur son visiteur des yeux ternes et ne put ni lui parler ni lui souhaiter la paix par aucun geste.

Sévérinus se prosterna alors, et se mit en prière.

Longtemps il resta à genoux; tout à coup, il se releva vivement, et s'adressant à Eulalius :

— Pontife du Seigneur, dit-il, parlez!

Aussitôt, l'évêque entendit et parla.

— Homme de Dieu, dit-il à son puissant visiteur, bénissez-moi. Vous êtes le thaumaturge que Jésus-Christ daigne envoyer pour me guérir. Que son saint Nom soit éternellement béni, lui qui s'est laissé fléchir par vos prières!

Sévérinus tendit la main à Eulalius.

— Serviteur de Dieu, lui dit-il, levez-vous au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Reprenez vos vêtements et rendez grâces au Dieu qui vous a affligé dans sa miséricorde. Dans sa main la verge était une récompense qui, plus tard, deviendra une couronne. Aujourd'hui vous offrirez à l'autel l'auguste sacrifice et vous bénirez votre peuple fidèle.

Déjà Eulalius s'était levé de sa couche, rendant grâces à Dieu de sa miraculeuse guérison.

En compagnie du thaumaturge, il se rendit à l'église, célébra les divins mystères et bénit son peuple.

Le lendemain, Sévérinus se mettait en route pour Lutèce en compagnie de Transvarius.

Bientôt ils aperçurent les portes de la cité des Parisii.

Au moment où ils pénétraient dans ses murs, un misérable lépreux assis sur une borne où il sollicitait la charité des passants, leur demanda l'aumône.

Sévérinus, ému de compassion, le regarda et lui dit avec pitié :

— Mon fils, que veux-tu que je te donne?

Et, s'approchant du lépreux, il l'embrassa, puis, mouillant son doigt de salive, il toucha ses plaies et invoqua sur lui le nom du Seigneur.

Aussitôt la lèpre disparut.

Tous ceux qui étaient là poussèrent des cris d'allégresse et bénissant Dieu, accompagnèrent le vénérable prêtre à l'église dans laquelle il entra pour prier.

— Conduisez-moi maintenant, dit-il, à l'*Aula Regia*.

On le mena au palais du roi.

Chlodovigh était couché sur son lit. Sévérinus, en entrant, le salua et lui dit :

— Vénérable roi, puissiez-vous recouvrer force et santé!

— Soyez béni, illustre père, dit Chlodovigh, pour avoir daigné venir jusqu'à moi!

Alors Sévérinus se prosterna devant la couche où languissait Chlodovigh, et se mit à prier en se frappant humblement la poitrine.

Puis, il se leva, détacha son manteau et en enveloppa Chlodovigh.

Aussitôt, la fièvre cessa. Le roi des Francs était guéri; il se leva de son lit et se mit à genoux pour rendre grâce à Dieu.

Sévérinus demeura quelque temps à Lutèce, multipliant les prodiges, rendant la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, redressant les boiteux et délivrant les possédés.

— Saint père, lui dit un jour Chlodovigh, prenez, je vous en supplie, dans mon trésor, autant d'or que vous voudrez et distribuez-le aux pauvres.

« Demandez-moi la liberté de tous les captifs qui sont dans les fers. Je ne saurais trop faire pour vous témoigner ma reconnaissance. »

— Je n'accepterai, répondit le bienheureux abbé, que la liberté des captifs. Dieu nourrira les pauvres comme la Providence nourrit les oiseaux.

Il obtint l'élargissement des prisonniers.

On le vit alors parcourir toutes les géôles pour en ouvrir les portes et briser les fers des malheureux qui gémissaient dans les cachots.

Cependant, Sévérinus savait que sa fin était proche.

Il dit adieu au roi et quitta Lutèce.

Bientôt, il arriva à Castrum Nantonis,¹ près d'un oratoire construit en bois qui était desservi par deux prêtres, nommés Paschasius et Ursinicus.²

— Frères bien-aimés, leur dit-il, je vous apporte mon misérable corps. C'est ici que je le laisserai ainsi que Dieu m'en a donné connaissance, et c'est de vos mains qu'il sera enseveli. Je vous recommande le prêtre Faustus et le moine Vitalis qui m'accompagnent. Le premier me sert depuis trente ans, le second est un modèle d'humilité et de foi. Ayez pour eux un cœur fraternel, et venez-leur en aide quand je ne serai plus.

Après avoir ainsi parlé, il s'étendit sur un humble grabat, et, la nuit même, il expira.

Au moment même où son âme, quittant son corps, s'envo-

(1) Château-Landon.

(2) Bollandistes. Le roi Chilbert, fils de Clovis, construisit en l'honneur de Sévérinus une basilique et une abbaye de l'ordre de S. Augustin, qui furent plus tard affectés à la congrégation de Sainte-Geneviève. (Darras, *Hist. de l'Église*.)

lait vers le ciel, on vit une clarté brillante illuminer de ses rayons la pauvre cellule.

Paschasius et Ursinicus lavèrent le corps sans vie de Sévérinus et le revêtirent des habits sacerdotaux, puis ils lui donnèrent la sépulture.



XVI

LES FRANCS ET LES GOTHES.

La nouvelle de la guérison merveilleuse du roi des hommes libres, s'était rapidement répandue.

L'effet produit par ce miracle avait été immense dans toutes les Gaules.

Gondebaud à Lugdunum et Alaric II à Toulouse avaient été surtout frappés et avaient compris. une fois de plus, à quel point il devenait indispensable pour eux de tenir compte des forces gallo-romaines et catholiques qui, de jour en jour, se massaient plus compactes et plus fidèles autour de Chlodovigh.

Alaric II promulgua alors un code de lois gothiques, calqué presque entièrement sur le code Théodosien, remarquable en ce qu'il eut soin, pour le rédiger, de prendre auparavant l'avis des évêques catholiques de ses états, auxquels il demanda conseil et approbation.

Il fit plus et permit qu'un concile de trente cinq évêques catholiques, se réunit à Agatha,¹ et les canons importants en furent souscrits par les plus notables évêques de la Gaule méridionale.

(1) Agde en Languedoc.

Parmi eux, était Césaire, qui avait succédé au saint évêque *Æonius* sur le siège d'Arles. Cet illustre évêque avait été, on peut le dire, prédestiné dès sa tendre jeunesse et dès son enfance; sa vertu et sa piété étaient grandes. A sept ans, on voyait Césaire se dépouiller de ses habits pour vêtir les pauvres. A dix-huit ans, transfuge de la maison de ses parents, il était venu se jeter aux pieds de *Sylvestre*, évêque des *Catalauni*¹ et le supplier de lui donner la tonsure cléricale et de l'admettre au nombre des clercs de l'Eglise.

Cette faveur fut accordée à des marques aussi évidentes de vocation, et après être resté trois ans auprès de *Sylvestre*, il était allé s'enfermer au monastère de *Lerins*, qu'il édifia par ses vertus, dont la renommée était si étendue, qu'à la mort d'*Æonius*, le clergé et le peuple d'Arles le choisirent pour évêque par acclamation.

Mais l'humilité de Césaire, épouvantée à cette nouvelle, l'avait conduit dans un tombeau auquel il demandait asile contre ceux qui voulaient ainsi l'honorer.

Il fallut employer la force pour l'installer sur son siège épiscopal.

Fonder des monastères et des hôpitaux, racheter les captifs, soulager les membres souffrants de Jésus-Christ dans la personne des pauvres, qu'il faisait rechercher dans toute la ville par ses serviteurs, telles étaient les occupations de l'évêque Césaire.

A côté de lui, avait siégé au Concile, l'évêque des *Ruthènes* *Quintianus*, non moins vénérable, proscrit chassé de l'Afrique, sa patrie, par la persécution d'*Hunéric*, roi des *Vandales*.

Sa sainteté, connue de tous, l'avait désigné aux suffrages du clergé et du peuple.

Un des premiers soins de son zèle avait été de recons-

(1) Châlons-sur-Saône.

truire la basilique du bienheureux Amantius et de faire la translation solennelle des reliques du glorieux martyr auquel, dit la tradition, ces hommages ne furent pas agréables car, dans une vision, le saint confesseur apparut à Quintianus et lui dit sur un ton de reproche :

— Tu as témérairement déplacé mes restes qui reposaient en paix dans leur tombeau ; tu seras, à ton tour, déplacé de cette cité et exilé dans un autre pays. Cependant tu ne perdras pas la dignité épiscopale.

La prédiction du martyr se réalisa de la manière suivante, peu après :

Il y avait dans les Gaules un parti puissant qui appelait de tous ses vœux la domination des Francs.

La ville des Ruthènes était occupée par des Goths, qui accusèrent l'évêque Quintianus de les trahir et d'intriguer avec les Francs pour préparer leur invasion.

Un complot se forma dans le but de faire périr Quintianus. L'évêque eut heureusement connaissance de leur projet et s'enfuit à la faveur de la nuit pour aller demander l'hospitalité aux Arvernes.

Il se rendit à Clermont et se réfugia auprès de l'évêque Euphrasius qui venait de succéder sur ce siège à l'évêque Aprunculus, l'ancien exilé de Divio, et qui l'accueillit avec les sentiments de la plus fraternelle charité, en lui disant :

— Soyez le bienvenu, vénérable frère, mon église est assez riche pour nous faire vivre tous deux.

Ayant ainsi parlé, il lui donna une maison avec des champs et des vignes, et Etienne, évêque de Lugdunum, y ajouta un domaine qui était sa propriété dans ce pays. Plus tard, Quintianus devint évêque de Clermont après la mort d'Euphémus.¹

Cependant, les Goths et les Francs étaient en hostilité

(1) Grégoire de Tours, *Hist. des Francs*.

sourde. Les événements allaient se précipiter et amener de part et d'autre la prise des armes.

Le roi des Goths, Alaric, voyant que Chlodovigh ne calmait pas son humeur belliqueuse, lui députa des ambassadeurs qui lui dirent de sa part :

— Si mon frère, le roi des Francs, n'y trouve pas d'empêchement, je désire avoir avec lui une entrevue dans laquelle, avec l'aide de Dieu, nous pourrons nous entendre sur un pacte d'alliance.

Chlodovigh accepta cette offre.

Le roi des Goths et le chef des hommes libres se rencontrèrent près du Vicus Ambaciensis,¹ dans une île, au confluent de la Ligeris et de l'Amatissa.²

Ils conversèrent amicalement, s'assirent au même banquet, burent dans la même coupe, et se jurèrent une réciproque amitié.

Pendant Chlodovigh n'oubliait pas que le parti gallo-romain espérait vivement le voir s'emparer de tout le pouvoir, et il ne fut pas longtemps à ouvrir des hostilités contre le roi des Goths.

Il rassembla ses leudes et leur dit :

— Il m'est odieux de voir les ariens posséder une partie considérable des Gaules. Marchons donc avec l'aide de Dieu et soumettons tout le pays à mon empire !

Mais cette détermination n'avait été prise par Chlodovigh qu'après toute une suite de ces petits événements qui précipitent les choses et forment leur naturel enchaînement.

De part et d'autre, on avait échangé tour à tour des négociations, des menaces, et on s'était livré à des luttes partielles qui n'avaient pas laissé que d'envenimer des rapports déjà naturellement peu stables.

(1) Amboise.

(2) La Loire et l'Amasse non loin de Tours.

Chlodovigh ne pouvait oublier de son côté qu'Alaric était puissant, non seulement par lui-même, mais encore par son alliance avec Théodoric, roi d'Italie, dont il était le gendre.

La paix avait même été en quelque sorte conclue à une condition.

Chlodovigh devait venir en personne à Tolosa, capitale du roi Goth, toucher la barbe d'Alaric et le reconnaître ainsi pour son *patrinus*.¹

Les Goths et les Francs devaient paraître à cette entrevue absolument sans armes.

Chlodovigh qui se défiait de la bonne foi des Goths, avait envoyé le matin du jour choisi, un de ses officiers nommé Paternus, à Alaric, pour rappeler au roi de Tolosa cette clause, et veiller à ce qu'elle ne soit pas violée.

Mais Paternus, en saluant le roi Goth et sur le point d'exposer le but de sa mission, remarqua que les Goths avaient tous à la main des bâtons.

Il soupçonna une odieuse supercherie, prit un de ses bâtons, le trouva creux, et en ayant sorti un fer de lance qui y était caché, s'écria avec indignation :

— Voilà donc, ô roi, par quelle perfidie vous espérez trahir la confiance de Chlodovigh, mon maître, et vaincre les Francs. J'en appelle au jugement de Théodoric, roi d'Italie!

— Soit, répondit Alaric. J'enverrai un député au roi Théodoric, mon beau-père, allez-y de votre côté et soumettez-lui le différend.

Ce fut Paternus que Chlodovigh envoya, qui raconta le fait et obtint du Goth un aveu sincère de la trahison.

— Seigneur roi, dit ce dernier à Théodoric, votre clémence en ordonnera et nous nous soumettrons à son jugement.

— Je vais, dit Théodoric, prendre l'avis de mon conseil,

(1) Parrain.

pour rétablir l'harmonie entre les deux rois, mes frères, je vous rendrai donc réponse demain, après y avoir mûrement réfléchi.

Le lendemain, le roi d'Italie rendit cette singulière sentence.

— L'ambassadeur du roi des Francs, dit-il, se présentera devant le palais d'Alaric, roi des Goths, monté sur un cheval et tenant une lance à la main, et les Goths lui jetteront assez de solidi d'or pour que le cheval, le cavalier et même la lance en soient entièrement couverts.¹

Paternus se rendit donc au palais de Tolosa, pacifiquement, pour recevoir satisfaction au nom du roi des hommes libres.

On lui fit grande réception et grand honneur, et on le logea dans un splendide appartement, dont le plancher s'écroula la nuit avec fracas, de sorte que Paternus ne dût son salut qu'à des circonstances aussi providentielles que la machination du guet-apens avait été traître.

Le lendemain, on lui fit des excuses et l'on déplora amèrement un si cruel accident.

Alaric offrit à Paternus de le conduire au lieu où était le trésor royal.

Le roi des Goths montra alors à Paternus deux coffres pleins de solidi d'or et lui jura solennellement qu'il ne possédait pas un solidus de plus.

Paternus en prit un seul, le mit dans sa bourse et dit :

— C'est bien ; j'en ai assez comme arrhes pour aujourd'hui. Le reste appartiendra bientôt au roi Chlodovigh et à ses Francs.

(1) C'était une façon d'exprimer que l'injure faite par Alaric à Clovis était difficilement réparable et qu'une somme immense pouvait seule en réparer le dommage. Le *wer-gild* ou accommodement germanique par arbitrage, prenait souvent cette forme hyperbolique dont le sens était entendu raisonnablement de part et d'autre en général.

La guerre était déclarée de ce chef. Paternus remonta à cheval et retourna rendre à Chlodovigh compte de sa mission.¹

A cette nouvelle, Théodoric résolut de négocier entre les deux rois la réconciliation et la paix, et il écrivit simultanément à Alaric et à Chlodovigh dans ce sens.

« — Je trouve bon, écrivit-il au premier, que vous soyez fier de votre noble ascendance royale. La défaite d'Attila est une des gloires de vos aïeux. Mais, croyez-moi, ne risquez pas votre trône sur un coup de hasard. La paix a dû amollir vos sujets et le sort des armes pourrait vous tromper. Suspendez vos apprêts contre le roi des Francs, auquel j'envoie des ambassadeurs pour l'apaiser. Les liens du sang vous unissent à moi tous deux, je ne puis vous sacrifier l'un à l'autre. Au fond, il n'y a entre vous ni meurtres commis ni provinces usurpées, mais rien que des paroles aigres ; la réconciliation est possible, pourvu que vous n'envenimiez pas les choses par une attitude hostile. »

Au roi des Francs, Théodoric écrivit :

« A Hludiu,² roi des Francs, Théodoric roi.

» Le Seigneur a voulu que les liens du sang unissent les rois pour la paix si utile aux peuples et l'harmonie des nations qui doivent confondre leurs vœux dans la fraternité et la concorde.

• Je m'étonne donc que sans un grave motif, vous engagiez un seul conflit avec mon fils Alaric.

» Vous êtes tous les deux jeunes et puissants, ne risquez pas à la légère d'entraîner vos états à la ruine.

(1) Idatius. *Chroniques. Patrologie latine.*

(2) Le nom de Clovis, traduit *Chlodovechus* par Grégoire de Tours, était en germanique *Hlodowigh*. Le vocable Clovis et celui de Louis sont identiques.

» Votre valeur ferait le malheur de vos peuples, si à la première mésentente, vous en appeliez aux armes.

» Entre princes alliés et parents, il faut un arbitre. Un roi puissant comme vous l'êtes, doit se faire gloire d'honorer de sa confiance le médiateur qu'il a lui-même choisi. Quelle opinion auriez-vous de moi, si vous me croyiez capable de ruiner vos véritables intérêts.

» Evitez un conflit qui ruinerait vos deux royaumes.

» Le glaive que vous voulez tirer l'un contre l'autre serait ma honte, rentrez-le dans le fourreau.

» J'ai le droit de vous l'ordonner, car je suis votre frère par le sang et votre frère par l'âge.

» Sachez, en outre, que celui de vous qui méprisera mes sages avis devra voir en moi et en mes alliés ses adversaires. J'écris dans le même sens au roi Alaric, mon fils. J'espère que vos deux nations qui ont prospéré par le règne glorieux de vos pères, ne seront point atteintes par un choc imprévu. Vous pouvez croire à la sincérité de celui qui a toujours applaudi à vos succès. Quand un prince veut en perdre un autre, il ne lui parle pas comme je vous parle en ce moment.¹ »

Et Théodoric n'avait pas borné là ses efforts pour le maintien de la paix.

Il avait encore envoyé dans le but de donner plus de poids à son intervention, des ambassadeurs prier le roi des Burgondes, Gondebaud, ainsi que les rois des Hérules, des Warnes et des Thuringiens, de confirmer ses avis par leur adhésion auprès de Chlodovigh.

Mais ce fut en vain. Le roi des hommes libres voulait la guerre.

Cette guerre devait le couvrir de gloire et jeter les bases de l'unité monarchique en France.

(1) Cassiodore. *Patrol. lat.*

Avant de l'entreprendre, le roi des Francs écrivit aux évêques des Gaules, la lettre suivante :

« Aux^s seigneurs saints, aux vénérables évêques siégeant sur les trônes apostoliques,

» Chlodovéus, roi.

» Votre béatitude a déjà connaissance, sans doute, des graves événements qui se préparent, et vous savez que l'ordre a été donné à nos guerriers de s'avancer sur les terres gothiques.

» D'abord, notre premier soin a été de prendre les mesures nécessaires pour sauvegarder les propriétés des églises que nos soldats devront entièrement respecter, ainsi que les vierges, les religieuses et les veuves consacrées au Seigneur.

» De même, seront en sécurité tous les clercs et ceux qui vivent avec eux, ainsi que tous les employés aux églises quels qu'ils soient, pourvu que leur qualité soit attestée par un certificat de l'évêque.

» L'immunité la plus parfaite leur est assurée, et ils ne pourront subir ni violence ni dommage.

» Si, néanmoins et accidentellement, l'un d'entre eux était saisi dans l'église ou en dehors et emmené captif, une simple réclamation qui m'en sera faite suffira à leur délivrance immédiate.

» Votre béatitude apostolique même, aura le droit de nous réclamer les laïques faits prisonniers, les armes à la main, ou par le droit légitime de la guerre. Il suffira que vous nous adressiez à ce sujet des lettres signées de votre main et scellées de votre anneau.

» Toutefois, les guerriers, mes compagnons, vous prient de faire à ce sujet, toute diligence, afin d'éviter des délais irréparables ou des fraudes et substitutions mensongères,

car on a vu souvent le juste enveloppé dans le châtement des coupables.

» Priez pour moi, seigneurs saints, papes dignes du siège apostolique sur lequel vous êtes assis.¹ »

(1) *Patrol. lat.* Clovis, *Épîtres aux évêques.*



XVII

LE MONT LEUCOTITIUS.

Sur la rive gauche de la Seine, en face de l'île des Parisii et non loin du palais des Thermes de Julien l'Apostat, se dressait le sommet presque désert et dénudé d'une colline, dont les flancs çà et là boisés ou plantés de vignes, supportaient des enclos au milieu desquels s'élevaient de blanches villas gallo-romaines.

C'était le mont Leucotitius.

Appellation d'ailleurs incertaine et sur laquelle l'histoire hésite à dire son dernier mot.

Les uns l'appelaient *Leucoticius*, d'autres *Leuticius*, *Locutius*, *Locuticius*, *Lutucuticius* ou *Lucoticius*.

De très anciens auteurs ont dit que toute la région s'appelait *Luchotetia* ou *Leuchotetia* et que le nom primitif de *Lutetia* donné à Paris n'avait pas d'autre source.¹

Lutèce n'aurait donc pas tiré son nom des fanges de ses marécages comme on l'a cru.

Le nom primitif de la cité des Parisii viendrait du nom de cette colline et du bois sacré qui la couronnait jadis et qu'en latin on appelait *Lucus*.

(1) L'abbé Saintyves.

Car, sur cette montagne, il y avait des bosquets comme les païens en entretenaient sur les hauts lieux en l'honneur de leurs dieux.

Là aussi s'élevait un temple dédié comme le bois à la déesse Isis et peut-être que Paris n'a pas d'autre étymologie pour son nom que celle de Bar-Isis ou vaisseau d'Isis, idée que semble confirmer jusqu'à son écusson qui porte un vaisseau naviguant à toutes voiles avec son exergue : « *Fluctuat nec mergitur*. Il flotte et ne sombre pas. »

Belle devise digne de ses immortelles destinées.

Mais, peut-être aussi, selon une autre opinion, que la montagne devait son nom au mot grec *λευκοτης* qui signifie blancheur et que cette dénomination lui fut attribuée à cause de la blancheur éclatante du calcaire qui compose la montagne et dont certaines parties dénudées, éclatantes au soleil, éblouissaient les yeux ou la teintaient pendant les jours sombres, de taches mélancoliques qui rappelaient des amas de neige immaculée.

Ainsi un poète chantait dans ses vers :

« Ton nom vient, terre gauloise de Lutèce,
» De l'éclatante blancheur dont tu brilles.¹ »

Mais, sur cette question, la verve des poètes, d'ailleurs, n'a pas plus tari que celle des historiens.

Selon les vieux chroniqueurs français, Locutitius viendrait du verbe latin *loqui* et ils ont appelé la montagne ainsi nommée, *Mont-Parlouër*.

C'est ainsi que l'auteur de l'*Histoire de sainte Geneviève* a chanté dans ses vers naïfs cette incertaine origine :

(1) *Nativo Leucotetiam candore coruscam*
Dixere, ex etymo, Gallica terra, tuo.

(Lascar., not. in *Aimoin, De Gest. Franc.*, dit Dubreuil, p. 58.

De dehors les murs de Paris,
 Fu la sainte Vierge enorée,
 Ensevelie et enterrée,
 En un mont que lors appelaient
 Mont-Parloier. Illuec *parlaient*
 Les gens et tenaient lor plaiz;
 Illuec estait torz o droiz faiz.
 Le nom la Virge au non esliève
 Le mont de Sainte-Geneviève
 Est ore par non appelez,
 Comment qu'il fut avant nommez.¹

L'historien Pierre le Juge semble confirmer cette opinion quand il dit que :²

« L'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul fut bastie par le roy au mont appelé *Locuticien*, ou selon aucuns vieux livres en français écrits à la main, au mont *Parloir*, parce que volontiers c'était là où le roy donnait audience. »

Ptolémée³ appelait *Λουκορέκια* et Julien l'Apostat⁴ nommait *Λευκίτια* la même ville que César avait nommée Lutecia.⁵

Lutèce n'était donc pas la « ville de boue » et peut-être que c'est plus loin encore que dans le grec et le latin, qu'il faut chercher la véritable étymologie de son nom obscur.

Car il ne faut pas oublier que la Grèce et Rome sont venues épanouir leur langage, leur civilisation et leurs mœurs, sur les ruines du langage, des lois et des mœurs de nos pères vénérables les Celtes.

En Celtique, le mot *Lug* signifie une tour;⁶ un autre mot

(1) Manuscrit in ^{fo} de la bibl. d'Orléans. N^o 280 provenant de l'abbaye de Saint-Benoît, f. 78 et 79.

(2) Pierre le Juge : *Vie de sainte Geneviève*, 1^{re} édit. 1631, in-8^o, p. 91.

(3) Ptolémée : *Géographie*, edit. Lugduni Batavorum 1618, in-^{fo}, p. 51.

(4) Julien l'Apostat : *Misopogon*, t. 1, p. 729.

(5) César : *Commentaires*, l. vi, paragr. 3 et liv. vii, paragr. 57.

(6) Comme l'a montré Cambden : *Britannia*, Londres 1607, in ^{fo}, p. 641.

à même consonnance, le mot *Leg* ou *Leug* signifie pierre. De là est venu le mot *Leuga*, lieue, parce que les lieues étaient marquées par des pierres érigées sur les routes, comme les mille romains que, pour cette même raison, on appelait *lapides*.

Le mot *tec* veut dire beau, comme nous le confirment les dictionnaires bas bretons ou celtiques.

Lucotetia signifierait donc *belle tour* ou *belle pierre* à cause de la richesse en pierre des carrières de la montagne.

Ce ne serait donc pas de la présence des Universités et des écoles établies de temps immémorial dans l'abbaye ou aux environs sur le flanc de la montagne,¹ que Lutèce devrait son nom primitif, quoiqu'Abélard dut appeler plus tard la colline : Montagne de l'éloquence et Parnasse de Sainte-Geneviève.

Ce ne serait pas davantage non plus parce qu'il y eut sur le flanc de la montagne, près de la place Maubert actuelle, qui tire son nom de l'éloquence en plein air du sublime docteur Albert le Grand,² un lieu appelé *Parloir des Bourgeois* (*Locutorium civium*) où les marchands se réunissaient et où leurs prévôts ou *præpositi* rendaient la justice.³

Quoiqu'il en soit de cette intéressante et curieuse digression, ce fut là que Chlodovigh, avant de quitter Lutèce pour aller faire la guerre, voulut élever une basilique en l'honneur des glorieux et saints apôtres Pierre et Paul.

Le roi des Francs alla donc prendre congé de la vénérable vierge de Nemetodorum, la pieuse et sainte Génovefa qui vivait encore et dont les conseils lui avaient été souvent si précieux.

(1) Quartier de Paris qui est encore celui des Ecoles et s'appelle le *Quartier latin*.

(2) Place maître Albert, par corruption Maubert.

(3) Comme l'avait cru Adrien de Valois : *Notitia Galliarum*. (Darras, *Hist. de*

La vieille pastourelle le reçut avec joie et l'accompagna en approuvant sa pieuse pensée.

Chlodovigh vint avec Génovefa au palais où il appela son épouse Chlotechildis et les principaux de ses leudes.

Tous ensemble, alors, suivis d'un grand nombre de parisii, se rendirent sur le sommet du mont Leucotitius.

Le plateau était encombré d'anciens autels païens à demi-ruinés, de fûts de colonnes tombées et de chapiteaux antiques déjà rongés par la mousse et les lichens.

Alors, le roi des Francs s'arrêta.

Tous firent comme lui.

— Voyez-vous cette place? dit-il à ceux qui l'accompagnaient. Je veux que toute trace disparaisse de ces autels étrangers.

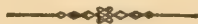
Et, prenant sa francisque, il la lança de toute sa force contre terre.

L'arme se ficha dans le sol.

— Ici, dit Chlodovigh, s'élèvera une basilique, en l'honneur des saints apôtres Pierre et Paul. La reine, mon épouse, est chargée d'exécuter mes ordres pendant que je ferai la guerre avec l'aide du Christ et des prières de la pieuse Génovefa.

La basilique que fondait ainsi Clovis, ne devait pas, toutefois, être achevée de son vivant.

Remigius, l'illustre évêque de Durocortorum, ne devait en faire la dédicace que sous le règne des trois frères : Clotaire, Childebert et Clodomir.



XVIII

EN CAMPAGNE.

Se tournant alors vers ses leudes, il leur dit :

— Et maintenant, braves compagnons, en avant avec l'aide de Dieu!

Un cri d'enthousiasme lui répondit. Aussitôt l'armée se mit en campagne.

Chlodovigh se dirigea d'abord vers la cité des Pictarii,¹ dans laquelle se trouvait cantonné Alaric.

Il fallait traverser les terres des Turones.²

— Prenez garde, dit Chlodovigh à ses soldats, de manquer ici de respect au bienheureux seigneur saint Martin, et ne prenez rien dans le pays, sauf de l'herbe et de l'eau.

Cependant, un soldat étant entré dans une chaumière, la pillà du foin qui y était entassé, en disant :

— C'est de l'herbe, où je ne m'y connais pas, et le roi nous a permis de prendre de l'herbe.

Chlodovigh eut connaissance du fait; il fit sortir des rangs le soldat, et d'un coup de francisque lui abattit la tête pour faire un exemple devant toute l'armée.

(1) Poitiers.

(2) Tours.

— Que deviendraient nos espérances de victoire, s'écria-t-il, si nous offensions monseigneur saint Martin !

Et appelant quelques-uns de ses officiers :

— Allez, leur dit-il, à la basilique et, peut-être que, dans ce vénérable sanctuaire, il vous sera donné pour moi des présages de victoire; vous déposerez, en outre, mon offrande sur le tombeau de monseigneur saint Martin.

Et, levant les bras vers le ciel, il fit cette prière devant tous :

— Seigneur, si vous êtes avec moi dans cette expédition, si vous avez résolu de me livrer un peuple hérétique et perfide, daignez le faire connaître à votre serviteur, quand mes envoyés entreront dans la basilique du bienheureux Martin.

Les officiers, alors, se mirent en route vers l'église. Comme ils y entrèrent, ils écoutèrent les chants qui y retentissaient, et ils entendirent le *primicerius*¹ qui entonnait cette antienne :

« Seigneur, vous m'avez revêtu de courage pour le combat; vous avez abattu l'ennemi à mes pieds, mis en fuite ses bataillons et confondu ceux qui me haïssaient.² »

Aussitôt, les officiers de Chlodovigh remercièrent Dieu, déposèrent leurs présents sur le tombeau de saint Martin et s'empressèrent d'aller porter la bonne nouvelle au roi des Francs.

Chlodovigh la reçut avec joie et se mit en marche avec son armée, suivant la rive de la Vingenna,³ espérant la traverser.

Mais les pluies l'avaient changée en torrent et comme nul gué n'apparaissait, Chlodovigh passa la nuit en prières afin que le Seigneur lui en fit connaître un.

(1) Le chef des choristes ou premier caantre.

(2) Psaume xvii, 40-41.

(3) La Vienne.

A l'aube, une biche effrayée traversa le fleuve rapidement et toute l'armée la passa à sa suite sans difficulté.

On approchait de la cité des Pictavii et l'on campa en face de la ville.

Or, comme la nuit, Chlodovigh fixait des yeux la ville, il lui sembla qu'une des lampes ardentes de la basilique de Saint-Hilaire quittait l'église et venait à lui, comme si le saint confesseur eut voulu attester par là qu'il aiderait le roi des Francs à triompher par les armes, des hérétiques que lui-même avait jadis combattu par sa parole évangélique.

Le lendemain, Chlodovigh racontait sa vision à ses compagnons d'armes et il ajouta :

— Gardez-vous bien, en conséquence, d'attenter soit aux biens soit à la vie des habitants dans tout le pays de monseigneur Saint-Hilaire.¹

Sur les terres des Pictavii, vivait alors le vénérable Maxentius qui s'était construit dans l'enceinte même de son monastère une cellule dans laquelle il vivait entièrement reclus.

Tout à coup, le veilleur qui était de garde sur une des terrasses du couvent aperçut, dans la campagne, des soldats qui semblaient se diriger vers le monastère.

Effrayé, il descendit en toute hâte et, s'adressant au père gardien de la porte :

— Mon frère, s'écria-t-il, nous sommes perdus.

— Que dites-vous ?

— La campagne est pleine de soldats qui accourent vers notre moustier.

Le gardien courut en toute hâte, suivi de plusieurs autres religieux, sur la terrasse.

Pas de doute, en effet, une troupe de soldats armés accourait contre le couvent.

(1) Grégoire de Tours.

Quelques instants encore et ils seraient aux portes qu'il faudrait leur ouvrir sous peine de les voir briser par les pillards sans foi ni loi.

Ils descendirent en courant et s'en furent à la cellule de Maxentius.

— Vénérable père, crièrent-ils, vénérable père, ouvrez-nous, nous avons un pressant besoin de vous!

Mais Maxentius ne leur répondit pas.

Ils se mirent alors à frapper violemment à la porte en criant au reclus :

— Ouvrez-nous, nous sommes perdus! Voici des soldats qui accourent contre notre moustier avec des intentions véritablement hostiles; dans quelques instants ils auront brisé la porte et pénétré dans nos murs. Ne nous abandonnez pas à leur fureur!

Mais Maxentius ne répondait pas.

Le plus profond silence continuait à régner dans la cellule du solitaire retiré du monde et la porte ne s'ouvrait pas.

— Que faire? s'écrièrent-ils.

— Brisons la porte, dit l'un d'eux.

— Que dira notre vénérable Père?

— Il nous pardonnera notre violence en raison du pressant danger que court le monastère.

Ils s'armèrent alors d'outils de jardinage qui se trouvaient à portée de leurs mains et se mirent à ébranler l'huis.

Bientôt la porte soulevée hors de ses gonds céda à leurs efforts et ils purent l'enlever.

Ils virent Maxentius, prosterné et en prière, qui ne paraissait nullement s'occuper de leur terreur.

Il ne parut même pas sortir de sa méditation après leur acte de violation de sa silencieuse cellule.

Ils le prirent dans leurs bras pour le porter à la rencontre des ennemis. Alors, seulement, Maxentius sortit de son immobile contemplation.

— Laissez-moi faire, leur dit-il, et je vais aller les trouver.

Il s'avança, en effet, mais l'un des soldats brandit son glaive pour le frapper.

Soudain le glaive tomba de sa main paralysée tandis que son bras figé restait immobile à la hauteur de son élan. Ses compagnons terrifiés avaient fui.

Aussitôt, il se prosterna aux pieds de Maxentius en s'écriant :

— Seigneur abbé, ayez pitié de moi!

Le solitaire, pitoyable, versa sur son bras quelques gouttes d'huile bénite en faisant le signe de la croix et le membre frappé revint aussitôt à la vie.

Chlodovigh ayant appris ce qui s'était passé, vint en personne trouver Maxentius, s'agenouilla aux pieds du saint solitaire et lui demanda pardon pour la faute de ses soldats. De plus, il lui fit don d'une villa et le combla désormais de soins et d'honneurs.¹

Mais, bientôt, l'action décisive allait s'engager entre Alaric et Chlodovigh et fixer le sort de la future unité monarchique des Francs avec l'aide du Dieu de Chlotechildis et de Chlodovigh.

(1) Grégoire de Tours et Bollandistes.



XIX

LES PLAINES DE VOCLADA.¹

Les Goths étaient sous les armes.

Le roi Alaric debout sur une éminence et campé fièrement sur son cheval de bataille, s'écria :

— Soldats et compagnons, vos pères ont vaincu les Romains; ce ne sera pour vous, aujourd'hui, qu'un jeu d'enfant de mettre en fuite un ramassis de Francs venus non pour combattre mais pour piller. La victoire vous est assurée d'avance!

Chlodovigh, de son côté, confiant dans la protection du Christ, se multipliait sur le front de ses troupes, distribuant les postes de combat, faisant l'éloge des plus vaillants, les exhortant à ne pas oublier leur glorieux passé et invitant les plus jeunes à marcher courageusement sur la trace illustre de leurs aînés.

— Surtout, leur dit-il, évitez de vous laisser emporter par une trop bouillante ardeur, attendez le commandement pour marcher contre l'ennemi et n'oubliez pas, dans la mêlée, de vous servir du glaive.

(1) Vouillé, dans la campagne de Poitiers.

Et, appuyé sur sa lance, il invoqua la protection de saint Pierre et de saint Martin; puis, ayant fait un grand signe de croix sur l'armée, il s'écria :

— En avant! compagnons, au nom du Seigneur!

Aussitôt, les trompettes sonnèrent la charge, d'immenses clameurs retentirent, une grêle de flèches obscurcit l'air, la terre se rougit de sang et la mêlée s'engagea entre les Francs et les Goths.

Chlodovigh, au premier rang, combattait comme un lion et abattait tout autour de lui.

Sa voix éclatante dominait le fracas de la bataille, il invoquait Dieu et animait, en même temps, le courage de ses guerriers.

Tout à coup, il aperçut Alaric, lança son cheval et fondit sur lui la lance en avant.

Mais, bientôt, il laissa sa lance et prit sa redoutable épée.

Un véritable duel était engagé entre les deux rois dont la fureur était égale et qui se portaient des coups également redoutables ce qui prouvait la science des deux guerriers, au combat.

Francs et Goths, obéissant aux lois de la lutte corps à corps faisaient cercle autour des deux rois sans intervenir entre eux.

Leurs casques furent bientôt hors d'état de les protéger et leurs boucliers allaient ne plus les couvrir.

Chlodovigh, digne des exploits de ses ancêtres, leva alors sa lourde épée et, d'un coup formidable, l'abattant sur Alaric, fit tomber son menton, son épaule et le bras qui tenait son bouclier.

Il s'apprêtait à lui trancher la tête, lorsque deux Goths se jetèrent sur lui à l'improviste pour le percer de leur lance. Chlodovigh, d'un bond qu'il fit faire à son cheval, évita leur attaque, se retourna contre eux et les mit hors de combat.

Aussitôt, il revint à Alaric et le prenant par les cheveux,

trancha la tête du roi des Goths dont l'armée épouvantée prit la fuite.

Les Francs ne pouvaient suffire au carnage.

Ceux des Goths qui purent échapper s'enfuirent en Espagne avec Amalaric, le fils de leur roi vaincu.

Les trois Aquitaines furent occupées immédiatement par les Francs vainqueurs; Chlodovigh envoya son fils Theuderic prendre possession du pays d'Albi, des Ruthenes¹ et des Arvernes.²

Toutes ces contrées furent soumises jusqu'à la Burgondie et le fameux trésor des Goths, dépouilles opimes de Rome qui avait pillé elle-même l'univers, prit la route de Burdigala³ ou Chlodovigh alla se reposer sur ses glorieux lauriers.

Chlodovigh était repassé par Tours et il voulut s'y arrêter afin de témoigner sa reconnaissance au bienheureux saint Martin.

Monté sur son coursier de bataille, vêtu d'une tunique de pourpre brodée d'or, le front ceint du diadème, il s'avança vers la basilique du saint confesseur, fendant les flots d'une multitude immense qui l'acclamait avec enthousiasme et à laquelle il faisait jeter à poignées des pièces d'argent.

Aux *matricularii*⁴ de la basilique il dit :

— Je viens offrir à monseigneur saint Martin, mon cheval de guerre, mais je le lui rachèterai au prix de cent solidi d'or.

— Puis il alla prier au tombeau du saint et y déposa de riches présents et, revenu à l'*atrium* de la basilique, compta cent *solidi* d'or qu'il remit aux *matricularii* pour le rachat de son cheval sur lequel il remonta pour s'éloigner.

(1) Rodez.

(2) Clermont-Ferrand.

(3) Bordeaux.

(4) Trésoriers.

Mais, malgré ses efforts, il ne put le décider à partir.

Chlodovigh, alors, fit compter encore cent autres solidi d'or aux *matricularii* et aussitôt le cheval partit de lui-même excitant l'hilarité de tous les assistants témoins de cette scène.

— En vérité, dit Chlodovigh en riant, monseigneur saint Martin est un bon défenseur, mais il est un peu cher dans ses comptes!¹

(1) Roricus, *Gesta francorum* (Patrologie).



AUX PIEDS DU CHRIST.

Chlodovigh savait que le succès de ses armes était dû à sa foi et que Dieu accomplissait par lui de grandes choses.

Aussi, mettait-il son pouvoir au service de l'Eglise et de ses ministres, avec une générosité sans égale et jamais démentie.

Il donna à l'église de Saint-Hilaire le champ de bataille de Neclada et, à la prière de l'évêque Adelphius et du moine Fridolinus, il ordonna de construire à ses frais sur le tombeau de l'illustre évêque, patron des Pictarii, une riche basilique.

Il avait résolu de fixer sa résidence à Lutèce, et comme il était alors dans la ville des Aurélii, il s'y arrêta quelques semaines.

Chlodovigh avait entendu parler du saint abbé Fridolinus qu'il désirait beaucoup connaître et qu'il pria l'évêque de lui amener.

Adelphius vint au camp du roi des Francs, monté sur son cheval et accompagné par Fridolinus, qui marchait à pieds à ses côtés.



Un misérable lépreux assis sur une borne
où il sollicitait la charité des passants, lui demanda l'aumône. (P. 109.)

Chlodovigh, entouré de sa cour, s'avança au devant d'eux plein de respect, les fit entrer sous sa tente et ordonna qu'on servit un grand festin en leur honneur.

Pendant que l'on mangeait, le roi des Francs ordonna qu'on lui apportât un vase de jaspe finement taillé, transparent comme s'il eut été de verre et enrichi de pierreries et d'or.

Il le remplit et le vida, puis, l'ayant rempli de nouveau, il le présenta à Fridolinus.

— Seigneur roi, dit le saint abbé en recevant la coupe, excusez-moi, car je ne bois pas de vin.

Et comme il parlait, le vase précieux échappa de ses mains accidentellement, rebondit sur la table, puis tomba sur le sol, où il se brisa en quatre morceaux.

Chlodovigh parut attristé de cet accident, plutôt à cause des païens qui allaient en tirer selon leur coutume, de mauvais présages, qu'à cause de la perte du vase qui était de grand prix.

Cependant, un des échantons avait ramassé les morceaux de la coupe et les avait placés devant Chlodovigh qui sourit et dit à l'abbé sans humeur :

— C'est pour l'amour de vous, seigneur, que j'ai perdu ce vase. S'il eut été entre mes mains, il ne se serait pas brisé. Priez donc le Seigneur de nous montrer la puissance de son saint nom, afin que ceux de mes guerriers qui sont encore idolâtres, n'accusent pas sa toute-puissance.

Fridolinus prit alors les quatre morceaux du vase brisé, les réunit, et les tenant rapprochés entre ses mains, inclina la tête et pria avec des larmes et des soupirs.

Puis, il rendit au roi le vase parfaitement rétabli dans son primitif état, au point qu'on n'y voyait pas même une trace de brisure.

Tous les chrétiens présents rendirent gloire à Dieu, dont la puissance frappa les païens qui confessèrent la foi en

grand nombre et reçurent le baptême de la main d'Adelphius.¹

Un jeune gallo-romain, nommé Avitus, de noble extraction, né à Linocasium,² fut rendu à la liberté par Chlodovigh.

Aussitôt, il courut s'ensevelir dans une solitude où il construisit l'église et le monastère de *Bona Vallis*³ en l'honneur de la sainte Vierge.⁴

Au *Pagus Blesensis*,⁵ le roi des Francs rencontra l'ermite Deodatus,⁶ natif du pays des Bituriges,⁷ qui renouvelait dans une grotte, au milieu des roseaux de la Ligeris, les austérités des déserts.

— Vos prières, que je vous avais demandées, ne m'ont pas été inutiles, vénérable père, dit Chlodovigh, recevez donc ces vingt-six livres d'or et autant d'argent pour secourir les pauvres et les malades, et considérez comme vous appartenant la vallée que vous habitez et que je vous donne par ce diplôme scellé de mon sceau.

Le roi des Francs fit une cession de territoire analogue à un saint abbé nommé Jean, fils d'Hilarius et de Quieta, patriciens de Divio, qui avait fondé un monastère à Reomaüs.⁸

Ce saint abbé était célèbre par ses vertus, et comme on voulait l'élever aux honneurs de l'Eglise, il profita d'une nuit sombre pour s'enfuir du monastère et s'en alla se présenter au couvent de Lérins, suppliant qu'on reçût, pour expier ses fautes, un grand pécheur.

C'était de lui-même qu'il parlait.

On le reçut, et pendant dix-huit mois, cachant sa qualité

(1) Bollandistes. *Actes des Saints*.

(2) Lanquais.

(3) Bonneval.

(4) Bollandistes.

(5) Blois.

(6) Saint-Dié.

(7) Bourges.

(8) Rœdme ou Moutiers-Saint-Jean, près de Semur (Côte-d'Or).

de prêtre, il demeura avec les frères lais du moustier.

Un jour, un pèlerin de Tornodorum,¹ le reconnut, au grand chagrin de Jean, qui le supplia de lui garder le secret, mais vainement, car son évêque, Grégoire, informé promptement, l'envoya chercher par des religieux qui apprirent toute la vérité à l'abbé du monastère de Lérins et ramenèrent le pieux fugitif qui, à son retour dans le monastère dont il était abbé, y rétablit la discipline de saint Macaire.

Chlodovigh qui le vénérât, donna à son moustier tout l'espace de terrain que l'âne du monastère pourrait parcourir dans une journée, en cercle.²

Dans le même temps, une fille de Chlodovigh, Theodechilde,³ fondait un moustier dans la campagne des Senones et y consacrait sa virginité à Dieu. Elle y mourut et son corps y fut enterré sous une dalle de marbre à la pieuse épitaphe.⁴

Peu de temps après, Chlodovigh dotait richement l'église de Laudunum,⁵ dont l'illustre pénitent Genebaldus, était évêque.

Remigius, de son côté, recevait du roi des Francs de telles libéralités, qu'il les répandait à son tour sur les églises les plus éloignées du territoire.

C'est ainsi qu'il entretenait des missionnaires qui portaient la lumière de la foi avec une intrépide persévérance et un croissant succès chez les Francs encore livrés à l'idolâtrie.

(1) Tonnerre.

(2) Le diplôme de cette cession fut conservé jusqu'en 1793 à la Chambre des Comptes de Dijon.

(3) S^{te} Telchide.

(4) Au monastère de Saint-Pierre-le-Vif à Sens. Dans des fouilles faites en 1743, on retrouva le corps de S^{te} Telchide comme en faisait foi l'épitaphe tracée sur la dalle de marbre qui était encastrée dans le tombeau. Les Bollandistes ont rapporté cette épitaphe. (*Actes des Saints*, 27 juin.)

(5) Laon.

Antimundus à Taverna¹ préparait la voie à Audomarus,² premier évêque de Taverna et de Bononia.³ Vidartus⁴ était envoyé comme évêque par Remigius aux Atrebates.⁵ Le solitaire de Leuci-Tullorum⁶ quitta Remigius après avoir reçu sa bénédiction et partit.

Comme il arrivait aux portes de la cité des Atrebates, il y trouva un aveugle et un boîteux qui demandaient l'aumône aux passants.

Il se souvint que, comme Pierre et Paul, il était, lui aussi, un apôtre.

— Je n'ai ni or ni argent, leur dit-il, je n'en porte jamais avec moi, parce que je suis un ministre de Jésus-Christ, mais le Dieu que je prêche a des trésors inconnus aux hommes.

Et, se mettant en prières, il supplia Dieu avec larmes de montrer sa puissance à ce peuple qui ne le connaissait pas.

Aussitôt l'aveugle le vit et le boîteux marcha, tandis que la foule enthousiasmée fit à l'apôtre une ovation triomphale. Et l'eau du baptême en régénéra un grand nombre.

Jadis la foi de Jésus-Christ avait brillé d'un grand éclat dans ce pays. Les invasions Germaines et Hunniques avaient dévasté ces champs de salut. Les païens étaient revenus, et sur les ruines des autels du Christ avaient reconstruit les autels de leurs dieux.

L'ancienne basilique avait été abattue et le bienheureux Vedastus devait en retrouver les ruines sous les ronces et les épines.

Quand il les eut découvertes, il contempla avec douleur

(1) Théroouanne.

(2) Saint-Omer.

(3) Boulogne.

(4) Saint-Vaast.

(5) Arras.

(6) Toul.

les saints parvis dévastés et remplis de débris, et s'écria prosterné dans les ruines et pleurant :

— Seigneur, nous avons péché avec nos pères et commis l'iniquité sous vos yeux, voilà pourquoi nous avons été accablés de tant de calamités. Souvenez-vous de vos anciennes miséricordes, épargnez vos enfants et ne les oubliez pas sans pitié dans leur détresse.

Par les soins du saint évêque, la vieille basilique se releva de ses ruines, plus belle et plus riche.

Bientôt, la foi revint au cœur des Atrebates.

Du reste, Vedastus devait y multiplier les miracles. Invité, un jour, à un repas par Clotaire, fils de Chlodovigh, l'évêque s'y rendit dans le but de convertir les seigneurs Francs qui étaient encore attachés à l'idolâtrie.

En entrant dans la maison, il vit un grand nombre de tonneaux remplis de cervoise¹ pour désaltérer les convives.

— Qu'est-ce que ces tonneaux ? demanda le saint évêque.

— Ce sont, lui répondit-on, des vases dont les uns sont destinés aux chrétiens et dont les autres ont été remplis selon les rites prescrits pour les libations païennes, afin que nul parmi les convives ne soit lésé dans ses sentiments religieux.

Sans mot dire, Vedastus se mit indistinctement à bénir tous les tonneaux au nom de Jésus-Christ et en faisant sur eux le signe de la Croix.

Mais aussitôt, tous les tonneaux consacrés selon les rites païens, éclatèrent, laissant échapper à flots la cervoise qui inonda le sol.

Ce miracle convertit un grand nombre de gentils.

Enfin, quand Vedastus mourut,² il ne restait plus un seul païen dans la contrée.

(1) La bière.

(2) En 540. Bollandistès, *Act. S. Vedasti*.

Nous avons vu Chlodovigh réformer la loi Salique et lui donner la forme chrétienne.

Un autre éclatant témoignage de sa foi allait être donné au monde.

L'an 511, le vi des ides de Juillet, un concile de trente évêques se réunissait dans la cité des Aurélii et ils adressaient au roi des Francs une lettre synodale mémorable, qui commençait ainsi :

« Au seigneur, fils de la Catholique Eglise, à Chlodovigh très glorieux roi, tous les évêques réunis par ses ordres en concile :

» L'ardeur de votre zèle pour la religion chrétienne vous a porté à nous rassembler pour répondre à diverses questions qu'il vous a plu de nous soumettre. Voici les définitions qui ont été prises d'un concert unanime. Nous vous les transmettons dans l'espoir qu'elles obtiendront votre sanction royale. Elles se présenteront ainsi au peuple chrétien, revêtues de la double majesté du sacerdoce et de l'empire. »

Il s'agissait de trente et un canons importants souscrits par les évêques réunis des cités gallo-romaines et franques, qui devaient se nommer plus tard : Bourges, Tours, Rouen, Saintes, Périgueux, Cahors, Rodez, Clermont, Auch, Angoulême, Poitiers, Paris, Le Mans, Soissons, Avranches, Nantes, Angers, Troyes, Sez, Vannes, Rennes, Amiens, Vermand, Noyon, Evreux, Coutances, Senlis, Orléans, Auxerre, Chartres.

Déjà, l'Etat et l'Eglise se donnaient la main, et à l'ombre de cette alliance féconde, grandissait la jeune monarchie franque qui s'affirmait chaque jour plus prospère.

Quelle profession de foi plus chrétienne et plus digne d'un grand peuple à son aurore que ce prologue de la loi Salique renouvelée?

Chlodovigh devait donner encore un exemple solennel de son filial attachement à l'Eglise de Jésus-Christ.

L'empereur Anastase qui, de Byzance, avait suivi d'un œil attentif ce qui se passait dans les Gaules romaines, était ouvertement brouillé avec le roi d'Italie, Théodoric. Il songea à se tourner vers l'astre qui se levait dans les Gaules par la gloire de Chlodovigh, en qui il devinait un fondateur d'empire.

Un messenger arriva, un jour, au nouveau roi des Francs, et une ambassade qui lui était envoyée de Constantinople par Anastase le silencieux, empereur de Byzance, le suivait de près.

Chlodovigh, qui voulait leur montrer que le chef des hommes libres n'était pas un barbare, ordonna de leur préparer une splendide réception à laquelle il convoqua ses leudes.

Le roi des Francs reçut les ambassadeurs de l'empereur de Byzance, dans une immense salle, au milieu d'une cour imposante de guerriers dont le riche costume et la mine altière imposaient la considération et le respect.

Les ambassadeurs d'Anastase furent étonnés de ce spectacle inattendu pour eux, et la majesté de Chlodovigh leur montra que sa renommée immense n'était pas usurpée.

Ils se prosternèrent à la manière orientale et lui dirent :

— Seigneur roi, nous avons passé les mers, envoyés vers votre sérénité par notre maître l'empereur Anastase, pour remettre ces lettres à votre excellence.

— Soyez les bienvenus dans le pays des hommes libres, dit Chlodovigh en prenant les lettres.

Il les lut, et son visage exprima des sentiments de contentement.

L'empereur Anastase lui donnait le titre de « collègue » et de consul que, récemment, Théodoric avait eu tant de peine à obtenir pour lui-même.

Alors, les ambassadeurs remirent au roi chevelu les insignes de son investiture :

— Voici, seigneur roi, lui dirent-ils, la charte qui confère ces titres à votre excellence, et nous devons vous remettre les insignes de votre investiture, la tunique de pourpre, la chlamyde d'or, la couronne ornée de gemmes qui doit briller sur votre front dans les jours solennels, ainsi que le sceptre et les faisceaux. L'empereur, notre maître, en outre, ratifie toutes vos conquêtes.

— Je suis, répondit Chlodovigh, très honoré de la dignité que me confère l'empereur d'Orient, en reconnaissant les droits sacrés que mon épée et le consentement des peuples m'ont donnés sur la Gaule. Venez avec moi dans la cité des Turones, où je dois entrer en triomphe et visiter le tombeau de monseigneur saint Martin qui m'a secondé pour vaincre, et je porterai les insignes que m'envoie l'empereur Anastase.

Mais Chlodovigh, qui craignait toujours d'impressionner défavorablement ses leudes et ses compagnons d'armes, fit appeler auprès de lui Aurélianus.

— Que penses-tu de cet événement, lui demanda-t-il, et ne crois-tu pas que mes guerriers me désapprouveront d'avoir reçu de l'empereur Anastase d'autres honneurs que ceux qui m'ont été donnés par leur vaillance et leurs acclamations ?

— Comptez sur moi, seigneur, dit Aurélianus ; je saurai bien, s'il le faut, cette fois encore, faire tourner cet événement à votre gloire et à votre fortune. Votre prestige ne pourra que gagner, d'ailleurs, à ces faveurs impériales qui montrent quel cas fait de votre excellence l'empereur d'Orient. Revêtez la pourpre et ceignez la couronne, et laissez-moi agir.

— Je me repose sur toi.

Au milieu des acclamations des populations massées sur son passage, le roi des Francs se rendit à la tête des Turones dont le clergé était venu solennellement à sa rencontre.

Il campa avec ses leudes autour de la basilique et, le lendemain, à l'aube, le fils de Childéric revêtit les insignes

consulaires, la tunique de pourpre, la chlamyde d'or, la couronne gemmée, monta sur son cheval de bataille et se mit à la tête de ses soldats, escorté de ses leudes.

Le peuple massé de chaque côté du cortège poussait des acclamations triomphales où l'on distinguait les appellations de consul et d'auguste.

Mais, bientôt, le titre d'auguste domina tous les autres. Aurélianus n'avait pas perdu son temps.

L'illustre conquérant s'avança ainsi vers la basilique, en prodiguant autour de lui à la foule les poignées d'or et d'argent.

Arrivé devant le porche, Chlodovigh descendit de son cheval et entra dans l'église, précédé par le clergé et suivi de ses farouches guerriers.

Il traversa lentement la nef de la basilique et vint se prosterner sur les degrés du sanctuaire.

L'autel resplendissait de mille feux et les voûtes retentirent de l'hymne d'actions de grâces, chanté par le clergé et le peuple.

Quand la fête fut finie, Chlodovigh appela son messenger ordinaire, le fidèle Transvarius.

Il avait dépouillé les ornements royaux et consulaires, et son casque avait remplacé sur sa longue chevelure la couronne d'or et de perles.

— Je te charge, lui dit-il, de partir pour Rome. Tu iras te prosterner aux pieds du pontife suprême de toutes les Églises et tu lui diras les grandes choses que nous avons faites avec l'aide de Dieu et de monseigneur saint Martin. Emporte ces ornements, présents de l'empereur Anastase, et mets-les aux pieds de l'Évêque des évêques, afin qu'il dépose cette couronne sur le tombeau des Apôtres, comme un gage de mon respect filial pour l'Église et le Siège apostolique.

Transvarius partit aussitôt. Quand il arriva à Rome, il

trouva le pape Symmaque qui avait succédé au pape Anastase, et ce fut à ses pieds qu'il déposa la couronne du premier roi très chrétien et du Fils aîné de la catholique Eglise.¹

(1) Grégoire de Tours.



LA MARGE DE L'HISTOIRE.

Chlodovigh, chargé de gloire, revint à Lutèce.

Son œuvre était grande déjà par ses importants résultats.

Il avait vaincu les Romains en triomphant de Siagrius, anéanti les Allemani, asservi les Burgondes, chassé les Visigoths et, de sa capitale, il pouvait contempler, par la pensée la vaste réalisation de son royaume.

Mais il n'était point satisfait encore et la sévère histoire, tout en admirant son génie unificateur, devait lui reprocher des ruses indignes de son grand caractère et des usurpations sanglantes.

Ainsi le verso des grandes pages d'histoire ressemble souvent au fond d'un vase précieux où se dépose la lie écœurante de la politique humaine.

Autour du fondateur de la monarchie française, si merveilleusement aidé par la providence divine, subsistaient encore quelques chefs indépendants.

Tels étaient Sigebert le boiteux à Cologne, Cararic à Therouanne, Ragnacaire à Cambrai et Regnomer chez les Cenomanni.

Chlodovigh résolut de s'en défaire successivement et il

employa pour cette œuvre une perfidie farouche et ouverte.

Du palais des Thermes, dont il avait fait sa résidence royale à Lutèce, il envoya un messenger confidentiel au fils de Sigebert, Chlodéric, qui lui dit :

— Voici que ton père est avancé en âge et il boite à cause de la blessure de son pied qui ne se guérit pas. S'il venait à mourir, le roi chevelu m'envoie te dire que le royaume t'appartenant de droit, l'amitié de Chlodovigh te serait rendue.

Chlodéric, de ce jour, songea à se défaire de son père par un parricide.

Il en eut bientôt l'occasion ; un jour que Sigebert étant sorti de Cologne avait traversé le Rhin et s'était enfoncé dans la forêt de Buconia, il s'arrêta vers l'heure de midi pour faire la sieste dans sa tente.

Chlodéric avait soudoyé des assassins qui poignardèrent Sigebert pendant son sommeil.

Le jeune parricide se hâta aussitôt d'envoyer au roi des Francs des ambassadeurs qui lui dirent en son nom :

— Mon père est mort, son royaume et ses biens sont désormais entre mes mains. Envoyez-moi promptement quelques-uns de vos leudes et je leur remettrai parmi les trésors ce qu'ils choisiront pour vous.

Chlodovigh, aussitôt, dépêcha quelques-uns de ses officiers à Cologne.

Il leur avait donné des instructions secrètes.

Quand ils furent arrivés, Chlodéric leur montra les trésors du palais et particulièrement un coffre de fer rempli d'or.

— Voilà le coffre dans lequel mon père entassait son argent, leur dit-il.

— Combien peut-il contenir ? demandèrent les envoyés, vous devriez le vider jusqu'au fond, afin de savoir au juste ce qu'il renferme, car c'est à vous que tout cela appartient, n'est-ce pas ?

Chlodéric se baissa et se mit en devoir de vider le coffre.

Mais, soudain, d'un coup de francisque, un des ambassadeurs de Chlodovigh lui fendit le crâne.

Le roi des Francs accourut alors à Cologne, réunit le peuple en assemblée extraordinaire et lui dit :

— Ecoutez-moi ; pendant que je naviguais sur la Scaldis,¹ Chlodéric, fils de mon parent Sigebert, nourrissait des projets parricides et faisait courir le bruit faux que je méditais moi-même la mort de son père qui s'enfuit pour échapper au fer d'un fils dénaturé. Mais pendant qu'il traversait la forêt de Buconia, Chlodéric le fit égorger par des brigands. Il a été puni lui-même de ce crime, je ne sais par quelle main, car il vient d'être assassiné pendant qu'il ouvrait les trésors de Sigebert. Croyez bien que je ne suis en aucune façon complice de tous ces forfaits. Loin de moi l'affreuse pensée de verser le sang de mes parents ! Mais, enfin, ce qui est fait est irréparable. Suivez mon conseil si vous le jugez bon. Donnez-vous à moi et je saurai vous défendre.

Il avait à peine achevé de parler, que les guerriers de Cologne agitèrent leurs boucliers et crièrent avec enthousiasme :

— Vive le roi des Francs !

Chlodovigh fut aussitôt élevé sur le pavois et on le mit en possession des trésors de Sigebert.²

Il songea alors à se tourner contre Cararic, le roi de Therouanne qui, jadis, n'avait pas voulu prendre parti pour l'un ni l'autre de Chlodovigh et de Siagrius.

Chlodovigh l'accusa de ce chef d'être son ennemi.

Cararic fut saisi avec son fils et Chlodovigh leur ayant fait couper les cheveux, les fit tous deux entrer dans les ordres sacrés.

(1) L'Escant.

(2) Grégoire de Tours.

Cararic pleurait sur sa tête rasée, son fils lui dit :

— Mon père, regardez ma tête. Les branches qu'on a coupées là sont celles d'un arbre vert. Prenez courage, elles reflouriront; et, s'il plaît à Dieu, l'auteur de nos malheurs mourra en aussi peu de temps que mes cheveux mettront à repousser.

Mais Chlodovigh à qui furent rapportées ces paroles, fit décapiter le père et le fils.

Restait Ragnacaire, le roi de Cameracum, païen farouche, violent et cruel, qui ne voyait que par les yeux d'un favori débauché nommé Farro.

Chaque fois que quelque présent était offert à Ragnacaire, son favori s'écriait :

— Voilà qui va bien pour le roi et son fidèle Farro!

Chlodovigh résolut de tendre un piège aux leudes du roi de Cameracum.

Il leur fit distribuer des bracelets et des baudriers de cuivre si bien dorés qu'ils paraissaient d'or.

Cette largesse, qu'ils crurent plus grande qu'elle n'était, lui gagna toutes leurs sympathies.

Le roi des Francs se mit en campagne avec ses guerriers, surprenant à l'improviste le roi de Cameracum qui envoya des éclaireurs afin de savoir qui ils étaient.

— Nous sommes, répondirent les leudes de Chlodovigh, des amis qui venons nous mettre aux ordres du roi et de son fidèle Farro.

Cette réponse leur ouvrit la ville et, quelques heures plus tard, Ragnacaire, pieds et poings liés, était amené devant Chlodovigh.

— Pourquoi, lui dit le roi des Francs, as-tu laissé ainsi humilié en ta personne notre royale famille? Lâche, tu aurais mieux fait de mourir que de te laisser mettre dans les fers.

Et, d'un coup de sa framée, il lui trancha lui-même la tête.

Le frère de Ragnacaire assistait à cette scène.

— Et toi, lui dit Chlodovigh, penses-tu avoir agi plus noblement. Si tu avais porté secours au roi ton frère, comme c'était ton devoir, il n'eut pas été enchaîné par ses leudes.

Et il lui trancha la tête comme à son frère.

Pendant ce temps-là, des murmures s'élevaient parmi les leudes de Ragnacaire.

Ils venaient de s'apercevoir que les présents qu'ils avaient reçus et pris pour de l'or étaient en cuivre doré.

— De quoi vous plaignez-vous? leur dit Chlodovigh, c'est bien assez pour des traîtres comme vous qui ont livré leur roi au supplice.¹

Les deux princes étaient des proches parents de Chlodovigh. Il leur restait un frère, Rigomer, roi des Cenomani.²

Le roi des Francs le fit assassiner. Toute la Gaule septentrionale était, de ce chef, soumise à ses lois.

Plusieurs autres princes et rois voisins, qui lui tenaient de près par les liens du sang, subirent le même sort. Chlodovigh craignait qu'ils lui disputassent un jour la souveraineté ou ne se vengeassent sur ses fils.

Il jeta, alors, les yeux autour de lui et se demanda s'il lui restait encore des parents. Pour les découvrir, s'il en restait, il pleura et dit à ceux qui l'entouraient :

— Hélas! malheur à moi! Voici que presque toutes les branches de la famille royale des Francs sont coupées! Malheur à moi! je reste seul comme un voyageur parmi les étrangers! Si l'adversité frappe à ma porte, je n'ai plus de famille pour me tendre une main secourable.

Mais, soit que sa ruse n'eut pas de succès ou qu'effectivement il ne lui restât plus de parenté, nul ne vint lui offrir au

(1) Grégoire de Tours.

(2) Le Mans.

nom des devoirs du sang, son affection et l'assurance de son aide en cas de malheur.¹

C'est ainsi que Dieu juge les rois qui ont plus de confiance dans la ruse et la force que dans la seule et unique puissance de Celui qui règne dans les cieux.

Quand Dieu veut leur faire comprendre que lui seul est grand, il suscite autour d'eux des fantômes sanglants qui les tourmentent et les poussent au crime. Heureux, lorsque comme David et Théodose, ils savent prosterner leur front humilié et leur cœur troublé devant le soleil de toute paix et le maître de toute justice, pour implorer dans les larmes leur pardon et sa miséricorde.

(1) Grégoire de Tours.



XXII

AU BORD DU TOMBEAU.

C'en était fait, le soleil éclairait maintenant un trône nouveau et un royaume nouveau pour lequel le livre de la gloire s'était ouvert sous le signe de la croix.

Le joug des anciens conquérants était secoué, le chaos barbare éclairci ; Francs et Gaulois s'étaient donné la main, partis du même berceau, vêtus de la même gloire, drapés du même orgueil.

Et c'était la France qu'avait bercé l'Eglise. Chlodovigh, dans tout l'éclat de sa puissance, trônait à Lutèce, dans ce palais de Julien, dont les murs raconteraient aux siècles les plus reculés l'écho des gloires antiques.

Cour brillante où les leudes orgueilleux s'appuyaient sur leur épée triomphante, fiers de l'incomparable prestige qui rayonnait sur le front de leur roi, génie libérateur qui avait brisé les chaînes de la Gaule et porté jusqu'aux nues la splendeur maternelle du nom chrétien et catholique.

Maintenant, le farouche Sicambre montrait la douceur de l'agneau devant les évêques, pasteurs du troupeau du Christ. Il appelait les arts à sa cour, et les poètes et les

artistes venaient à Lutèce chanter des hymnes et bâtir des églises jusque des confins de l'orient.

Chlotechildis et ses fils faisaient l'ornement de la couronne du roi des hommes libres.

Cependant, l'âme de Chlodovigh n'était pas en paix et des spectres sanglants troublaient son sommeil royal.

Il voulut chasser ces sombres nuages et quittant, pour un temps, les rives fleuries de Lutèce, il partit revoir les rives de l'Escaut et la ville de Tournai, lieu de sa naissance, pour s'y reposer de ses travaux dans le palais de son père Childéric.

Il y fut suivi par Chlotechildis, ses fils et sa cour.

L'église Notre-Dame venait d'être achevée par les soins d'Eleuthère, alors évêque de Tournai, et dont la réputation de sainteté était grande.¹

Chlodovigh l'entendit annoncer la parole de Dieu, et, touché de sa pieuse éloquence, se rendit à sa demeure, accompagné de son fidèle Aurélianus.

Eleuthère, touché de cet honneur, reçut le roi des Francs avec respect, mais bientôt il fut effrayé en voyant la tristesse répandue sur ses traits assombris.

Sur un signe de l'évêque, Aurélianus, sous un prétexte, se retira, et Eleuthère, regardant le roi avec bonté et compassion, lui dit :

(1) En mémoire de cette édification de l'église Notre-Dame, on représente saint Eleuthère, évêque de Tournai, portant une église sur la main. Mais ce n'est pas seulement à cause de cette construction matérielle, c'est aussi à cause de l'édification spirituelle de cette chrétienté, comme nous le fait remarquer en son style naïf, le chanoine Cousin, dans son *Histoire de Tournay, d'après les chroniques, annales ou démonstrations du christianisme de l'évêché de Tournay* : « C'est pourquoy il porte en sa main le pourtraict d'une église pour signal qu'il a spirituellement édifié l'église de Tournay, en convertissant les Tournaisiens, ou aussi matériellement, pour avoir depuis que les gouverneurs et magistrats de la ville se sont faits chrétiens, fait construire et eslever le bastiment public et magnifique de l'église de Nostre-Dame de Tournay, commencée par S. Plat en l'héritage et fond d'Ireueus son aieul. »

— Prince, vous êtes triste et vous cherchez des consolations que Dieu seul peut vous donner par ses infinies miséricordes. Votre âme est-elle en paix? Un remords l'accable, et il faut vous réconcilier avec Dieu.

Chlodovigh soupira et, baissant la tête, répondit à l'évêque :

— Vous dites vrai, seigneur père, j'ai péché devant la justice de Dieu. La paix, depuis ce jour, est sortie de mon âme. Intercédez pour moi.

— Priez, répondit l'évêque et faites pénitence, puis venez demain dans l'église du Seigneur.

Chlodovigh passa toute la nuit en prières, en compagnie de Chlotechildis, son épouse, et, le lendemain, se rendit à l'église pour assister au divin sacrifice.

Comme Théodose, il se prosterna sur le pavé de la basilique, demandant avec larmes au Dieu de toute miséricorde, le pardon de ses crimes.

Cependant, le pontife, après avoir, lui aussi, passé la nuit en prières, était à l'autel, où il célébrait le divin sacrifice.

Comme il élevait la salutaire et sainte Hostie pour l'offrir à l'adoration du peuple, une grande lumière éclaira tout à coup la basilique, la tête du pontife resplendit embrasée par une auréole de feu, et un ange du ciel apparut à Eleuthère et lui dit :

— Tes prières sont exaucées, le roi des Francs est pardonné de son crime.

Quand le sacrifice fut terminé, le vénérable évêque descendit de l'autel, et s'approchant de Chlodovigh, lui donna le baiser de paix en lui disant :

— Seigneur roi, réjouissez-vous, Dieu vous a fait miséricorde, vos péchés vous sont remis.

Et, levant sa main bénissante, il prononça sur la tête royale, les paroles qui délient au ciel et sur la terre.

Chlodovigh sentit son cœur allégé d'un grand poids, et la paix rentra dans son âme.¹

Le roi des Francs revint à Lutèce avec l'automne et s'enquit de l'état des travaux de la basilique des saints apôtres qu'il avait fondée sur le mont Leucotius.

Il ne devait pas la voir achever.

Chlodovigh régnait depuis trente ans, et il n'était âgé que de quarante-cinq ans, quand la mort étendit son aile sombre sur son front glorieux, cinq ans après la bataille mémorable de Voclada.²

Auprès de sa couche pleurait et priait Chlotechildis, entourée de ses fils, et ses leudes farouches avaient peine à dissimuler leurs larmes.

Remigius était là qui lui montrait le ciel.

Le roi très chrétien fut enseveli dans la basilique des saints apôtres qu'il avait fondée.

Le temps n'était pas loin, où sur la fosse ouverte des rois de France, allait retentir en pareille circonstance le cri héréditaire de la glorieuse monarchie :

— Le roi est mort! Vive le roi!

Clotechildis partit pour Tours vivre dans une silencieuse

(1) Cet épisode qui fait partie de l'histoire de Tournai était autrefois représenté sur les vitraux de la cathédrale de cette ville.

La ville de Tournai, dont nous avons déjà eu l'occasion de citer le nom antérieurement à ce volume, est une charmante petite cité industrielle de la frontière belge, pleine de beaux monuments et d'antiques souvenirs.

Assise sur les deux rives de l'Escaut, ce fleuve la divise en deux parties, dont celle de la rive gauche qui forme la ville neuve est la plus animée.

La cathédrale de Tournai, construite du XI^e au XII^e siècle, est un des plus magnifiques édifices de style roman que l'on possède.

On y remarque, à l'intérieur, un riche jubé en marbre blanc et noir de 1556, admirable quoique peu en harmonie avec le style général de l'église. On y admire aussi le reliquaire de Saint-Eleuthère, un précieux travail d'orfèvrerie.

Tournai est plein de vieilles et remarquables églises. Son hôtel de ville, où on a installé le musée, est l'ancien prieuré de Saint-Martin.

(2) Vouillé.

et chaste retraite, auprès du tombeau du bienheureux Martin, depuis la mort duquel cent douze ans s'étaient écoulés.

Theuderic,¹ Chlodomer,² Childebart et Chlotarius,³ ses fils, se partagèrent le royaume de Chlodovigh.⁴

(1) Thierry I^{er}.

(2) Clodomir.

(3) Clotaire I^{er}.

(4) Clovis, mort en 511, fut enterré dans le chœur de la basilique Saint-Pierre-et-Saint-Paul qu'il avait fondée et qui changea plus tard son vocable en celui de Sainte-Geneviève, puis devint le centre de l'abbaye du même nom qui subsista jusqu'à la Révolution française. Il reste des vestiges de cette abbaye sur l'emplacement de laquelle est aujourd'hui à Paris le collège Henri IV.

Le tombeau de Clovis fut retrouvé en 1807 et porté à Saint-Denys, dans la sépulture royale, dont la Révolution avait balayé les cendres. L'effigie du prince, taillée en demi-relief, dans la pierre tombale ne semble remonter qu'au XII^e siècle. Les Normands, sans doute, avaient compris la tombe de Clovis dans leurs ravages et on avait dû la refaire à cette époque d'après le mausolée primitif, mais on ignore si le type court et trapu de Clovis représenté sur cette dalle est bien une copie fidèle de l'ancien tombeau.



XXIII

LA MORT DE GENOVEFA.¹

Cependant la pastourelle de Nemetodorum était toujours conservée à la vénération des Parisii.

Genovefa touchait à sa quatre-vingt-neuvième année, et chaque jour encore elle opérait des merveilles de charité et de sainteté.

De retour à Lutèce, la ville de son cœur, après un pèlerinage au tombeau du bienheureux Martin, elle continuait à guérir les malades par les onctions de l'huile bénite.²

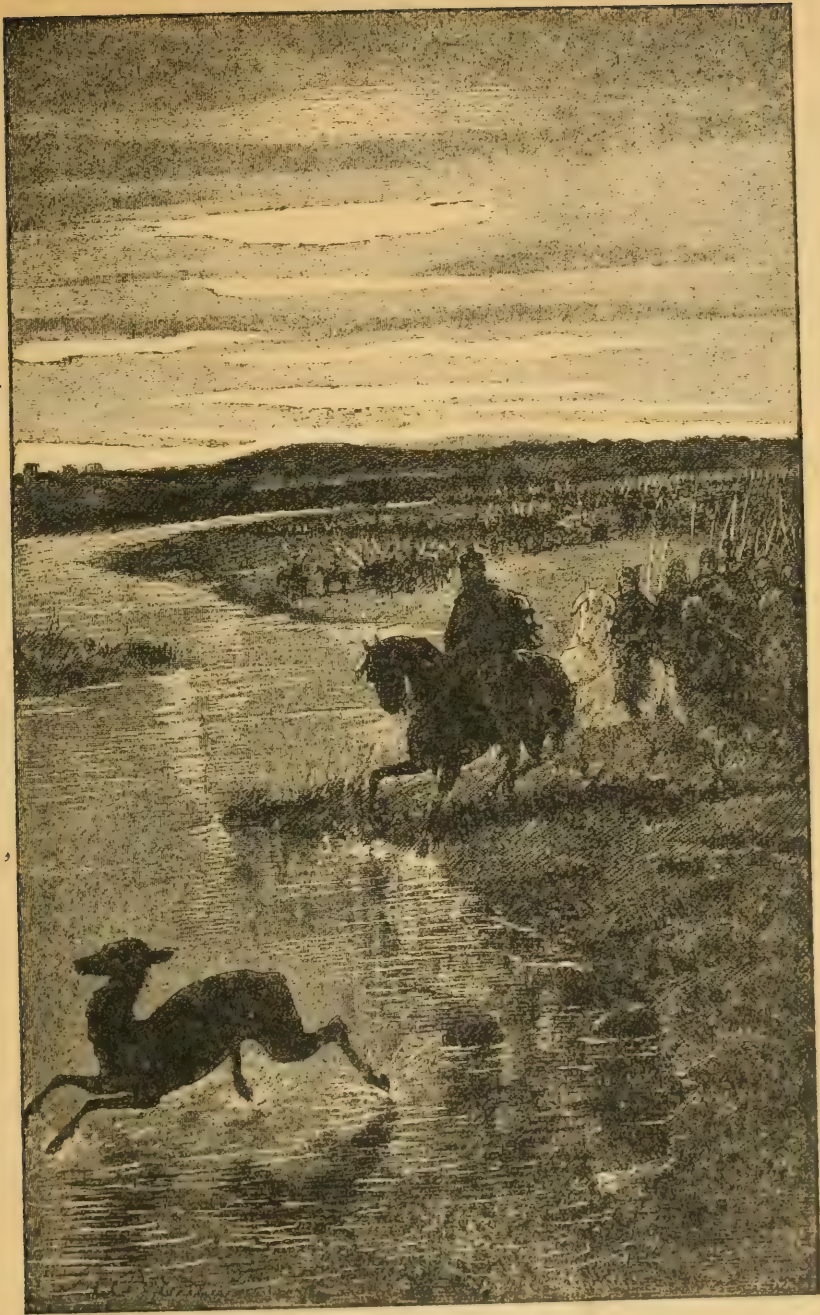
On lui amena, un jour, un homme possédé du démon, et elle se préparait à lui faire l'onction accoutumée, lorsqu'elle s'aperçut que la fiole d'huile était épuisée et sèche.

Elle s'agenouilla et se mit en prières, suppliant le Seigneur avec larmes de faire miséricorde au malheureux possédé.

Pendant qu'elle priait, l'ampoule se remplit d'huile et la vierge bienheureuse put faire les onctions sur le possédé qui fut aussitôt délivré de l'esprit qui le tourmentait.

(1) Voir les deux volumes précédents.

(2) Bollandistes.



A l'aube, une biche effrayée traversa le fleuve rapidement et toute l'armée le passa à sa suite sans difficulté. (P. 129.)

Dès lors, l'huile se renouvela constamment dans la miraculeuse ampoule.

Quelques mois après la mort de Chlodovigh, Genovefa sentit sa fin approcher.

Ce fut une consternation universelle dans la ville de Lutèce et aux environs.

Des foules immenses se succédaient autour de son lit d'agonie, et Genovefa, se faisant soutenir les bras, bénissait tous ceux qui pleuraient, et sa bénédiction faisait des miracles.¹

Enfin, elle mourut chargée d'années et de vertus.

Ses funérailles furent célébrées par les habitants de Lutèce avec une pompe magnifique.

(1) Le peintre Puvis de Chavannes a magistralement peint à fresque la vie de sainte Geneviève sur les murailles du Panthéon.

Ce magnifique édifice, situé à Paris, en haut de la montagne Sainte-Geneviève, avait été destiné à être l'église de la patronne de Paris, lorsqu'il fut fondé en 1764 par Louis XV.

Le Panthéon, dont le dôme magnifique rappelle ceux de Saint-Pierre de Rome, du capitoie de Washington et de la basilique londonienne de Saint-Paul, est construit sur le plan d'une croix grecque formée de quatre ailes s'unissant sous un dôme de vingt-trois mètres soixante-dix-sept centimètres de diamètre à la base et quatre-vingt-trois mètres de hauteur, depuis le sol jusqu'au sommet de la lanterne. La hauteur intérieure de l'édifice est de cinquante-sept mètres, sa longueur à l'extérieur est de cent douze mètres.

Les vicissitudes de ce monument furent grandes. Terminé en 1790, il fut inauguré en 1791, non comme église mais comme Panthéon, destiné à recevoir les tombeaux des grands hommes et à perpétuer la mémoire des citoyens illustres. En 1822, on le rendit à sa destination primitive et il fut ouvert au culte sous le titre d'église Sainte-Geneviève. En 1831, il redevint Panthéon, puis il fut de nouveau réaffecté au culte en 1854. Enfin, en 1885, on le désaffecta de nouveau et il redevint encore une fois Panthéon à l'occasion des funérailles de Victor Hugo.

Sur le fronton triangulaire qui domine le péristyle, on lit cette inscription : **AUX GRANDS HOMMES, LA PATRIE RECONNAISSANTE.**

On peut supposer que le Panthéon n'est pas au bout de ses vicissitudes et que, quelque jour peut-être, il fera encore une fois rendu au culte.

Ses cryptes contiennent de nombreux tombeaux où dorment côte à côte les célébrités les plus diverses.

Elle aussi alla dormir dans la basilique des Apôtres Pierre et Paul, à côté de Chlodovigh, et n'en vit pas l'achèvement.¹

Son corps y fut déposé en paix le III des nones de Janvier et deux miracles signalèrent ses obsèques.

Un jeune homme, nommé Pudens, qui souffrait d'une maladie incurable, avait été amené par ses parents sur le tombeau de la bienheureuse et illustre vierge, et, à l'instant, il s'était levé guéri.

Un goth, paralysé des deux mains et souffrant de cette dure infirmité, était venu à la basilique, et il avait passé la nuit en prières sur le tombeau de la sainte bergère. Le lendemain, quand l'aube blanchit les fenêtres, il était guéri.

Chlotechildis donna tous ses soins à l'achèvement de l'église et fit décorer le triple portail de peintures représentant les patriarches, les prophètes et les martyrs, et la dédi-

(1) La Terreur monna la châsse de Sainte-Geneviève et brûla sacrilègement en place de Grève les insignes reliques de la vénérable bergère de Nemotodorum, précieusement vénérées depuis treize siècles. Cinq fragments authentiques des ossements de la sainte avaient échappé à cette profanation, ayant été détachés de la châsse pendant le moyen âge et donnés à diverses églises. Mgr de Quelen, archevêque de Paris, les réunit lorsqu'il inaugura, le 3 janvier 1822, la nouvelle église Sainte-Geneviève (aujourd'hui le Panthéon) fondée en 1757 par Louis XV à la suite d'un vœu fait dans sa maladie à Metz. Le tombeau de sainte Geneviève est conservé à l'église Saint-Etienne-du-Mont à Paris et l'inscription suivante qui y a été placée fait foi de son authenticité :

« La pierre du tombeau de sainte Geneviève offerte ici à la vénération des fidèles est celle qui a reçu le corps de la sainte le 3 janvier 512. Elle a gardé ces restes précieux pendant cent vingt ans. Après qu'ils eurent été déposés dans la châsse que saint Eloi leur avait préparée, et placés dans l'église supérieure de l'abbaye, la pierre du tombeau, religieusement conservée dans l'église souterraine, demeura l'objet de la piété des fidèles jusqu'à la révolution de 1793. Le 3 décembre 1803, elle a été transférée de l'église ruinée de Sainte-Geneviève en celle de Saint-Etienne-du-Mont, par les soins de M. de Voisins, curé de la paroisse, avec l'autorisation de S. E. Mgr le cardinal du Belloy, archevêque de Paris. »

Ajoutons que la pierre de ce tombeau et les reliques de la sainte sont toujours en grande vénération à Paris.

cace en fut faite par le bienheureux Remigius, évêque de Durocortorum, qui, lui aussi, touchait au terme de sa carrière, en présence des trois fils de Chlodovigh, Clotaire, Childebert et Chlodomir.

Une lampe brûlait sans cesse sur le tombeau de la bienheureuse Genovefa, et non seulement l'huile de cette lampe guérissait les malades, mais il arriva que, quoique les pèlerins y puisâssent constamment comme à une source intarissable, elle se renouvelait miraculeusement, attestant jusque dans le silence du tombeau la vertu et la sainteté de celle que Paris ne devait pas cesser d'honorer à travers les siècles comme sa glorieuse patronne.



XXIV

AUTOUR DE PIERRE. CONCLUSION.

La Constitution du royaume des Francs dans l'unité catholique, était une grande consolation pour l'Eglise, qui luttait toujours dans le monde pour l'intégrité de la foi.

Le pape Anastase¹ était mort au milieu des combats que la chaire apostolique livrait toujours à l'hérésie et l'élection de son successeur ne s'était pas opérée sans troubles.

Symmaque, natif de Sardaigne² et fils de Fortunatus, lui avait succédé.

Pendant qu'on l'élisait dans la basilique de Constantin, une faction sénatoriale proclamait pape, dans celle de Sainte-Marie, le prêtre Laurent.

Les deux pontifes portèrent le différend de leur élection au tribunal de Théodoric, à Ravenne.

Le roi d'Italie rendit le sage avis suivant :

— Le Siège apostolique doit être occupé par celui qui a reçu le premier les saints ordres ou qui a obtenu le plus grand nombre de suffrages.

(1) Saint Anastase II.

(2) Selon les Bollandistes et contrairement à la *Patrologie* qui le croyait citoyen romain.

Ce fut Symmaque qui réalisait cette dernière condition et prit possession de l'héritage du prince des apôtres.

Il réunit un concile, dans lequel, avec bonté, il investit Laurent de l'évêché de Nuceria.

Mais les sénateurs ne voulurent pas se soumettre et prolongèrent par tous les moyens les plus arbitraires, un schisme pendant quatre ans.

Cent quinze évêques réunis en synode par le vénérable Symmaque, proclamèrent ses droits au Siège apostolique et anathématisèrent les dissidents. Ceux-ci entrèrent en fureur et se livrèrent à des violences sans nom.

Chaque jour, des clercs tombaient sous le poignard des assassins et de nombreux fidèles payèrent de leur sang leur fidélité au pontife légitime. Les veuves, les vierges étaient chassées de leurs maisons ou de leurs monastères; on les dépouillait et on les flagellait sur les places publiques. La ville de Rome était changée en un véritable champ de bataille où coulait le sang des catholiques fidèles.

Les clercs n'osaient plus se hasarder dans les rues de Rome ni la nuit ni le jour.

Lorsque, le calme fut revenu, Symmaque constata avec douleur que les Manichéens avaient profité du désordre pour faire de nouveaux prosélytes.

Le pontife brûla solennellement leurs livres et leurs simulacres.

Il enrichit les basiliques de Rome, construisit des hospices, répara les cimetières souterrains et ordonna à la messe le chant du *Gloria in excelsis*. Chaque année, il envoyait en Afrique et en Sardaigne, aux évêques exilés, des aumônes en argent et des vêtements. D'innombrables captifs furent rachetés par ses soins.

Un saint diacre de Pavie, Ennodius, avait écrit une éloquente apologie du Synode, qui avait proclamé Symmaque, l'unique et légitime successeur de Pierre.

« Le Seigneur, s'écrie-t-il, entrera en jugement avec les vieillards qui trompent et pervertissent son peuple. Malheur à eux ! leur péché sera puni avec la rigueur qui atteint les villes coupables.¹ »

« Nous croyons que le bienheureux Pierre a eu le mérite et la gloire d'une merveilleuse innocence, nous croyons que ce privilège, qui fut pour lui la récompense de son mérite, il l'obtient pour ses successeurs par sa prière et sa perpétuelle assistance.

» Quelle sainteté ne suppose pas le fait d'être élevé à ce comble de la dignité ecclésiastique ! Si la vertu pouvait manquer à ceux qui y sont promus, les mérites de leurs prédécesseurs la leur obtiendraient. Le Siège apostolique est tel qu'on n'y appelle que les mérites éclatants, ou qu'il fait éclater les mérites de ceux qui y sont appelés...

» Dieu a voulu que, dans le gouvernement de l'Eglise, toutes les autres causes fussent terminées par une sentence rendue par des hommes ; mais le pontife du Siège apostolique ne peut être jugé par personne. Le Seigneur a réservé les successeurs du bienheureux Pierre à son propre jugement. Ne craignez pas que la conscience d'un souverain pontife soit à l'aise dans ce privilège. Sa responsabilité, au contraire, est d'autant plus formidable qu'elle relève uniquement d'un aussi redoutable tribunal.

» C'est à Pierre seul que le Seigneur a dit :

» Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise... Ce que tu lieras ou délieras sur la terre sera lié ou délié au ciel. Voilà pourquoi tous les saints, tous les pontifes, tous les pères ont exalté d'une voix unanime la prérogative du Siège apostolique vénéré dans tout l'univers, et considéré partout comme le chef auguste dont les autres sont membres, de sorte qu'on peut lui appliquer la parole du Prophète :

(1) Isaïe III, 9-14.

« Si cette majesté est humiliée, à qui donc aurez-vous recours et que deviendra la gloire d'Israël?¹ »

» Artisans de blasphème et d'impiété qui troublez l'Eglise, le désordre est votre élément; retournez dans les ténèbres de votre origine. Laissez-nous jouir en paix de la lumière. Par votre retraite ou votre pénitence, rendez enfin la paix à l'Eglise.² »

Le cinquième synode romain approuva complètement l'apologie d'Eunodius et décréta qu'elle serait insérée dans les Actes apostoliques, afin d'en partager l'autorité.

Puis, après avoir de nouveau prononcé l'anathème contre les auteurs de troubles, les évêques réunis s'écrièrent huit fois de suite :

— Christ, exaucez-nous!

Ils proclamèrent dix fois :

— Longue vie au pape Symmaque! Qu'il ait les années de Pierre comme il en a le siège!

Et douze fois, ils s'écrièrent :

Qu'il soit fait ainsi! nous vous en prions, Seigneur!
Exaudi Christe! Symmacho papæ vita! Cujus sedem et annos! Ut fiat rogamus!

Alors, Symmaque prit la parole et dit :

« — Votre fraternité, vénérables pères, n'a cessé, avec un zèle plein d'amour, de piété et de vigilance, au prix des plus rudes travaux et des plus périlleux efforts, de défendre l'Eglise et de soutenir le Siège apostolique, établi sur la confession immuable de Pierre, auquel le Seigneur a voulu nous élever, malgré notre indignité.

» Avec l'aide de Dieu le succès a couronné votre patience, la tranquillité est rétablie dans l'Eglise de Jésus-Christ, et je viens vous demander miséricorde pour nos persécuteurs.

(1) *Isaïe* x, 3.

(2) *Ennodius, Libellus apologeticus* (passim *Patrol. lat.*)

» Ils ont mérité l'anathème selon le droit, mais, au nom de la charité, il convient de leur appliquer le précepte de Notre-Seigneur qui nous enjoint de pardonner à nos frères, si nous voulons que le Père céleste nous pardonne à nous-mêmes.

» Couvrons-les donc du voile de l'indulgence et de l'oubli!

» Afin de prévenir le retour de ces attentats qui ont tant affligé l'Eglise, il suffira de renouveler en les confirmant, les décrets solennels antérieurs contre les schismatiques, les persécuteurs des évêques, les intrus, les usurpateurs de titres, dignités et possessions ecclésiastiques. Si ces mesures, bien-aimés frères, vous paraissent convenables, veuillez en exprimer votre avis. »

Le Synode acquiesça tout d'une voix.

Le schisme était terminé.

Une autre consolation allait réjouir le cœur du vénérable Symmaque.

De l'Orient toujours désolé par le schisme et l'hérésie, arriva à Rome une lettre remarquable souscrite par les évêques de ce pays troublé.

« — Hâtez-vous, disaient-ils au pape Symmaque, de secourir cet Orient d'où le Seigneur a fait sortir deux grands astres, Pierre et Paul, pour éclairer toute la terre.

» Si votre prédécesseur, le grand pape Léon, n'a pas cru indigne de lui de courir au devant d'Attila pour soustraire à la captivité corporelle des populations entières menacées, combien plus votre sainteté ne s'empressera-t-elle pas d'arracher à une captivité non moins funeste des millions d'âmes, qui déjà y gémissent, et y tombent encore chaque jour!

» C'est à vous de délimiter d'une façon rigoureuse et précise, la route de la foi véritable entre les deux sentiers pleins d'embûches d'Eutichès et de Nestorius.

» Hâtez-vous, avec l'aide de Dieu, de venir à notre secours. Montrez-nous quelle est la véritable foi orthodoxe,

celle que nous ont transmise le pape saint Léon et les pères de Chalcedoine touchant les deux natures, divine et humaine, unies dans la personne de Jésus-Christ, notre Sauveur et notre Dieu.¹ »

Le vénérable pape Symmaque ne devait pas voir la fin du schisme d'Orient, qu'il appelait de tous ses vœux. Après un pontificat de quinze années, il mourut le 19 Juillet 514, digne de son nom,² car il avait, avec un héroïque courage, combattu le bon combat.

Le campanien Hormisdas, fils de Justus, de la ville de Frusinona, fut élu à l'unanimité pour lui succéder.

Son élection réunit tout le clergé romain et effaça jusqu'aux dernières traces du schisme de Laurent.

Il construisit une basilique sur le territoire d'Albe, dans le domaine appelé *Fontis*.

En un synode qu'il tint à Rome, il fut convenu que pour donner une nouvelle preuve de la sollicitude du siège apostolique, on enverrait des légats à l'empereur grec d'Orient, afin de mettre un terme à la division qui se perpétuait dans ce pays.

Ennodius de Pavie et Fortunatus de Catane, évêques, en compagnie du prêtre romain Venantius, du diacre du siège apostolique Vital et d'Hilarius, notaire du même siège, eurent la charge de cet ambassade auprès de l'empereur Anastase. Mais, n'ayant pu rien obtenir de lui, le pape Hormisdas dut renouveler ses tentatives de conciliation.

Hélas! les nouveaux légats n'eurent pas plus de succès et l'empereur persista dans l'erreur eutychéenne.

Bien plus, Anastase essaya de corrompre les légats et d'acheter leur conscience.

Ils rejetèrent ses propositions avec horreur.

(1) Symmaque, *Orientalium epist.* (Patrol. lat.)

(2) En grec : combattant.

Anastase, furieux, les fit sortir de la ville pendant la nuit par une porte dérobée et conduire à un navire par une escorte de soldats et de prétoriens.

L'empereur avait pris toutes les précautions pour les empêcher de communiquer avec les évêques d'Orient, mais les légats avaient pu remettre à quelques moines orthodoxes, les protestations pontificales qui furent, par leur ministère, répandues et affichées dans toutes les cités de l'Asie.

A cette nouvelle, les eutychéens arrachèrent ces affiches et les envoyèrent à l'empereur qui entra dans une grande colère et écrivit au pape une lettre injurieuse.

Mais la main de Dieu frappa ce prince impie; pendant un orage, la foudre tomba sur lui et l'étendit mort.

Son successeur, Justin-le-Vieux, envoya des ambassadeurs au pontife romain pour le prier de l'aider à rétablir la paix des églises.

De nouveaux légats furent envoyés qui furent reçus au chant des hymnes sacrées, par tout le peuple et le clergé de Constantinople. Ainsi l'œuvre de réconciliation s'accomplit.

L'empereur Justin envoya de Constantinople à Rome un grand nombre de vases d'or et d'argent, une patène d'or enrichie d'hyacinthes, du poids de vingt-cinq livres; un calice d'or orné de pierreries, du poids de huit livres; une couronne d'or du même poids; deux patènes d'argent pesant chacune vingt-cinq livres; deux plateaux d'ambre pesant chacun deux livres; deux coffrets d'or pour conserver le cierge pascal, pesant chacun six livres; des manteaux de soie pourpre et, dans un coffret d'or, un parement provenant de la chlamyde impériale et destiné à couvrir la confession du bienheureux Pierre, apôtre; enfin, un manuscrit des Evangiles revêtu de deux tablettes d'or du poids de quinze livres et enrichies de pierres précieuses.

Tels étaient les présents que l'empereur Justin envoya en actions de grâces au bienheureux Pierre.

De son côté, le roi d'Italie, Théodoric, offrit deux candélabres d'argent pesant soixante-dix livres.

Le pape Hormisdas, en plusieurs ordinations faites à Rome au mois de décembre, avait consacré vingt et un prêtres, et cinquante-cinq évêques destinés à plusieurs églises.

Il fut enseveli dans la basilique du bienheureux Pierre, apôtre, le VIII des ides d'août,¹ sous le consulat de Maximus.²

Il eut la consolation de voir se terminer le schisme d'Orient, la foi se propager victorieusement dans le monde et, dans la Gaule chrétienne, la Burgondie encore arienne, revenir au giron catholique, illustré par la noble et vaillante épée de la Fille aînée de l'Eglise.

(1) 6 août 523.

(2) *Liber Pontificalis*. — Darras, *Hist. de l'Eglise*.



TABLE DES MATIÈRES.

Avant-propos	vii
I. — La villa épiscopale	11
II. — Les projets du roi des Francs.	18
III. — Les murs de Lutèce	24
IV. — L'hospitalité chrétienne	28
V. — La confiance	32
VI. — Le départ de la fiancée	41
VII. — Vains regrets	45
VIII. — L'œuvre sainte	50
IX. — Vive le Christ qui aime les Francs!	63
X. — L'eau sainte	68
XI. — La joie maternelle	74
XII. — Le cœur chrétien	80
XIII. — L'épée de Chlodovigh et le cœur de l'Église	88
XIV. — Vers l'aile maternelle	96
XV. — La santé des malades	103
XVI. — Les Francs et les Goths	112
XVII. — Le mont Leucotitius	122
XVIII. — En campagne	127

XIX. — Les plaines de Voelada	132
XX. — Aux pieds du Christ	138
XXI. — La marge de l'histoire.	149
XXII. — Au bord du tombeau	155
XXIII. — La mort de Genovefa	162
XXIV. — Autour de Pierre. — Conclusion.	166



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003 001689347b

BR 844 • L42 1911

LE LEU, LOUIS.

BAPTEME DE LA FRANCE.

CE BR 0844

•L42 1911

C00 LE LEU, LOUI BAPTEME DE

ACC# 1356129

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	11	06	13	01	6

